

Introduction

Il y a quelque temps, l'École Pratique des Hautes Etudes (EPHE) à laquelle j'ai appartenu longtemps, a fait le projet de composer un dictionnaire des personnes qui y ont exercé une activité d'enseignement et de recherche. J'ai donc rédigé la mienne en l'insérant dans leur cadre assez rigide, et je la leur ai envoyée.

En retour, Jacques Berchon, directeur du Service commun de la documentation, des bibliothèques et des archives de l'EPHE, qui s'occupe de récolter les textes, m'a demandé si j'étais parente, ou si je connaissais un M. Puiseux qui avait été directeur d'études dans cette institution à la Section des Mathématiques, peu après la création de l'École, et qui, à ce titre, figurait dans les Rapports de l'EPHE 1872, comme secrétaire de séance : dans l'affirmative, pouvais-je rédiger la fiche de ce professeur ?

Je réponds oui, j'ai cru d'abord qu'il s'agissait de mon grand-père, Pierre Puiseux (1855-1928), mathématicien et astronome connu entre autres choses pour avoir pris les premiers clichés photographiques de la Lune. Chez mes oncles et tantes, de grandes photos de notre satellite - avec sa surface accidentée, pleine de trous et de bosses- signées Lœwy et Puiseux, cartes de visite géantes de la famille, étaient suspendues dans les entrées ou les vestibules, on accrochait son manteau aux patères plantées sous ces belles photos sépia, sous verre et majestueuses.

Toutefois, les dates des Rapports de l'EPHE (1872-1879) m'ont tout de suite ramenée à la réalité : mon grand-père paternel Pierre Puiseux, auteur de ces belles photos, était né en 1855, et même s'il était devenu un brillant universitaire, il ne pouvait pas être membre de l'Institut et directeur d'études à l'EPHE à 17 ans. Il s'agissait donc forcément de son père, Victor-Alexandre, lui aussi mathématicien.

Les Rapports de l'École Pratique des Hautes Études ne sont pas bavards. Au-dessus des listes d'échanges internationaux ou de travaux savants examinés dans la première section, Mathématiques, on trouve juste le nom et la qualité de leur rédacteur. Sur le compte de l'homme qui les a faits, je m'aperçois alors que je sais très peu de choses. Dans ma famille, au niveau où je me trouve (4^{ème} génération), aucun objet, aucun récit, aucune lettre, rien ne m'est parvenu. Que mettre sur la fiche pour ce M. Puiseux qui figurait dans les Annuaires de l'École à partir de 1872 ? Pour la composer, j'ai commencé l'enquête comme dans un polar.

Dans ma bibliothèque, traînait un opuscule de l'Institut, qu'on m'avait donné un jour, comme à chacun de mes cousins, lors de je ne sais pas quel partage : c'est

son éloge funèbre, écrit et prononcé par Joseph Bertrand, comme lui membre de l'Académie des sciences ; ce discours est chaleureux, il est le premier à m'avoir donné quelques détails, témoignant d'une amitié véritable, quelques couleurs en somme, pour cet homme dont le souvenir est si pâle : il m'a donné envie de les utiliser et de leur composer un cadre avec des bribes d'histoire et de légende, sans tomber dans une recherche minutieuse qui risquerait de ne jamais aboutir, étant donné la pauvreté des sources. Voici la première pièce du patchwork qui le réchauffera un peu, bricolage d'une élégie composée pour un homme discret, presque effacé.

J'ai commencé, sans savoir où j'allais ; cette recherche m'a occupée pendant six mois, et la fin de l'enquête se trouve dix-neuf chapitres plus loin, bricolés au jour le jour, en m'entraînant dans une foule de lectures et de documentation. Chacun des chapitres est daté, et peut être corrigé par le suivant. Ce premier paragraphe a été nécessairement un peu remanié le 29 mai 2017, pour servir d'introduction, une fois le dernier chapitre rédigé.

Je me suis d'abord préoccupée de son lieu de naissance, dans une famille qui était occupée à cultiver la vigne aux environs de Paris.

1. Une famille d'Argenteuil

Argenteuil

Un très savant cousin, Antoine Schombourger, a dressé un arbre généalogique très étendu, où il a accroché les membres de sa très nombreuse parenté dont fait partie la famille Puiseux : elle a été trouvée régulièrement présente dans les actes d'état-civil à Argenteuil, les hommes y sont tous désignés comme vigneron, sans interruption depuis 1566.

Et j'ai moi-même trouvé, en farfouillant dans les archives notariales en ligne, un certain Colin Puiseux, vigneron, qui loue des terres au prieur d'Argenteuil, Jean de Faudoas (le prieuré disparaît à la Révolution) en 1494 ; il est à nouveau cité en 1499, où cette fois, il vend « une pièce de terre au nom et comme tuteur des enfants de Jean Laisné et Colette sa femme » (série E 4020, Inventaire sommaire des archives départementales de Seine-et-Oise antérieures à 1790, Argenteuil, pp.11 à 24, p. 19).

Le site a été occupé dès le néolithique et, à partir de l'époque romaine, le village devient peu à peu un gros bourg à dominante agricole. Argenteuil a vécu tous les contrecoups de l'Histoire ; la basilique Saint Denys abrite une illustre relique : la Sainte Tunique - le dernier vêtement du Christ - offerte par Charlemagne lui-même à sa fille Théodorade, abbesse du monastère Sainte-Marie (appelé aussi Notre-Dame) qui avait été fondé au VIIe siècle.

La bourgade a été pillée par les Normands ; Sainte-Marie a accueilli Héloïse au moins deux fois, d'abord comme petite élève, puis comme moniale après le scandale de sa liaison avec Abélard. La ville est ensuite ravagée par la Peste noire, attaquée pendant la Guerre de Cent ans par les Anglais et les Armagnacs, fortifiée par François I^{er}, qui, dit-on, adorait le vin d'Argenteuil, prise par le Prince de Condé à la tête des Huguenots pendant les guerres de religion etc.

Mais l'activité ne cesse jamais. Les archives signalent comme professions les plus courantes, en tête et longtemps de très loin, des vignerons, et, pêle-mêle, des laboureurs, des pêcheurs, des charretiers, des manouvriers, des barbiers, des marchands bouchers, des carriers, des menuisiers, des plâtriers, des tonneliers, des voituriers par eau, des voituriers par terre, etc. Bref, une population active, animée, ouverte, la proximité de Paris lui est favorable.

À la fin du XVIII^e siècle, Argenteuil est donc une grosse bourgade, au nord de Paris, sur la rive droite de la Seine, elle compte environ 1000 "feux" (les foyers) et à peu près 5 000 habitants. Quatrième ville de l'Élection de Paris, après La Ville L'Évêque, Versailles et Saint-Germain, Argenteuil est prospère, célèbre par ses cultures, le vin, les figues et les asperges.



Argenteuil, Carte de Cassini



Vigneron d'Argenteuil, H. Daumier

La vigne, introduite dès la période romaine, occupe, au moment de la Révolution, 57,5% des superficies exploitées. Elle est cultivée sur les coteaux en petites parcelles allongées. Le cépage est un gamay noir, au rendement abondant et apprécié. La ville est reliée par un bac à Colombes, en face, sur la rive gauche ; le port se développe de manière importante et le commerce avec Paris est primordial.

Bon, mais Victor Puiseux, né en 1820, en pleine Restauration, et avant le boum du XIX^e siècle, deviendra mathématicien, pas vigneron. Son père, Louis-Victor (1783-1851), ne l'a pas été non plus. Son grand-père, Jean-Louis Puiseux (1755-1790), oui. Que s'est-il passé ? La Révolution bien sûr, mais surtout un accident et un remariage auquel la légende familiale a prêté des vertus.

2. La première sortie d'Argenteuil

Les légendes ont leurs variantes. Les archives, leurs lacunes. Les arbres généalogiques, leurs erreurs. Et moi, mes défauts, soit de mémoire, soit de méthode.

Jusqu'à la semaine dernière, je croyais Jean-Louis Puiseux (1755-1790) vigneron à Argenteuil, où il serait mort le 9 mars 1790, en manipulant des tonneaux qui l'auraient écrasé.

Eh bien non. Cet évènement a bien eu lieu, mais pas à Argenteuil. En cherchant des témoignages auprès de ceux de ma génération, j'ai trouvé un cousin, qui avait eu accès à une autre version de la légende, écrite celle-ci, une histoire de la famille rédigée par un oncle, lui-même né en 1887 : je la considère comme la « légende officielle », mais elle est, hélas, avare de précisions quant à ses sources. Elle donne les circonstances de la sortie de la condition de vigneron, « la sortie d'Argenteuil », ce moment que je voudrais saisir, lorsque les hommes profitent, par hasard, par hardiesse, par conjoncture, par nécessité, d'une nouvelle donne.

Or « la sortie d'Argenteuil » se joue en deux temps, au tournant XVIII-XIX^{ème} siècle, au cours d'une trentaine d'années terriblement instables : rien moins que le passage à la trappe d'un monde - l'Ancien Régime - basculé avec violence vers la modernité, comme la tête du roi basculera elle-même en 1793.

Une première sortie, d'Argenteuil à Clichy-Paris

1781, Argenteuil : union classique entre deux familles de vignerons aisés d'Argenteuil, Jean-Louis Puiseux né le 18 novembre 1755 épouse Marie-Madeleine-Josèphe Michel. La mariée est née en 1751, elle a déjà 30 ans, quatre ans de plus que son mari qui est le deuxième fils d'un des nombreux Denis Puiseux de l'arbre généalogique. La légende officielle précise que Marie-Madeleine était une grande et belle femme et portait la coiffe des familles aisées ; elle dit aussi que Jean-Louis, vers 25 ans (avant, après le mariage, on ne sait pas ?), va s'établir à Clichy et devient marchand de vins, choix assez cohérent pour écouler la production familiale. Il laisse donc à Argenteuil son père, sa mère, son frère aîné (encore un Denis), et des cousins, tous vignerons.

Dans Clichy, la rue où il s'est installé se trouve au sud du bourg, elle descend vers Paris situé tout près dans la plaine et aboutit entre la Porte Saint-Denis et le Clos Saint-Lazare, à l'actuelle Trinité. On imagine le trafic depuis les vignes, les voituriers par eau, les voituriers par terre, les gros tonneaux fabriqués à Argenteuil, les chevaux, qui descendent et montent la rue, le va-et-vient.

Ils ont trois fils : Jean-Baptiste né en 1782, Louis-Victor, dit Alexandre, né en 1783 (la même année, Jean-Louis perd sa mère, le 25 août), et deux ans plus tard, un troisième, que, sans grande imagination, l'on prénomme Jean-Baptiste-Victor. Espérons que ce petit troisième a eu un surnom.

Un arbre généalogique les note nés à Clichy, un autre, à Paris. Tous deux ont tort et raison, car déjà, le monde n'est pas stable. Paris grossit par annexions, en absorbant des villages limitrophes, en tout ou partie : en 1784, la création du Mur des Fermiers Généraux est décidée. Louis XVI a accordé, entre autres, la possibilité d'enclore la partie sud de Clichy si bien que le terrain qui descend de l'actuelle place de Clichy, devient partie effective de Paris. Nicolas Ledoux crée ou supervise la ceinture des barrières.



La Barrière de Clichy
© BNF domaine public

Jean-Louis est donc d'abord marchand de vins à Clichy, puis, sans bouger, le devient à Paris, dans l'actuelle rue de Clichy. Ainsi, ses deux premiers fils sont nés à Clichy, le dernier à Paris. Il doit sans doute beaucoup travailler, se débattre avec beaucoup d'histoires de taxes, mais les affaires, en gros, marchent : à partir de 1786, il doit profiter à plein de la barrière de Clichy, appelée un peu plus tard et pour un temps la Barrière Fructidor, qui joint les forts Philippe et de Clichy, elle est constituée de mille quatre cent mètres de murailles et d'un beau bâtiment à la grecque, doté de deux péristyles, où siège l'administration de l'octroi. Elle est de fait renommée pour le trafic de vin et les dégustations de vins (le *pico* d'Argenteuil), en fraude ou non, dans des guinguettes, s'y déroulent constamment.

Et puis la chance et l'histoire, la Grande Histoire, tournent.

L'été 88 est désastreux, des orages épouvantables éclatent, des tonnes de grêle, et les vignes ont dû en pâtir. Les vignerons d'Argenteuil, pour échapper aux taxes, prétendent d'ailleurs que le vin est de mauvaise qualité.

Voilà 1789 : dans la même année, le père de Jean-Louis meurt à Argenteuil le 15 janvier, Louis XVI convoque les Etats Généraux le 5 mai, Paris s'enflamme, le 14 juillet, la Bastille est prise, en août, les privilèges abolis, et le roi ramené à Paris en octobre. Et la Constituante entame son énorme travail de réformes, administratives, fiscales, judiciaires, poids et mesures etc. : c'est comme un immense tremblement de terre qui pose en même temps les fondements d'une nouvelle société. Jean-Louis n'en profitera pas. Ses descendants, oui.

Le destin le rattrape à son travail, dans la rue de Clichy, un jour de mars 1790 (le 9, ou 17 ?). Un de ses petits-fils (Léon, le frère de Victor le mathématicien), cité sans références par la « légende officielle », dit qu'il semble « *avoir fait des affaires assez brillantes et était sur le chemin de la fortune, lorsqu'un accident terrible l'enleva prématurément. Il surveillait dans sa cave la descente d'une pièce de vin lorsque le câble lâcha ou se rompit. La tonne vint le frapper en pleine poitrine et l'écrasa* ».

Comment l'a-t-on remonté de la cave ? Est-il mort sur le coup ? A-t-il été soigné et comment ? Une certitude, l'enterrement n'est pas notifié à Argenteuil (j'ai vérifié), ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu lieu. A cette époque, on tâtonne dans l'état-civil, en pleine réforme, enlevé aux curés, donné aux officiers municipaux, on est à la charnière. Cette année 1790, dans les registres paroissiaux mis en ligne, j'ai seulement trouvé la naissance d'un petit Jean-Denis Puiseux, le 23 mai, fils d'un Denis Puiseux, vigneron, marié à Marie-Geneviève Collas : il s'agit d'un cousin sans doute, la marraine est Marguerite Dreux, et le parrain, un oncle qui s'appelle aussi Jean-Denis Puiseux, également vigneron, qui « a dit ne pas savoir » signer l'acte sur le registre. Ceux de Paris devaient être plus instruits, plus « lancés », même, comme le montrera la suite des événements.

Retour à Argenteuil

Marie-Madeleine née Michel, maintenant veuve Puiseux, court sur ses 40 ans. La famille était-elle encore à Paris le 14 juillet 1790, la mère et les enfants sont-ils allés au Champ-de-Mars, pour la Fête de la Fédération ? Ils avaient sans doute d'autres soucis, le deuil, la succession, le déménagement,

Que devient le commerce de vins ? Léon Puiseux, le petit-fils, se posera le même genre de question : « *Que devinrent ma grand-mère et ses trois enfants pendant les événements de la Révolution ? Tout ce que je sais, c'est que la fortune de la famille qui était assez considérable fut très sensiblement amoindrie, à la suite de ventes de maisons plus ou moins librement consenties et qui furent remboursées en assignats à leur valeur nominale. Quelques jours après, ceux-ci n'étaient plus que des chiffons sans valeur, il y en avait pour 70 ou 80 000 francs.* »

On ne sait pas à quelle date Marie-Madeleine a décidé de regagner la commune d'Argenteuil dans la toute nouvelle Seine-et-Oise : elle se retrouve dans ce gros bourg encore fortifié, avec ses 5000 habitants, le prieuré est ou va être démoli. Elle a perdu ses beaux-parents mais elle a de nombreux cousins et connaissances de part et d'autre. Les registres sont toujours pleins des mêmes noms, les Potheron, les Collas, les Defresne, les Puiseux, les David, les Tartarin, les Dreux, les Coquelin, les Maingot, les Michel.

La famille Michel possède un certain nombre de maisons, dont une, rue du Port, où Marie-Madeleine et les petits garçons - ils ont de 5, 7 et 8 ans - viennent s'installer après des travaux. Une belle maison, dit-on, qui subsistera dans une branche de la famille jusqu'en 1908, où elle disparaît dans un plan d'urbanisme.

La sortie a-t-elle échoué ? Non. Mais il faut encore un effort et un mariage pour retrouver la porte de sortie.

Quatre ans après, en juin 1794, Marie-Madeleine se remarie. Avec un certain Jacques Laurent. Un arbre généalogique précise le lieu de mariage : Aulnay-la-Rivière, un bourg situé à une trentaine de kms de Pithiviers, dans le département du Loiret, récemment créé sur les terres de l'ancien duché d'Orléans, par un décret de la Constituante, à peine antérieur au veuvage de Marie-Madeleine Puiseux. J'ai demandé à la commune de ce gros village de vérifier la date et les éventuels renseignements concernant les mariés ; j'attends la réponse. De toute façon, j'ai quelques bribes par la « légende », au cas où la mairie d'Aulnay-la-Rivière ne me réponde pas. Ou que le mariage n'y ait pas eu lieu, les arbres se trompent parfois.

Noter que lorsque Marie-Madeleine se remarie, Paris est en pleine Terreur, le mariage a lieu en 1794, le 22 ou le 29 Prairial an II (juin 1794). À un mois et demi du 9 Thermidor qui marque la chute de Robespierre.

Jacques Laurent a la cinquantaine, ensemble, ils n'auront pas d'enfants. Les trois petits Puiseux ont suffi à leurs soins.

3. Jacques Laurent

Un personnage pour jeu de bonneteau

Origine ?

Jacques Laurent reste la grande énigme dans la famille Puiseux. Je me débats depuis quelques semaines dans les bribes de la légende, fondée sur les souvenirs de son petit-beau-fils Léon Puiseux (1815-1889), le frère aîné de Victor Puiseux. À la fois floue, élogieuse, porteuse d'erreurs évidentes, parfois précise, pleine de trous bizarres, la vie de Jacques Laurent selon Léon Puiseux, est faite d'évènements soit invérifiables, soit inconciliables. En fait, je ne sais rien de lui. Je ne le frôle que par personnages ou situations interposés. C'est un vague reflet dans des miroirs successifs.

Ce M. Laurent est « environné de la considération universelle », lorsqu'il se marie avec Marie-Madeleine. À propos, je n'ai pas trouvé l'acte du mariage à Aulnay-la-Rivière en prairial An II, (juin 1794) qui aurait permis d'y lire l'âge du marié, car l'acte n'y existe pas (vérification faite grâce à la diligence de la mairie de ce lieu). Je pense que le lieu est erroné ; il n'est pas donné par Léon Puiseux, et figure seulement dans un arbre généalogique.

Jacques Laurent est « originaire de Bourgogne », comme le dit Léon sans précision de lieu de naissance. Il serait fils d'un sabotier qui se serait appelé aussi Jacques Laurent « mort à Pourain (sic) (Yonne) » ; je n'ai pas trouvé trace de ce décès dans une fourchette plausible de trente ans, à Pourrain. La date de *ca* 1744, répétée par les arbres généalogiques qui se copient l'un l'autre, n'est donc pas vérifiable, faute de lieu [1].

Et tout de suite, dans les menus souvenirs de Léon, le voilà bachelier et licencié ès-lettres [2]. Carrière un peu stupéfiante pour un fils de sabotier né sous Louis XV, mais, *why not* ? Il y a des destins chanceux ou brillants. Celui-ci est sans trace.

Études ?

Bachelier et licencié ès-lettres, donc, il devient, selon Léon, « professeur au Collège Louis-le-Grand ». Un arbre le qualifie de « prof de maths » ce qui me semble étrange pour un licencié ès-lettres, mais là encore, rien n'est vérifiable.

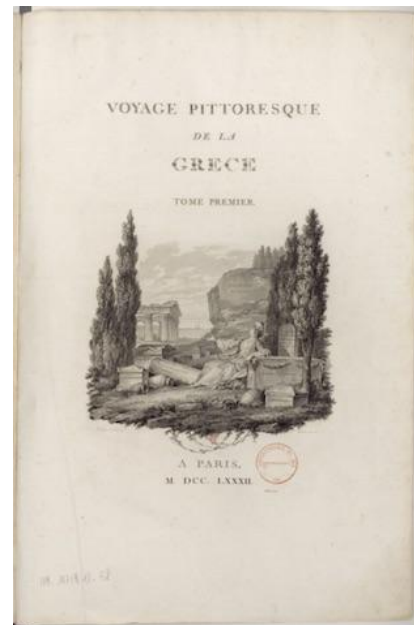
Mais diable ! Louis-le-Grand ! Cet établissement du Quartier latin est le top du top au XVIII^{ème} siècle. Une énorme ruche jésuite jusqu'en 1762, au moins trois mille élèves ou parfois plus, répartis dans divers collèges. Jacques Laurent y aurait-il été élève avant d'y enseigner ? Louis-le-Grand est ouvert aux enfants de la noblesse d'épée ou de robe, en fait le gratin. Les jésuites y admettaient des boursiers pauvres, sans doute méritants et brillants. Vu son âge supposé (20 ans en 1764), il n'a pu y enseigner qu'après l'expulsion des jésuites, qui date de 1762/1763, et la récupération de l'établissement par l'université de Paris.

Le site actuel du Lycée est sans ambiguïté : « Les anciens élèves devenus hommes d'État, diplomates, prélats, maréchaux de France, académiciens, hommes de lettres ne se comptent pas ». « Le collège des jésuites à Paris », écrira le géologue Élie de Beaumont en 1762, « est depuis longtemps une pépinière de l'État, la plus féconde en grands hommes ». On peut lire sur le site du Lycée un résumé express de l'histoire de l'expulsion des jésuites. On y apprend aussi que le fameux Damiens, auteur de l'attentat manqué contre Louis XV, y a été garçon de réfectoire.

Les Voyages : Précepteur des enfants du comte de Choiseul-Gouffier ?

Selon Léon, Jacques Laurent devient précepteur dans deux familles. Deux familles fort différentes ; les Choiseul-Gouffier, très ancienne noblesse d'épée, puis le Comte de Verdun, un fermier général, nouveau riche. Si l'on se fie aux dates de naissance des enfants qui seraient ses élèves, il entre sans doute d'abord au service du comte de Choiseul-Gouffier (et non du duc, comme le dit Léon). Né en 1752, très grande noblesse, très cultivé, le choix de son précepteur est un peu bizarre, car ce Choiseul sort du Collège d'Harcourt (actuellement lycée Saint-Louis), grand rival de Louis-le-Grand.

Il a épousé, en 1771, Adélaïde-Marie-Louise de Gouffier et se lance dans une carrière de diplomate, tout en faisant par passion des collections d'« antiques » et des voyages d'archéologie. Ses enfants ne sont pas d'âge à avoir un précepteur avant minimum 1777. À cette époque, le comte écrit le récit de son grand voyage archéologique : le tome I du *Voyage pittoresque de la Grèce* relate, avec planches à l'appui, sa première expédition dans le Sud du Péloponnèse, puis dans les Cyclades, qu'il fait en 1776, accompagné d'une équipe technique, architecte, ingénieur, dessinateur etc. qui font les relevés et croquis.



Voyage pittoresque de la Grèce

Puis Choiseul-Gouffier est nommé ambassadeur à Constantinople à partir de 1784, où il reste jusqu'en 1790. Jacques Laurent est-il encore à son service en 1784 ? Voyage-t-il en Turquie avec l'ambassadeur comme le prétend Léon ? Peut-être. Mais les époques ne collent pas très bien, sauf pour un temps assez court, car déjà le même Léon le signale précepteur dans une autre famille. On ne saurait servir deux maîtres à la fois.

Colombes : Précepteur des enfants du comte de Verdun ?

Comment Jean-Jacques-Henri de Verdun a-t-il fait la connaissance de Jacques Laurent ? Recommandé par Choiseul-Gouffier ? Plausible, c'est le même grand monde cultivé, où les idées nouvelles brassent déjà les nobles pur jus et les nouveaux riches.



En tout cas, ce M. Verdun, Marseillais d'origine, anobli, devenu Comte de Verdun, s'est marié dans le monde des Lumières, des beaux esprits, des salons, de la culture et de la vraie noblesse (de Lorraine) : il épouse à 19 ans, en 1777, Amélie-Suzanne, fille de Nicolas-François, marquis de Noviant, comte de Chastenoy ; la jeune mariée se trouve être la meilleure amie d'Elisabeth Vigée Le Brun. Oui, oui, celle qui fera, entre autres, trois portraits de son amie Mme de Verdun et ceux plus célèbres, de la Reine Marie-Antoinette.

Mme de Verdun, par Vigée Le Brun

Verdun devient fermier général en 1781, charge et carrière toujours juteuses, et de 1781 à 1788, il va gérer l'énorme apanage du Comte d'Artois, le futur Charles X. Il dirige les travaux des différentes provinces de l'apanage, il brasse, place et compte les millions de biens, de dettes, d'emprunts et de dons faits à fonds perdus à son frère par Louis XVI.

Jean-Jacques de Verdun vivait à Paris, se déplaçait beaucoup ; il avait aussi acheté le Château de Colombes, une jolie bâtisse dans un grand parc (démoli au XIX^{ème}). L'été doit y être charmant. Là aussi, on est dans le grand chic et la grande Histoire : le château, construit au XVII^{ème} siècle, avait appartenu à Basile Fouquet - le frère de Nicolas Fouquet - qui l'avait revendu à Anne d'Autriche pour sa belle-sœur, la reine proscrire Henriette de France, sœur de Louis XIII, reine d'Angleterre, veuve tragique de Charles I^{er} Stuart. Les enfants de Verdun vont souvent, sans doute, dans ce joli château, en compagnie de Jacques Laurent .

Très loin dans l'espace social et très proches dans l'espace et le temps parisiens, pendant cette brillante ascension des Verdun (1781-1789), de laquelle profite leur futur beau-père, les petits Puiseux naissent et vivent rue de Clichy (1781-1790), y regardent leurs parents manipuler tonneaux et bouteilles jusqu'à l'accident fatal de leur père, Jean-Louis Puiseux .

La Révolution secoue beaucoup. Jean-Jacques de Verdun n'est sans doute pas resté longtemps à Colombes l'été 1789, lors de la Grande Peur. Son ex-maître, le Comte d'Artois (qu'il a quitté en 1788), a d'ailleurs été le premier de la famille royale à s'enfuir, le 16 juillet 1789. Les fermiers généraux, détestés comme tous les préleveurs de taxes, seront inquiétés, et sous la Convention, une trentaine d'entre eux aura un procès retentissant le 16 Floréal an II. Jean-Jacques de Verdun ne fait pas partie de cette première fournée, ce qui le sauvera. *« Il sera arrêté, mais non déféré au tribunal le 16 floréal, à la suite des interventions répétées des autorités et des habitants des communes de Colombes et de Champigneulle (district de Nancy) qui apporteront des preuves de son civisme et de son esprit républicain »*. [3] Il sera libéré le 27 Thermidor. Pendant ce temps-là, son ancien précepteur filait le parfait amour avec Marie-Madeleine.

Fondu enchaîné

Dans les remous de la Terreur, Jacques Laurent, ancien employé d'un fermier général, ne se sentait peut-être pas très à l'aise, même si les habitants de Colombes vont assurer le Tribunal du civisme de M. de Verdun. Il quitte ce dernier, on ne sait quand ni comment, mais il ne va pas très loin, il ne retourne pas à Pourrain, par exemple. Léon Puiseux : « Je pense que ce sont les séjours qu'il fit au château de Colombes qui appartenait à la famille de Verdun qui lui inspirèrent l'idée de venir s'établir à Argenteuil. »

Il se retire - voire se planque - sur la rive en face de Colombes, à Argenteuil : « Là il connut ma grand-mère ». La Révolution a établi un nouveau maire, Collas, vigneron, un proche des Puiseux. Peut-on imaginer une scène et un regard, sur le bac de Colombes à Argenteuil entre Jacques Laurent et Marie-Madeleine Puiseux, comme Frédéric Moreau a rencontré Madame Arnoux, plus tard et plus en amont sur le même fleuve, dans *L'Éducation sentimentale*, sous la plume de Flaubert ? Ou une rencontre chez les Collas ? Combien de temps lui a-t-il fait la cour ? Mystère. Quelle avait été sa vie sentimentale jusqu'alors ? Mystère encore plus épais.

Mais c'est bien sur les bords de la Seine qu'il entre dans la vie des enfants Puiseux et de leur mère, dans la maison de la rue du Port, où il va continuer à faire ce qu'il sait faire : apprendre des choses aux enfants.

On peut difficilement faire un bond plus important dans les classes sociales : Jacques Laurent passe de la fréquentation du dessus du panier, où ses petits élèves jouaient avec les proches des rois et des reines, aux trois gamins d'un marchand de vins. Pour un fils de sabotier, le chemin doit être assez frappant, incliner à la méditation. En lui, la France de l'Ancien régime et de la Révolution se croisent, se brouillent, fondu enchaîné.

Ce cher Papa

Le 19 prairial an II (7 juin 1794), à 50 ans, Jacques Laurent épouse Marie-Madeleine Michel, veuve en première nocces de Jean-Louis Puiseux. Croyons-les maintenant, sans garantie autre que les souvenirs un peu dorés et sucrés de Léon : il devient « un précepteur et un père » pour les enfants. Quelques citations : « L'éducation que m'a donnée ce cher papa (le comble du bonheur serait de le serrer sur mon cœur) tant en instruction qu'en probité... » (lettre du troisième fils, 1818,

style sucré), ou bien « rempli d'une tendre vénération pour notre mère et pour l'homme respectable qui guida notre jeunesse » (style plus convenu, le même à sa belle-sœur, 1829).

Léon Puiseux dit que « *Jacques Laurent meurt en 1823 et institue sa femme légataire universelle. Celle-ci meurt à son tour le 23 août 1828. Une lettre de Jean-Baptiste à sa belle sœur donne quelques détails peu explicites sur la succession, il ne semble pas qu'elle ait été considérable.* »

Notes

[1] Depuis la rédaction de ce chapitre, j'ai reçu le 12 juin 2017, un mail de ma cousine Florence Corpet, qui m'écrit pour me donner les précisions suivantes : « *Un petit cadeau pour vous : l'acte de mariage de Jacques Laurent et de Madeleine Joseph Michel veuve Puiseux le 19 prairial an II (7/6/1794) à Argenteuil (vue 241/274 du registre NMD 1793-An II) Jacques Laurent y est dit âgé de 50 ans un mois et 17 jours (donc né 21/4/1744), professeur en mathématiques domicilié à Argenteuil, fils de Jacques Laurent sabotier et de Geneviève Bonnaud tous 2 décédés à Pourain dans l'Yonne.* ». Dont acte.

[2] Ce titre lui-même semble anachronique, car, avant la réorganisation de l'Université à partir de la Révolution, la *licencia docendi* est obtenue dans l'une des quatre facultés, théologie, « arts », droit ou médecine.

[3] Cf Alexandre Tuetey, *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, vol. 42, Paris, Impr. nouvelle (Association ouvrière), 1890-1914, N°1518-1542, cité par Wikipedia dans son bel article sur La Ferme générale.

4. Où l'on retrouve les « sorties d'Argenteuil »

Parmi les trois fils de Marie-Madeleine Michel, veuve Puiseux, épouse en deuxième nocces de Jacques Laurent, et vivant à Argenteuil, deux attitudes, l'aîné ne « sort » pas, mais les deux autres, oui, et n'y reviendront pas, sauf en passant et brièvement. Deux options : carrément le Nouveau Monde au sens ancien et géographique, pour le troisième fils, ou, plus discret, le choix du monde nouveau, la participation à la mise en route de l'État, pour les deux premiers. Un point commun, les adieux à la vigne.

Ne pas bouger

Jean-Baptiste, l'aîné, né à Clichy en 1782, revenu à Argenteuil à 8 ans au décès de son père, y restera toute sa vie. Voici les dates :

- il a 12 ans au remariage de sa mère en 1794,
- en 1804, à 22 ans, il se marie à Argenteuil, avec Claire Bast, elle aussi d'Argenteuil, profession : receveur des impôts directs à Argenteuil, rue du Port, juste en face de la maison de sa mère et de son beau-père,
- lorsqu'il est mort à Argenteuil en 1855, sa fille unique, Elisa, s'y était mariée avec Charles Maingot, « propriétaire », et il n'y a plus de descendance portant le nom de Puiseux dans cette branche.

Un homme sans histoire ? En tout cas, il ne figure dans la légende que comme destinataire d'une lettre de son plus jeune frère. Et auteur d'une autre lettre, au moment de la mort de sa mère, pour parler gros sous et succession, en en déplorant la faiblesse.

Le Nouveau monde

À l'inverse, le petit dernier a réussi une formidable « sortie d'Argenteuil », la plus précoce, la plus franchement exotique, la plus mystérieuse. La plus dangereuse aussi, la plus dissolvante pour la mémoire. Jean Baptiste Victor, est né à Paris (ex Clichy) en 1785, il a 9 ans au remariage de sa mère en 1794. En 1803 ou 1804, à 18/19 ans, il part pour Cuba, débarque à Santiago, et s'y marie en 1815. On peut suivre sa descendance jusqu'en 1855 sur les arbres généalogiques. Il est mort à Cuba en 1828. Profession : négociant et/ou planteur à Cuba.

Cuba était malgré elle à la mode en France dans les débuts du XIX^{ème} siècle ; après l'armistice du 30 mars 1798 à Saint Domingue entre les troupes françaises vaincues et Toussaint Louverture, les planteurs français de Haïti se réfugient dans les îles des Caraïbes dont Cuba, avec armes et bagages : le Traité d'Indépendance d'Haïti date de 1804.

Le départ de Jean Baptiste Victor, quittant cette famille par ailleurs raisonnable, ressemble à un coup de tête ou à une fuite. Je doute que l'idée lui en soit venue de Jacques Laurent, des récits qu'il aurait faits de sa propre jeunesse et des possibles voyages en Turquie avec le comte de Choiseul-Gouffier.

Le jeune homme part, il a à peine 19 ans. Dans une de ses deux lettres, bien postérieure (1818), il dit être parti avec une somme (à l'un des voyages il parle de 880 F) et des objets à vendre. Et sans doute des projets de fortune, voire de vengeance par la réussite ?

Sa mère avait déjà 34 ans à sa naissance. Avait-il été vraiment souhaité, dans le magasin de la rue de Clichy, au cours des années d'avant la Révolution ? S'est-il senti de trop dès sa naissance ? Peut-être est-ce difficile d'avoir pour prénom des éléments des prénoms de ses frères... Difficile aussi d'encaisser, si jeune, la Révolution, la mort du père, la mort du Roi, la Terreur, le remariage de la mère, les contrecoups des coups d'État et des changements de régime, tout cela développe une atmosphère inquiète, une crise permanente perceptible dans la famille. S'est-il mal entendu avec le cher papa/beau-père ? On ne saura pas ce qui s'est passé.

On peut imaginer ce qu'on veut. J'en ai donné une version tout à fait inventée dans quelques chapitres de *L'Embarquement pour Cythère* [1], un roman qui se passe dans notre temps mais avec un flash-back sur quelques scènes au XIX^{ème} siècle, en brochant des caractères et des circonstances un peu scabreuses à propos d'un départ pour Cuba. Je n'y ai pas imaginé le conflit avec un beau-père mais j'ai doté le jeune homme d'un père, d'une mère et d'un frère un peu rigoristes.

La vie en famille et le premier départ ont dû être orageux à en croire une de ses lettres, en 1818, où il parle de son propre fils encore tout petit : « il sera comme son père, bien turbulent. Il ne fera que rendre ce que j'ai fait souffrir à notre cher papa et à maman ».

Entre 1804 et 1818, il serait revenu et reparti deux fois : Jean-Baptiste, son frère aîné, écrit de son jeune frère qu'il était « *né avec un caractère ardent, il se livra au goût des voyages, il revint deux fois en France sans ressources, il avait perdu tout son patrimoine ... je lui avançai une somme suffisante pour son troisième et dernier voyage...* » (lettre du 17 juin 1828, citée par Léon).

Il n'aimait pas les gens d'Argenteuil qui l'avaient, selon lui, méprisé : « *Embrasse de tout mon cœur, et de la part de ma douce moitié [2] Claire [3], Elisa [4], Alexandre et sa femme [5], papa et maman [6]. Quant au reste, comme je n'avais point d'amis parmi les étrangers, dis leur qu'ils étaient tous des sots quand ils me condamnaient et même avaient un mépris marqué pour moi. Je leur rends bien la pareille. Tous les hommes sont les mêmes partout* » (lettre de 1818, il a 33 ans) .

Une chose certaine, ce planteur aventureux et un peu mythomane, n'est pas scrupuleux du tout ; dans ses deux lettres, il échafaude des projets de fortune mirifique en trafiquant indifféremment des esclaves noirs, du coton ou du sucre, n'importe quoi du moment que ça rapporte : *Je vous ai écrit que j'avais débarqué à Santiago avec 880 francs qui ont régulièrement pullulé depuis trois ans et demi. Dans le moment, je suis en récolte de 15 000 francs de coton, et dans un an j'en ferai une de 30 000 et dans deux de 60 000. Je viens il y a huit jours d'acheter pour 20 000 francs de nègre. L'année prochaine j'en achèterai pour 60 000 francs.* Ses filles épouseront des personnages aux noms espagnols, dont l'un serait devenu général dans l'armée américaine. Il meurt à Cuba en 1828, à 43 ans, la même année que sa mère.

L'intérêt de la famille pour cette branche exotique est tombé, les fruits et les fleurs n'en ont pas été jugés racontables dans la légende familiale. Du moins ils ne l'ont pas alimentée jusqu'à ma génération.

Le monde solide des nouveaux emplois : l'administration des impôts

On a vu Jean-Baptiste devenu et resté percepteur à Argenteuil.

Le cadet, Louis-Victor dit Alexandre, né en 1783 à Paris (ex-Clichy), va choisir l'administration des impôts indirects. Sa carrière est égrenée dans plusieurs coins de France. Comme il est le père de Léon-François (1815-1888) et de Victor-Alexandre (1820-1883), on va le retrouver avec ses deux fils et sa première femme Louise Neveux, dans le prochain chapitre. Un homme réputé affable, cultivé et amoureux de la vie.

Auparavant, un mot sur le choix des carrières des deux aînés. J'y vois l'influence de Jacques Laurent et l'ombre portée des souvenirs de sa vie chez le fermier général J.-J. de Verdun ; Jacques Laurent leur a communiqué le goût des chiffres, le maniement des sommes d'argent, des taxes (ce qui n'est pas grisant en soi), mais sans en avoir pour autant la possession. Le pur goût du calcul. Avec le sens de l'ordre mais aussi du détachement, il leur a transmis, semble-t-il, une qualité presque inverse, le goût pour le nouveau, pour saisir l'occasion, prendre les trains qui passent.

Ils ont su acter la disparition de l'Ancien monde et profiter de l'apparition de l'État, cette grande puissance, l'immense réorganisation des finances et de la fiscalité, sous la direction de Martin Gaudin, ministre des Finances après le 18 Brumaire ; un vrai monde avec ses fonctionnaires, ses réseaux, sa sécurité, le sens des biens publics et communs pour leur pure gestion, la prudence et la probité qu'elle exige - ou devrait exiger ?



La différence profonde entre le choix hasardeux et avide du troisième fils, si attachant soit-il dans sa course à la compensation et qu'on suppose avoir été malheureux, et les carrières « pépères », modestes et cependant « modernes » des deux premiers est en tout cas à souligner ; basées autour de l'argent, elles entretiennent avec cette puissance un rapport inverse.

Notes

[1] Cf ce roman sur mon site internet helene-puiseux.fr dans la rubrique **Imaginaires** où je me suis largement inspirée de JBV pour le personnage d'Hector Portier.

[2] JBV désigne, sous ce terme à la fois tendre et convenu, sa femme dont on ne connaît pas le nom.

[3] Il s'agit de Claire Bast, la femme de Jean-Baptiste.

[4] La fille de Jean-Baptiste.

[5] Louis-Victor dit Alexandre et Louise Neveux.

[6] Jacques Laurent et Marie-Madeleine.

5. Lorsque l'enfant paraît.

Louis-Victor (1783-1858), le deuxième des trois fils de Jean-Louis Puiseux, et que sa famille appelle curieusement Alexandre, est le père du mathématicien à la mémoire de qui je tente de fabriquer un cadre, une « atmosphère » à l'aide des générations qui l'ont précédé. Ce Louis-Victor, né entre Jean-Baptiste, percepteur à Argenteuil, et Jean Baptiste Victor, qui fiche le camp à Cuba, fait une carrière de receveur des contributions indirectes.

Le retour des contributions indirectes

Pour tenter de comprendre un peu la vie de Louis-Victor, j'ai recherché où en était la fiscalité indirecte entre 1806 et 1846, dans ces quarante années (très troublées sur le plan politique) où il a occupé la fonction modeste de receveur particulier.

Les contributions indirectes avaient été supprimées par la Constituante, elles étaient le symbole du pouvoir royal, de son arbitraire et de ses abus : la gabelle et le reste passent à la poubelle dès 1789/90. Des travaux nombreux et fort bien faits donnent les raisons idéologiques et économiques de leur rétablissement sous le Consulat, où le coût des guerres de Bonaparte pompait le Trésor avec avidité. Je recommande tout particulièrement le travail de Robert Scherb, déjà ancien, mais très clair.

Le système réinstauré, repensé dès 1798, perfectionné en 1804, s'inspire fortement du fonctionnement de la Ferme Générale - naguère honnie - en lui substituant un corps de fonctionnaires nommés, qui déposaient toutefois une caution plus ou moins importante selon les grades.

"Le ministre Gaudin recrute des receveurs particuliers à qui il confie la collecte de l'impôt au niveau de l'arrondissement et des receveurs généraux responsables au niveau départemental. Ces collecteurs devaient présenter un cautionnement. Chacun s'obligeait par soumission à verser chaque mois 1/12 des sommes censées être recouvrées annuellement. Ces soumissions étaient en quelque sorte escomptées par l'État (rescription) qui récupérait ainsi par avance ses moyens financiers de fonctionnement. L'acheteur de la rescription était quant à lui couvert par la caisse de garantie gérant les cautions des receveurs."

Sa mère et son beau-père ont eu de quoi faire face, financièrement, à ce système pour le grade le plus modeste dans la hiérarchie, le receveur particulier, responsable de la collecte au chef-lieu d'arrondissement, voire du canton. Louis-Victor gèrera donc dans de petites villes la collecte des droits perçus sur les actes et mutations

(enregistrement, timbres), et des taxes sur les biens de consommation, jugés superflus, tabacs, alcool, cartes à jouer, importés ou non, bref, ajoutables ou retranchables selon les époques et les besoins de l'Etat.

Il fait ses débuts à 23 ans dans l'administration des contributions indirectes à Rennes, il y reste quatre ans, entre 1806 et 1810 : il doit faire partie d'un ensemble au niveau du département pour se rôder dans le métier. Pendant ce temps, au cours des guerres incessantes, dans la folie organisatrice et centralisatrice de Napoléon, beaucoup de postes de receveurs particuliers (plus de 2 000) sont créés, car la France s'étend largement, sur la rive droite du Rhin, en Espagne, en Italie, et compte 130 départements en 1811.

Les filles de feu le docteur Neveux

Louis-Victor a sans doute profité d'un « mouvement » pour avoir son indépendance administrative grâce à l'extension territoriale. Peut-être accepte-t-il d'abord des remplacements, bouche-trou en somme. Il est nommé en 1810 receveur particulier à Thiaucourt, très petite ville encore à demi-fortifiée du département de la Meurthe et qui comporte « un bureau de charité, un bureau d'enregistrement et des domaines, et une brigade de gendarmes à cheval » [1]. On y compte environ 1 200 habitants. Par certains côtés, Thiaucourt doit lui rappeler Argenteuil, en plus petit : ce gros village bien exposé cultive la vigne, fait du vin de bonne réputation, et la petite bourgeoisie de la bourgade est composée de vigneron, et de quelques mini-notables, notaires et avocats.

Il fait la connaissance de la famille du docteur Neveux, qui avait été médecin à Pont-à-Mousson et était mort jeune dans les années 90 : il avait laissé à sa femme, née Thérèse Husson, et à ses deux filles une maison à Thiaucourt, avec des vignes.

A l'arrivée du jeune receveur Puiseux, célibataire, 27 ans, Élisabeth a 20 ans, Louise, 18 ans : ils sont évidemment appelés à se rencontrer dans la micro société de Thiaucourt. On ne sait rien de la vie de Louis-Victor au cours de son séjour à Rennes : on apprendra plus tard [2] qu'il aimait la compagnie, qu'il avait des talents pour jouer la comédie et même la tragédie. A Thiaucourt, on peut imaginer des soirées balzaciennes, des saynètes, des jeux de cartes, des charades, du piano-forte.

Pendant les années agitées et brillantes (1810-1813) où l'Empereur épouse Marie-Louise, se croyant pour longtemps le maître de l'Europe, pendant qu'il bouscule la Prusse et que la Reine Louise de Prusse va s'enfuir en Lituanie, pendant qu'il se lance dans la calamiteuse campagne en Russie, à Thiaucourt, le monde est plus calme, Louis-Victor fait sa cour à Louise, la plus jeune des filles Neveux : le mariage a lieu le 12 mai 1813. Cette année, dite « année de la comète », fut faste à Thiaucourt, où le vin fut de qualité exceptionnelle.

La suite du périple

1814-1815. La légende dit qu'il est envoyé ensuite, tout jeune marié, à Blankenheim [3] près de Weimar ce qui m'étonne beaucoup : en Europe et dans les départements conquis ou occupés, dans l'été 1813, ça chauffe, plus encore dans le reste des pays allemands ; les Alliés vont bientôt remporter contre Napoléon « la Bataille des Nations » à Leipzig (16-19 octobre 1813, 1 40.000 morts) et je me

demande à quel titre un agent du fisc comme Louis-Victor se trouvait là-bas. Il est vrai que Napoléon a cru longtemps, même lorsque tout disait qu'il était perdu, qu'il pourrait continuer à organiser l'Europe.

Louis-Victor est "replié" brusquement sur ordre du pouvoir en 1814, si brusquement qu'il serait parti, selon la légende, sans sa femme qui l'aurait rejoint en France comme elle le pouvait. En considérant l'histoire des combats et des espoirs, on peut penser que ce repli brutal a eu lieu vers février 1814. Car le vent a tourné, l'Empire et les royaumes napoléoniens disparaissent, engloutis par la campagne de France et l'année 1814 : la première abdication a lieu le 6 avril et le traité de Paris, le 30 mai.



La campagne de France, Meissonnier

Le Congrès de Vienne s'installe, et les Bourbons reviennent en France « dans les fourgons de l'étranger » une première fois, avec leurs vieux souvenirs, leurs anciennes manières et leurs vieux rêves.

Cette même année 1814, la fille aînée du Dr Neveux, Élisabeth, se marie avec Claude Barthélémy, un garçon qui serait né à Toul en 1785, qui aurait été dans l'armée, capitaine d'artillerie (non vérifié) : un fils du pays en tout cas, les villes sont distantes de 35 kilomètres.

L'Empereur s'installe à l'Ile d'Elbe, il fait semblant d'y jardiner, il en revient en mars 1815, reprend les rênes, Fabrice del Dongo est blessé à Waterloo le 18 juin 1815, pendant que Chateaubriand entend tonner le canon depuis la route de Gand, où Louis XVIII est précipitamment retourné. Napoléon abdique une deuxième fois et part pour toujours à Sainte-Hélène en juillet.

Dans cette année 1815, si agitée, la sagesse de l'administration assure la continuité des finances ; les contributions indirectes, avec leurs receveurs, surnagent sous la Restauration et bien au-delà. Une nouvelle affectation envoie Louis-Victor dans le sud-ouest : quand ils quittent la Lorraine, Louise est enceinte. Peu après, Élisabeth se retrouve veuve au bout d'un an de mariage et le fils (François) qu'elle a eu dans cette courte période conjugale meurt à 4 mois. De quoi est mort Claude Barthélémy à 30 ans, le 15 août 1815, deux mois après Waterloo ? ? Des suites d'une blessure de guerre ? Mystère. Une triste année, en tout cas. Elle reste seule.



L'Isle à Jumilhac

1815, voilà le jeune ménage Puiseux à Jumilhac, encore une charmante bourgade, en Dordogne : c'est là que naît leur premier fils, François-Léon, le 8 avril [4], tout au début des Cent Jours. Au début janvier 1816, ils déménagent à Brantôme, chef-lieu de canton du même département, bourg de 2 500 habitants environ. On est toujours dans le genre gros village.

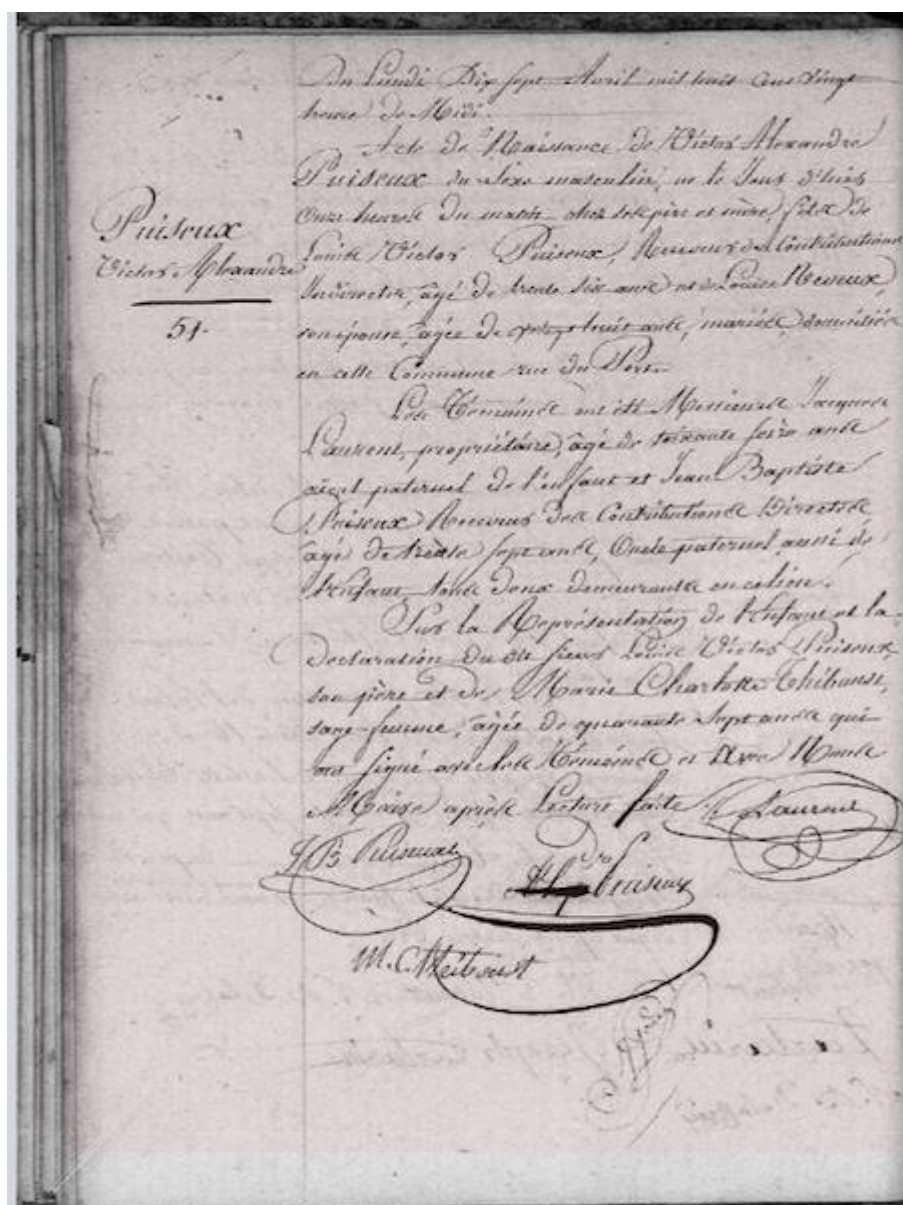
Une promotion et un deuxième fils

1818, enfin, une promotion : Louis-Victor est nommé receveur particulier *sédentaire* à ... Argenteuil ! L'a-t-il demandé ? Retour à la case départ ? Éternel retour ? Il s'établit rue de Port, pas loin de son frère, de sa mère et de Jacques Laurent qui vieillissent, elle toujours belle aux yeux de son petit-fils Léon. C'est donc là que naît mon héros (et arrière-grand-père), Victor Alexandre, cinq ans après son frère Léon, le 17 avril 1820.

Puiseux Victor, Alexandre, n°51. Le lundi 17 avril mil huit cent vingt à onze heures du matin, Acte de naissance de Victor Alexandre Puiseux, du sexe masculin, en le jour d'hui [5], chez ses père et mère, fils de Louis Victor Puiseux, Receveur des Contributions Indirectes, âgé de trente six ans et de Louise Neveux, son épouse, âgée de vingt huit ans, mariés et domiciliés en cette Commune, rue du Port.

Les témoins ont été Monsieur Jacques Laurent, propriétaire, âgé de soixante seize ans, aïeul paternel [6] de l'enfant et Jean Baptiste Puiseux, Receveur des Contributions directes, âgé de trente sept ans, oncle paternel aussi de l'enfant, tous deux domiciliés en ce lieu. Sur la représentation des témoins et la déclaration du sieur Jean Louis Victor Puiseux, père de l'enfant et la déclaration de Marie Charlotte Thiboust, sage femme âgée de quarante sept ans, qui ont signé avec les témoins, et avec le Maire (illisible) [7] après Lecture faite [8]

Ils quittent Argenteuil trois ans après, sans doute à la demande de Louise, pour retourner en Lorraine. Avait-elle le mal du pays ? Ou envie de quitter Argenteuil et la belle-famille ? Ils partent pour Longwy avec leurs deux petits garçons en 1823.



Acte de naissance de Victor Puiseux

Notes

[1] Statistique administrative et historique du département de la Meurthe, 1822.

[2] Dans le discours nécrologique en l'honneur de son fils Victor, rédigé par Joseph Bertrand. Cf Joseph Bertrand, « Éloge de M. Victor Puiseux, lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences du 5 mai 1884 » *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, 2e série, tome 8, n°1 (1884), pp. 227-234.

[3] La légende précise que c'est le Blankenheim de Saxe : il ne s'agit donc pas du Blankenheim de Rhénanie-Westphalie, qui serait plus plausible, puisque situé dans l'un des 130 départements français.

[4] C'est à lui qu'on doit la mise en place des éléments de la légende.

[5] Ici, j'avais fait une erreur de lecture, ce n'est pas *en le jour d'hui*, mais *en le jour d'hier*, comme me l'a signalé Florence Corpet, Victor est donc bien né le 16 avril 1820.

[6] L'état-civil entérine ainsi la disparition du souvenir de Jean-Louis Puiseux, véritable aïeul du petit Victor, à qui Jacques Laurent n'est rien de plus que le second mari de sa grand-mère.

[7] L'officier d'état civil.

[8] On peut voir les signatures familiales, celle de l'homme mystérieux, Jacques Laurent, la signature assez emphatique de Louis-Victor, qui a fait une grosse rature sur le registre des naissances, et celle, très correcte de Jean-Baptiste.

6. Une enfance en Lorraine

Longwy, 1823-1826

En 1823, Louis-Victor, sa femme et leurs deux fils arrivent à Longwy (2500 h). La belle petite ville, fortifiée par Vauban, est ultra royaliste - ses habitants avaient été décrétés traîtres à la patrie par la Convention -. Napoléon I^{er} y passe en 1807 ou 1808 et commande un service à la Manufacture des Émaux et Faïences qui fait la réputation de la ville, installée dans l'ancien couvent des Carmes. À la première Restauration, en 1814, Longwy a reçu en grande pompe le Duc de Berry, le fils du futur Charles X, retour d'exil. Puis, pendant les Cent Jours, elle a été assiégée brièvement et occupée ensuite par les Prussiens vainqueurs de l'Empereur, pendant trois ans, jusqu'au 28 février 1818, ce qui la dégrade et l'appauvrit considérablement.

À l'époque où les Puiseux y sont nommés, la ville se relève activement, elle s'épanouit sous la monarchie restaurée. La Manufacture des Émaux et Faïences qui avait été ruinée momentanément, est ranimée par M. de Nothomb-Boch. Des forges se créent ou reprennent vie aux alentours, dans la campagne, à Herselange, à Villerupt : cette industrie du fer encore embryonnaire va se développer et dévorer l'espace au cours du XIX^e. Longwy deviendra l'emblème de la Lorraine et de la grosse métallurgie, celle des fonderies et des hauts-fourneaux.



Longwy, Porte de France

Pour l'instant, en 1823, la ville est essentiellement une place militaire et un bourg agricole. On y vend de l'excellent jambon. On y trouve des commerces de toutes sortes (horlogers, bijoutiers, draps et laines, tapis etc.), elle compte deux librairies, la maison Schneider et Duvigneaud, « apprêteurs de plumes » - ils vendent et taillent des plumes d'oie, ainsi que des canifs et des crayons -, un instituteur de l'enseignement mutuel (?), trois pharmaciens, trois professeurs de musique, un professeur d'allemand et de latin.

Tout cela, avec la hiérarchie de la garnison, doit composer une société agréable pour les soirées théâtrales de Louis-Victor ; il envoie sans doute son fils Léon - entre huit ans et onze ans pendant le séjour à Longwy - prendre des leçons chez les uns et les autres : le fils aîné est très studieux et très en avance pour son âge.

Victor, lui, a cinq ans de moins. Lorsqu'il a 4 ans, sa mère essaie de lui apprendre à lire. Il refuse, ça l'ennuie et il s'entête. Louise Puisseux invente une méthode, elle commence à lui lire un conte de Perrault et s'arrête net avant la fin de l'histoire, dans un suspense terrible : pour savoir la fin, il faut apprendre à lire. Victor préfère un temps imaginer « la fin », puis subitement, il s'adapte, il apprend, et ne cessera plus jamais d'apprendre et de travailler. Cette méthode était restée célèbre, évoquée lors de son éloge funèbre : la solution des contes de fées fut « l'un de ses premiers problèmes » [1].

Pont-à-Mousson, 1826-1835

Au bout de trois ans, en 1826, une chance s'offre pour la famille, qui part s'installer dans la ville où le docteur Neveux - le père de Louise - a exercé la médecine au moment de la Révolution. Elle retrouve Élisabeth Neveux-Barthélemy, veuve depuis plus de dix ans. C'est sans doute l'aboutissement de leurs rêves. Car Louis-Victor, pour de bon sédentaire, y passera les vingt dernières années de sa carrière.

C'est une ville de taille moyenne, 7 000 habitants. Il y a une belle place à arcades, un bon collège, plusieurs églises, une abbaye sur les bords de la Moselle, et une réputation artistique, avec des fabriques d'images, style Épinal et une fabrique d'objets en papier mâché. Là aussi, le paysage sera bientôt dévoré par les fonderies, au cours du siècle. Il est encore riant.



Pont-à-Mousson, « Le Guide pittoresque... » 1838

Juillet 1830, loin de Paris, ils apprennent la chute des Bourbons, l'avènement de Louis-Philippe. C'est l'été, ils sont sans doute à Thiaucourt, dans la maison où Louise et Louis-Victor se sont connus. Je ne sais rien de leurs opinions politiques. Ni même s'ils en avaient de bien définies : quelques lettres indiquent qu'ils sont rangés, prônant le travail et le sérieux. Les deux garçons s'illustrent au collège, très intelligents et très travailleurs, Léon brille dans les lettres, Victor, dans les sciences,

déjà à dix ans. En 1830, Léon est en rhétorique (classe de I^{ère}), à 15 ans. Il voudrait être professeur d'histoire et compte passer le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Paris, d'ici peu (1834).

Ce ronron plutôt plaisant est ponctué d'évènements familiaux, qui vont le rompre. En 1832, douze ans après la naissance de Victor, voilà Louise de nouveau enceinte, à 41 ans : elle accouche d'une fille.

La petite fille va mourir un an après, en septembre 1833. C'est la première irruption de la mort dans l'entourage très intime de Victor. Non qu'il ne l'ait pas encore rencontrée, sa grand-mère Marie-Madeleine est morte cinq ans plus tôt, à Argenteuil, en 1828, mais il la connaissait peu et c'était loin. En septembre 1833, elle frappe « la petite sœur ».

Nul écho des répercussions et chagrins qui n'ont pas dû manquer, on ne connaît ni les réactions de Louise ni celles de son mari, ni celle des frères. Léon n'est plus là, il est à Paris pour préparer son entrée à l'École Normale Supérieure où il sera reçu brillamment en 1834 et préparera sa licence d'histoire.

Victor est encore à Pont-à-Mousson, mais s'apprête à rejoindre Léon à Paris, pour finir ses études secondaires et passer de multiples concours.

« Faut-il que je sois assez malheureux... »

Le drame a lieu dans l'hiver suivant : le 17 février 1835, Louise Puiseux meurt, après une maladie courte et violente, à 43 ans. Louis-Victor se trouve veuf à 52 ans. En avril, Léon aura vingt ans, et Victor, quinze. On imagine le choc.

Je dispose ici d'une source curieuse : non pas de lettres, mais de résumés de lettres de la famille, faits bien des années plus tard par mon oncle Joseph Petit (1876-1944). Voici le résumé de celle, datée du 19 février 1835 par laquelle Louis-Victor annonce la mort de sa femme - totalement imprévue- à Jean-Baptiste, son frère d'Argenteuil, et dont Joseph Petit a copié les premiers mots « *Faut-il que je sois assez malheureux...* », assortis d'une note en bas de page : *Mort de Louise Puiseux, née Neveux, épouse de Louis Victor Puiseux, le 17 février 1835, enlevée en huit jours d'une fluxion de poitrine compliquée d'un transport au cerveau. Elle venait d'avoir 43 ans seulement, étant née le 6 février 1792.* Louise est enterrée à Pont-à-Mousson.

Les deux garçons sont à Paris, Léon à l'ENS, Victor au Collège Rollin. Louis-Victor, « *sans personne pour l'entourer et le consoler qu'une vieille fille pour tenir son ménage et qui ne peut même pas lui préparer à manger* » [2], ne fait ni une ni deux : il fait appel à sa belle-sœur Elisabeth et dès le 17 avril, lui propose de venir habiter chez lui. Elle est veuve depuis 20 ans, elle a 45 ans, elle accepte. Ils se marieront deux ans plus tard début 1837.

Les deux fils s'adresseront toujours à eux dans leurs lettres, en les appelant « Mes chers parents », comme, si d'une sœur à l'autre, ils avaient bien accepté et approuvé le choix de leur père. On retrouvera ce couple Puiseux/Neveux bis. Mais pour l'heure, il faut suivre Victor, qui entame, sous le coup de la mort de sa mère, à 14 ans et demi, une vie de travail acharné, marquée par les succès universitaires et les malheurs familiaux.

Notes

[1] Cf Joseph Bertrand, « Éloge de M. Victor Puiseux, lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences du 5 mai 1884 » *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, 2e série, tome 8, n°1 (1884), pp. 227-234.

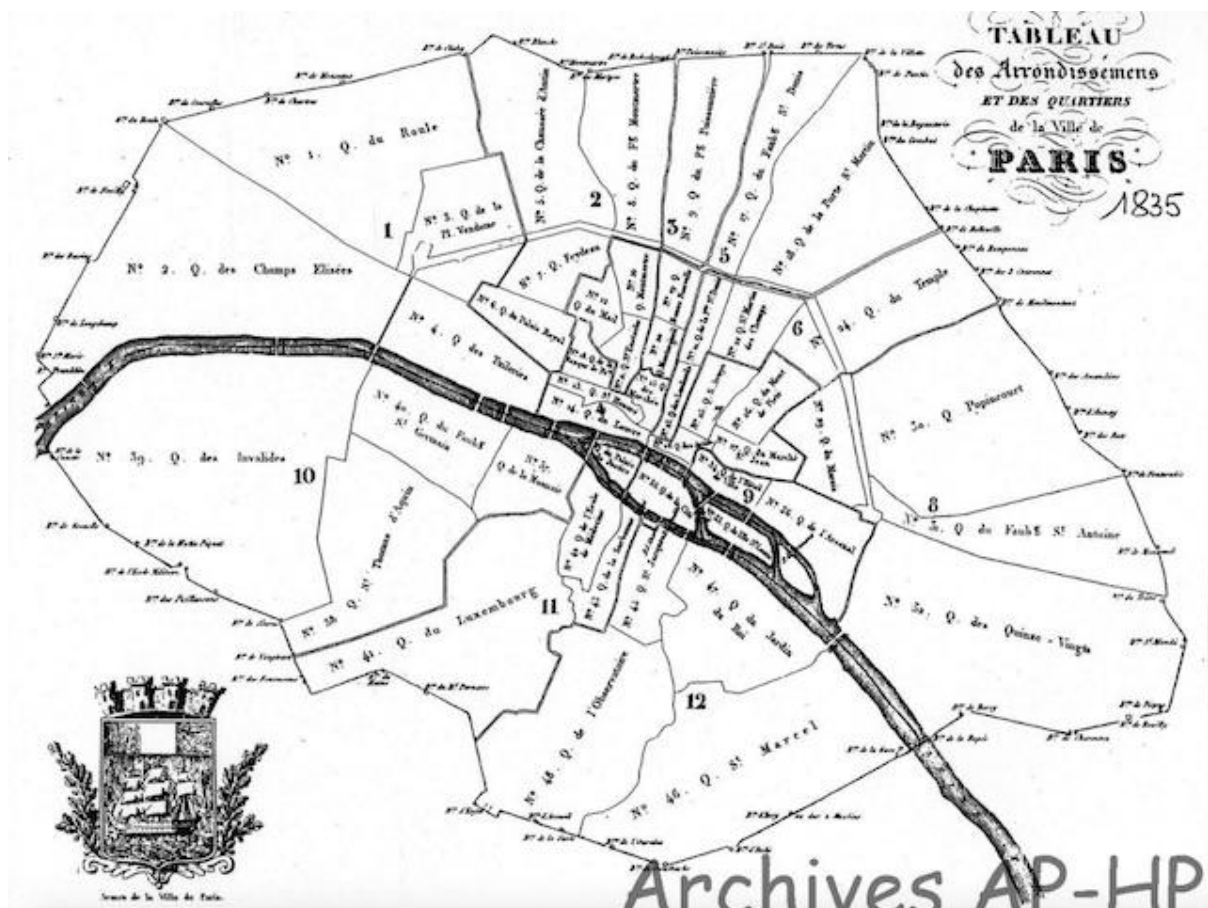
[2] Lettre résumée du 17 avril 1835.

7. La conquête de l'Université

Paris, 1835

Au moment de la mort de Louise, le 17 février 1835, Louis-Victor, en effet, est seul. Ses deux fils sont à Paris, chargés de conquérir l'espace social, par leur intelligence et leur travail.

C'est le Paris d'avant Haussmann, serré dans ses barrières. Il y a encore pas mal de quartiers genre "vieux Paris", ses maisons irrégulières à pignons, ses petits métiers, ses poètes. C'est l'époque où Gérard de Nerval se prend d'une passion sans retour pour l'actrice Jenny Colon.



Plan de Paris, 1835

Les rues étroites, les fontaines publiques, le souvenir tout récent des épidémies de choléra et ses reprises vivaces chaque été, les transformations des chaussées avec leur rigoles latérales et leurs trottoirs, les pavés inégaux, les fiacres, les lorettes, les profiteurs, les gens louches du type Thénardier, les appétits, les mendiants, le grand brassage des légendes et des courants de pensée ; la colonne Vendôme, enfin entièrement finie avec l'inauguration de la statue de Napoléon à son sommet (1833) attire les amateurs de la légende napoléonienne qui déposent chaque jour au pied du socle couronnes et bouquets. Paul Delaroche peint l'Histoire à grandes couleurs. À la Comédie Française, mademoiselle Mars, à 56 ans, joue encore Célimène et les coquettes, et s'apprête à jouer enfin les femmes mûres – Philaminte -, d'ici deux ou trois ans. Bellini a créé *I Puritani*, Les Puritains, à l'opéra de Paris en janvier 1835.

C'est le Paris des émeutes toujours possibles, politiquement instable, les journaux commencent à faire et défaire l'opinion : le début du règne de Louis-Philippe est semé de machines infernales et de barricades que Victor Hugo peindra dans *Les Misérables*, les obsèques du général Lamarque en 1832, la rue Saint-Merri .

La Montagne Sainte-Genève, autour de Lycée Louis-le-Grand, est un énorme ensemble, une sorte de fourmilière, avec des bâtiments, vétustes, trop petits, mais qui contiennent la grande partie de la vie intellectuelle en formation, comme au siècle précédent ; les collèges (Rollin, Charlemagne, Sainte-Barbe etc.) et l'École Normale Supérieure, créée par décret de l'an III (1794) et réformée sous Napoléon puis en 1826, regorgent de jeunes garçons et de jeunes maîtres qui, plus tard, donneront leur nom à tout le quartier et au-delà, de Victor Cousin à Michelet, de Cauchy à Milne Edwards, d'Ampère ou de Schœlcher à Le Verrier - et à tout le moins, aux amphis de la Sorbonne quand elle sera reconstruite à la fin du siècle.

C'est dans ce Paris animé, agité et en mutation, qu'on retrouve Victor et Léon, chacun dans leur espace de sciences. Léon, 20 ans, est entré premier à l'École Normale Supérieure, qui est encore logée dans les combles des locaux de Louis-le-Grand. Il y a commencé sa licence d'histoire et a souvent maille à partir avec les directeurs ou maîtres successifs, il fait partie des « pétitionnaires » qui réclament des assouplissements sur tel ou tel point du règlement. Son père lui conseille souvent de se tenir tranquille. De ne pas se faire remarquer. De ne pas tenir tête aux autorités (les autorités sont Victor Cousin ou Michelet).

Victor, lui, a commencé l'année 1834-35 comme pensionnaire au Collège Rollin, situé lui aussi dans le quartier groupé autour de Louis-le-Grand ; certains éléments se trouvent logés dans l'actuel collège Sainte-Barbe, d'autres rue Cujas, d'autres rue Lhomond. Je ne sais pas dans lequel Victor était. Les professeurs y sont réputés, l'enseignement est de haute qualité, les élèves nombreux, les règlements rigides, les bâtiments vieillots.

Victor n'a donc pas quinze ans lorsqu'il apprend, au collège, en février 1835, la mort de sa mère. On ne sait rien de ses réactions. Un peu plus d'un mois après, le 27 mars, il écrit à son oncle Jean-Baptiste, percepteur à Argenteuil, pour le prévenir qu'avec l'autorisation de son père, il décide, avec l'appui de Léon, de quitter l'internat du collège Rollin, tant au point de vue du travail que « de la nourriture », pour devenir externe libre ; Léon lui a trouvé « une petite chambre très tranquille à deux pas de l'École Normale », donc dans le quartier délimité par la Seine, la rue Mouffetard, la rue Saint-Jacques et le Val-de-Grâce.

Une petite chambre très tranquille

On peut trouver bien des raisons possibles à ce retrait hors des murs du collège. Il fuit peut-être le cadre où on lui a annoncé la mort de sa mère. On peut supposer que les autres élèves l'empêchent de se concentrer, que les règlements, qui fixent des heures pour se coucher et se lever, ne lui laissent pas de temps pour ses occupations favorites - lire, méditer, penser - . Il se peut aussi que ces « grands » avec qui il vit - il a 14 ans quand il débarque de Pont-à-Mousson en classe de rhétorique où l'âge courant est de 16 voire 17 ans - se moquent de ce gamin très jeune, très renfermé, un peu sauvage, très intelligent, auprès duquel, sur le plan scolaire, ils pâlisent - jalousie, méchanceté, contre le chouchou du prof de maths ? D'autant que d'après son passeport établi quelques années plus tard, il est d'un roux flamboyant, ce qui n'est jamais facile à porter, visible, terriblement visible, on est toujours l'exemplaire unique dans une classe - 2 à 6% de roux dans le monde, selon les régions, porteurs d'un gène récessif - . Il devait entendre toutes les sottises qui ont toujours couru sur les « rouquins », proches du diable, conçus pendant les règles de leur mère et donc accusés d'une sexualité folle, à la fois « sans âme » et hyper-sensibles : ce garçon était d'une discrétion extrême, toute sa vie en témoigne, il devait beaucoup souffrir dans cette collectivité, il était sûrement mieux à l'écart. Léon a dû s'en rendre compte.

Voilà donc Victor, orphelin, et soudain merveilleusement seul. Guidé par les exercices de son professeur de mathématiques, Charles Sturm, à l'abri des autres, esclave de ses contraintes choisies, une fois rentré en fin d'après midi, il peut écrire, penser, composer, développer les architectures des équations pour s'approcher d'un monde infini et abstrait, léger et austère à en mourir. Ce professeur, Charles Sturm, en 1835, a une trentaine d'années, il vient de Suisse, il a été un moment précepteur du dernier fils de Mme de Staël (qui avait été recueilli par sa sœur aînée Albertine de Broglie) et il est extrêmement savant. L'année suivant son arrivée à Paris, en 1836, il sera nommé membre de l'Académie des sciences, mais il reste professeur à Rollin.



Charles Sturm

Entre le maître et l'élève, il s'agit sans doute d'une double fascination : Victor s'est attaché avec passion à son enseignement d'une abstraction redoutable, qui lui inspirera ses futures recherches dans le monde immense des mathématiques astronomiques ; Sturm, de son côté, devant cet enfant un peu sombre, si profondément intelligent, tombé de sa province, « fut un maître digne de l'élève, il devina, sans se tromper en rien, sur les bancs de la classe, un maître futur de la Science ». [1]

On peut imaginer Victor allant acheter des petits pains et deux sous de fromage tout près de la pension Vauquer, rue Neuve-Sainte-Genève, celle où Balzac envoie Eugène de Rastignac étudiant en droit, vivre sa première année parisienne aux côtés d'Horace Bianchon, étudiant en médecine, sous l'œil caressant d'un Jacques Collin prêt à séduire - ou être séduit par - ces jeunes gens (*Le Père Goriot* commence à paraître en feuilleton en 1835). Ils ont pu se croiser, eux et Victor, dans une vie parallèle et il aurait pu tomber amoureux de Victorine Taillefer.



Rastignac et Vautrin (J. Collin)

Mais, en fait, Victor ne risque pas de les rencontrer, ce garçon ne fait que travailler, il s'enferme dans les calculs, il édifie des châteaux dans le monde imaginaire des mathématiques, comme il s'enfermait autrefois dans les contes de fées, constructions délicates, partagé entre « les capricieuses recherches et l'ambition de tout apprendre ». [2]. Dans le monde matériel, il se préoccupe de se procurer des extraits de naissance qu'il demande à son oncle Jean-Baptiste d'aller chercher à la mairie d'Argenteuil, il en a besoin pour constituer les dossiers d'examens et de concours qu'il passera en rafales.

Louis-Victor, du fond de Pont-à-Mousson, avec un égoïsme presque amusant, écrit à Léon qu'il compte bien sur lui et Victor pour pratiquer « la sagesse et l'amour du travail », non pas pour être vertueux mais « pour ne pas lui empoisonner (s)es vieux jours ». Il est horrifié par l'attentat du 28 juillet 1835, où Fieschi, Boulevard du Temple, lance une « machine infernale » sur Louis-Philippe qui vient de passer en revue la garde nationale : le roi n'est pas touché, mais il y a vingt morts et quarante blessés, Louis-Victor écrit à son frère Jean-Baptiste « l'indignation que produit ici l'horrible et épouvantable crime ». [3]

Quinze jours après l'attentat, Louis-Victor arrive à Paris, le 11 août 1835, faire quelques comptes avec son frère Jean-Baptiste, et présenter « Madame Barthélémy » (Élisabeth, sa belle-sœur qui vit depuis plus de trois mois chez lui). Le choléra sévit à nouveau, pas loin d'Argenteuil, il court sur les coteaux de la Seine, Suresnes, Puteaux, où une maladie infectieuse de ce type tue Vincenzo Bellini, à 33 ans et en pleine gloire, en septembre 1835. À ce moment-là, la famille de Louis-Victor est repartie en vacances à Pont-à-Mousson ou à Thiaucourt.

Paris, à nous deux !

Pour l'année scolaire 1835-1836, Léon et Victor reviennent à Paris : Léon, toujours à l'Ecole Normale Supérieure, toujours en colère contre l'autorité et les règlements malgré les objurgations de son père, continue ses « pétitions » et sa licence d'histoire, pendant que Victor prépare un vrai feu d'artifice.

Il passe haut la main les épreuves de ses deux baccalauréats, lettres et sciences, dans l'été 1836. Il vient d'avoir 16 ans. Au concours général des collèges de Paris il a obtenu le premier prix de physique et le deuxième prix de mathématiques. Cette deuxième place est une déception pour Sturm, mais elle est compensée au Collège Rollin par le premier prix. Il passe en même temps le concours d'entrée à l'Ecole navale : il est reçu quatrième. Il y renonce pour viser l'ENS.



Victor Cousin, v. 1820

Devant la foule de succès de son jeune frère, Léon se remue auprès de Victor Cousin qui s'abrite d'abord derrière « le palladium des règles » puis accepte que Victor passe en solitaire et en catimini [4], les épreuves qui sont organisées pour le concours d'entrée 1836 à l'ENS : Victor les réussit brillamment, et serait absolument susceptible d'être admis, sauf qu'il y a la limite d'âge : il a 16 ans, il faut en avoir 17. Victor Cousin est épaté par les capacités scientifiques de ce jeune garçon, il jette « le palladium » aux orties, il est prêt à faire une exception. Il dit à Léon : « Liés par nous-mêmes, nous pouvons nous délier, votre frère entrera cette année » [5].

Mais c'est un concours, donc un nombre de places limitées : si Victor est admis, évidemment, un clou chassant l'autre, le dernier « reçu » devra sortir du lot et perdre son admission. Victor s'y oppose. Il ne veut voler personne. Il dit qu'il attendra l'année suivante, et l'hiver 36/37, il prépare le concours d'entrée de 1837 et donne des leçons pour subvenir à ses besoins. Il est seul à Paris.

Léon (« Puiseux », comme Victor le désigne de manière détachée, presque militaire, dans les lettres à son père) a quitté Paris, et va enseigner en remplacement à Brive où il est très vite en bisbille avec son proviseur. Heureusement, dès 1837, il sera muté au Collège royal de Poitiers, et cessera ses protestations, pour devenir quelques années plus tard un prof de fac d'histoire, rangé, faisant de la recherche, des articles, des ouvrages.

Victor, lui, entre premier à l'ENS en mathématiques. Il se trouve à son tour dans les combles de Louis-le-Grand, les bâtiments de la rue d'Ulm ne sont toujours pas en projet [6]. Une discipline de fer : lever à 5 heures en toutes saisons, sortie à 1 heure le jeudi, à midi le dimanche et rentrée à 9 heures ; deux mois de vacances l'été. Victor porte l'uniforme des jeunes normaliens : habit bleu à collet retombant avec deux palmes sur chaque coin, pantalon et gilet bleu.

Il y reste 4 ans, licence, agrégation et doctorat compris, et sort en 1841, agrégé de mathématiques, et docteur en mathématiques astronomiques : sa thèse, illisible pour le grand public comme tout travail de mathématiques supérieures, est fort remarquée. Il la fera éditer une dizaine d'années plus tard. [7].

Il a 21 ans. Devant lui, s'étend le monde des mathématiques et le monde tout court, qu'il connaît finalement si peu.

Notes

[1] J. Bertrand, « Éloge de M. Victor Puiseux, lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences du 5 mai 1884 », *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, 2e année, tome 8, n°1(1884), pp. 227-234.

[2] J. Bertrand, op. cit. p. 230.

[3] Lettre du 4 août 1835.

[4] Ses termes à lui sont *extra tempora*.

[5] J. Bertrand, ibid. p. 230.

[6] Le 24 mars 1841, « il est ouvert au ministère des Travaux publics un crédit extraordinaire de dix neuf cent soixante et dix huit mille francs pour être appliqué aux dépenses que nécessitera la construction d'un édifice à affecter à l'École Normale » (art. 1er, loi du 24-27 mars 1841, IX Bull DCCLXLVI no 9206 in Duvergier J.B. tome 41, année 1841, p. 57 collection complète des lois, décrets ordonnances règlements et avis du Conseil d'État). Le 5 avril 1841, est votée « l'acquisition d'un terrain pour l'École Normale situé à Paris, rue d'Ulm » (Bull. no 9328 , in Duvergier J.B., 1841).de plus en plus nécessaire. Art. de wikipedia.

[7] Puiseux, Victor, *Sur l'invariabilité des grands axes des orbites des planètes*, thèse d'astronomie présentée à la Faculté des sciences de Paris, le 21 août 1841, par M. V. Puiseux...impr. de Bachelier (devenue Dunod), 1850.

8. Le temps d'apprendre à vivre

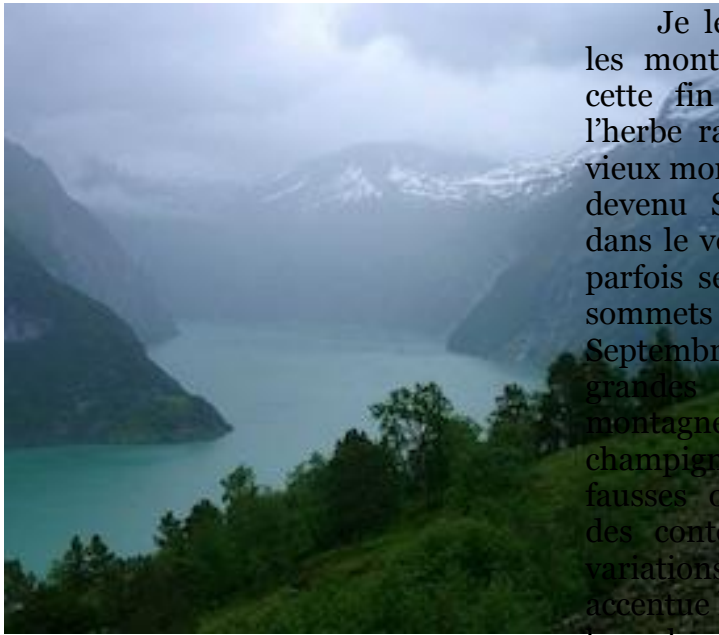
1841-1845, Rennes

Victor est nommé au Collège royal de Rennes [1]. Il se trouve, curieusement, pour son premier poste, nommé dans cette ville de Bretagne où Louis-Victor lui-même a commencé sa carrière de receveur il y a trente-cinq ans. La ville a grandi, est passée de près de 30 000 à près de 40 000 habitants. Le Parlement de Bretagne est majestueux, ornement de la ville classique du XVIIIe, mais les bas-quartiers sont encore fréquemment inondés : à partir de 1841, on commence le creusement du canal de la Vilaine pour éviter ces inondations et surtout pour faciliter les échanges commerciaux que la Monarchie de Juillet favorise hautement.

Les classes sont peu nombreuses et le programme du baccalauréat est un jeu d'enfant pour Victor qui, de ce fait, dispose de beaucoup de temps libre. Il peut reprendre ses occupations abandonnées à Paris. Héritage des promenades enfantines dans la campagne de Thiaucourt et de Pont-à-Mousson, avec les coucous, les mirabelles et les colchiques, les sciences naturelles lui ont toujours plu, et tout en marchant, il herborise, il ramasse des cailloux, il fait de la géologie, et, sans relâche, il médite, classe et étudie : « Penser/Classer » dira plus tard Georges Perec. [2]

Il passe sans doute quatre années heureuses, il est jeune, extrêmement gentil - « doux », comme diront plus tard tous ses illustres collègues - à la fois solitaire et sociable, il rencontre de très grands savants, des hommes plus âgés que lui : Auguste de Saint-Hilaire (1779-1853) qui est le successeur de Lamarck au Muséum, et qui a été Président de l'Académie des sciences en 1835, l'année où Victor travaillait dans sa petite chambre du Quartier latin ; Adrien de Jussieu (1797-1853) qui deviendra le suppléant de Saint-Hilaire. De grosses pointures. Comment se sont-ils rencontrés ? L'histoire ne le dit pas. Joseph Bertrand [3] parle d'un jeune homme de Rennes ami de Victor, et qui aurait été intermédiaire entre ce jeune « Puisseux » et Adrien de Jussieu. En ce qui concerne Saint-Hilaire, il semble que Victor ait suivi ses cours quand il était à l'ENS. Leurs attirances communes les ont donc entraînés, à l'automne 1841, jusqu'à Trondheim [4].

Auguste de Saint-Hilaire a passé des années (1816-1822) au Brésil, d'où il a ramené des herbiers splendides qui sont l'une des gloires du Muséum : il poursuit, malgré son âge (62 ans) et sa santé assez mauvaise, ses voyages d'exploration botanique [5], il est curieux de tout. Joseph Bertrand [6] dit aussi qu'il a entraîné Victor avec lui dans l'expédition en Norvège, où il a perfectionné, entre autres, l'étude des fleurs de la classe des Primulacées (les primevères).



Le Sognefjord, Norvège

Je les imagine tous les deux sur les montagnes usées du Nord, dans cette fin août 1841, marchant dans l'herbe rase, lui, vif et jeune, avec le vieux monsieur usé mais vaillant qu'est devenu Saint-Hilaire, sous le soleil, dans le vent, ou dans le brouillard qui parfois se lève subitement et noie les sommets ou les vallées. Dès Septembre, où s'étirent encore « les grandes vacances » d'alors, les montagnes s'ornent de toutes sortes de champignons magnifiques, dont les fausses oronges (vénéneuses) dignes des contes de fées. Ils étudient les variations entraînées par l'altitude, qui accentue les effets propres à la latitude, les bouleaux nains, les sapins rabougrés, les lichens.

Mais au bout de quatre ans, l'Université se préoccupe d'utiliser mieux le brillant cerveau mathématique de Victor : les classes de lycée, relatif gaspillage, c'est fini, il est nommé, à 25 ans, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de l'Université de Besançon. Il y assurera aussi le Secrétariat de la Faculté des sciences en 1847.

1845-1849, Besançon

Cette Université, bien que créée sur le papier sous le I^{er} Empire sur les bases de l'ancienne université, n'a véritablement repris vie qu'en 1845, sous la Monarchie de Juillet qui lui a enfin alloué des crédits. Le ministère lui envoie, cadeau royal pour cette nouvelle naissance, trois jeunes professeurs, qui ont entre 25 et 30 ans : Victor Puiseux (1820-1883), Henri Sainte-Claire Deville (1818-1881), qui un jeune chimiste français originaire des Antilles danoises, et Achille Delesse (1817-1881), un polytechnicien, originaire de Metz, minéralogiste, qui se met à analyser sans tarder l'eau du Doubs.

Je me mets à leur place : quelle exaltation, pour ces trois garçons, de débarquer dans cette belle ville, ils ont l'avenir devant eux. Et d'ailleurs leur carrière et leur vie même se suivront, sur le plan professionnel, brillant, et aussi quant à la brièveté de la vie, tous trois mourront autour de 60 ans.

Personnellement, j'adore Besançon : Vauban l'a couronnée d'une forteresse magnifique, au-dessus de la boucle du Doubs à l'intérieur de laquelle les maisons se sont groupées autour du Palais Granvelle, ses toits multicolores, ses arcades.



Du haut du Palais Granvelle

La Grande Rue grimpe à l'assaut de la pente et des rochers, passe sous la vieille Porte Noire, héritée de l'empire romain, atteint la cathédrale Saint-Jean. On a laissé au pied, non loin à droite, le beau théâtre construit par Nicolas Ledoux dont les Salines, chef-d'œuvre architectural et industriel de son temps, sont éloignées d'environ trente kms. Victor Hugo a déjà rendu célèbre la ville en y naissant. Stendhal y installe Julien Sorel pour ses années de séminaire, avant qu'il y revienne tenter d'assassiner Madame de Rênal, qui le visitera tous les jours dans sa prison avant son exécution. Mathilde de la Môle viendra y prendre sa tête pour l'enterrer dans une grotte.

Car Besançon est une ville de passion dévorante mais contenue, une ville de noblesse, d'histoire, d'austérité aussi, elle a dû plaire à Victor. Elle plaît aussi à Louis-Victor, qui vient de prendre sa retraite et décide de quitter Pont-à-Mousson avec sa deuxième femme, pour vivre auprès de son deuxième fils. Léon, à Poitiers, venait de se marier et n'avait besoin de personne.

« Nature immense, impénétrable et fière » [7]

Victor a autour de lui une nature magnifique, curieuse, tourmentée, des grottes à visiter, les hauts plateaux du Doubs et leurs fleurs à herboriser, des rochers à escalader, des rivières qui disparaissent dans des trous. Des cascades qui sortent, énormes et capricieuses, d'autres trous ou grottes. Pas très loin, les sommets herbeux du Jura permettent des excursions ravissantes, en contemplant la chaîne des Alpes encore presque inviolée, et la plaine suisse.

Et donc, plus loin encore, pour les grandes vacances, les sommets des Alpes, vertige blanc et captivant. Victor tombe amoureux de ces paysages blancs poudreux ou glacés, des pentes coupantes et des arêtes glissantes, des glaciers faussement lisses, infinité de dangers à analyser et à maîtriser, un monde à conquérir avec exactitude et sans compromission : il se lance dans l'alpinisme, pionnier de l'ascension sans guide.

L'été 1847, il part de Zermatt en direction du Mont Rose, avec un ami médecin, le Dr Édouard Ordinaire [8]. Ce médecin bisontin (1812-1888), professeur à l'École de médecine de Besançon, était adepte des idées sociales de Charles Fourier. Mais ils doivent renoncer au mont Rose, il est trop tard dans la journée : « Nous réussîmes seulement à atteindre le Sattel, 138 mètres au-dessous du sommet . » [9]. L'année suivante, 1848, il prend un autre compagnon de route, Barnéoud. Le 9 août - c'est une première - ayant laissé Barnéoud en route car il était fatigué, Victor finit seul l'escalade de la plus haute pointe du Pelvoux, qui porte à présent le nom de pointe Puiseux, et culmine à 3 946 m.



Le massif du Pelvoux en hiver

Une lettre de Victor Puiseux à Paul Guillemin, qui la publie dans « Les Annales des Alpes » (Gap), donne les renseignements essentiels sur cette ascension de 1848, et celle, non aboutie, qui l'a précédée au Mont Rose en 1847 : on trouve les deux lettres reproduites dans *Où le Père a passé*, *op. cit.* note 9 *supra*.

La vie pendant le séjour à Besançon sera décisive quant à ses passions et elle permet de « classer » le jeune homme dans son temps : Victor à la base, est un romantique, il porte en lui le poème de Berlioz que j'ai mis en titre de ce paragraphe, inspiré librement de Goethe, et qui est contemporain de l'arrivée de Victor à Besançon, écrit en 1845 pour *La Damnation de Faust* pendant un voyage du musicien en Bohême, Autriche et Silésie :

*Nature immense, impénétrable et fière !
Toi seule donnes trêve à mon ennui sans fin !
Sur ton sein tout-puissant je sens moins ma misère,
Je retrouve ma force et je crois vivre enfin.
Oui, soufflez ouragans, criez, forêts profondes,
Croulez rochers, torrents précipitez vos ondes !
A vos bruits souverains, ma voix aime à s'unir.
Forêts, rochers, torrents, je vous adore ! mondes
Qui scintillez, vers vous s'élance le désir
D'un cœur trop vaste et d'une âme altérée
D'un bonheur qui la fuit.*

Des courses et des premières, Victor en fera bien d'autres. Et encore longtemps. Et les équations, les « séries » et le théorème de Puiseux, en sont les figures intellectuelles. C'est probablement à l'occasion de ce passage mémorable en Suisse qu'il se fait faire un passeport dont le signalement supplée aux rares photos, une invention récente brevetée en 1839



V. Puiseux vers 1845

taille : 170 cm

cheveux rouges
front bombé
sourcils rouges
yeux bruns
nez gros
bouche moyenne
barbe rousse
menton relevé[10]

Notes

[1] Plus tard, ce collège deviendra le Lycée Chateaubriand et ses bâtiments deviendront célèbres, pour avoir abrité « le procès de Rennes » du Capitaine Dreyfus. Il s'appelle à présent le lycée Émile Zola.

[2] cf Georges Perec, *Penser/classer*, Hachette, Coll. Textes du XXe siècle, 1985, qui regroupe treize textes publiés antérieurement et doit son titre au dernier et plus long de ces essais, lui-même paru dans *Le Genre humain*, n°2, 1982.

[3] J. Bertrand, « Éloge de M. Victor Puiseux, lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences du 5 mai 1884 », *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, 2e année, tome 8, n°1(1884), pp. 227-234, p.230

[4] cf Félix Tisserand, *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques* 2e série, tome 8, n°1 (1884) pp. 234-245, où le voyage de Saint-Hilaire et Puiseux est dépeint p. 245.

[5] cf le récit de ses expéditions in *Nouvelles Annales des voyages et des Sciences géographiques*, vol. 4, décembre, 1841, p.288 sq

[6] cf J. Bertrand, *ibidem*, p. 230.

[7] Hector Berlioz, *La Damnation de Faust*, op. 24, créée le 6 décembre 1846 à l'Opéra-Comique à Paris.

[8] cf Roger Frison-Roche et Sylvain Jouty, *Histoire de l'Alpinisme*, Arthaud, © Flammarion, 2017.

[9] cf Pierre Puiseux, *Où le Père a passé*, Editions Argo, 1928, 2 tomes, tome II, pp. 46-50. Cet ouvrage comprend des textes originaux ou compilés par Pierre Puiseux et ses deux fils, à propos de leurs nombreuses courses en montagne et des débuts de l'alpinisme sans guide. C'est là que se trouvent quelques textes de Victor.

[10] Vingt ans plus tard, sur un autre passeport, il mesurera 1.74 m, les sourcils seront « blonds », le menton« long », et les cheveux, « roux ». Document familial RP/MD.

9. Questions sur une pointe

Tour d'horizon

Je retrouve Victor sur la plus haute pointe du Pelvoux, le 9 août 1848 [1].

Pour moi, atteinte d'un vertige affreux sur le moindre escabeau, résolument adepte de l'alpinisme devant les chaînes de télé genre *Trek* ou *TV 8 Mont Blanc*, mais toujours désireuse de « cadrer » Victor de l'extérieur, c'est moins la réussite d'une « première » et la date de l'ascension (le 9 août 1848), que **l'année** qui fait « tilt », **1848**, et je profite de ce moment de solitude pour poser quelques questions.

Lorsqu'il part en excursion dans les Alpes [2], comment a-t-il vécu et digéré le printemps et l'été brûlants, violents, qui se sont déroulés dans toute l'Europe. Il est là-haut, tout seul, devant ces magnifiques rochers, neiges et glaciers, mais derrière lui, autour de lui, toute proche, hérissée de pointes politiques et sociales, d'espoirs, de luttes, de tensions, d'avancées et de reculades, la Révolution de février est passée par là : la chute de la Monarchie de Juillet, la fuite de Louis-Philippe en Angleterre, la proclamation de la Deuxième République, l'accession de Lamartine et de François Arago au gouvernement provisoire.

À la suite de ces événements, éclate ce qu'on a appelé le Printemps des peuples, une énorme vague de désir de liberté et de bonheur, un de ces grands hoquets qui secoue les peuples devant la tyrannie, qu'elle provienne des monarchies, des puissances étrangères ou financières. Renversées, acculées à des concessions, ces puissances sont attaquées partout, Paris, Berlin, Munich, Venise, Vienne, Turin, Rome, Dublin, Varsovie, Dresde (d'où Wagner sera banni pour son esprit révolutionnaire) et jusqu'en Amérique du sud.



Le Printemps des peuples

Le printemps 1848 fait partie de ces très rares moments où la liberté, le désir et l'harmonie jaillissent et restent un court temps en équilibre, un moment où les individus et les idées se sourient, une époque où « cent fleurs » s'échangent, où les républicains plantent des arbres de la Liberté que les curés bénissent dans

l'enthousiasme. Le printemps 1848, comme Mai 1968, fait partie de ces rêves vécus qui font tache d'huile dans le monde, cette huile irisée de la liberté, du futur et de l'utopie, que les répressions écrasent et que les réactionnaires vomissent à leur tour dans les mois où ils reprennent le pouvoir.

Lorsque je fais méditer Victor sur la montagne, la vague chaleureuse est déjà en partie retombée, écrasée par le pouvoir un instant effrayé, désarçonné, et qui se réorganise sournoisement puis brutalement (en France, les Journées de Juin) ; mais il en restera quelques gros acquis et de grands désirs de révoltes futures.

L'année 1848, pour lui, c'est quoi ? Le Pelvoux ? La Révolution ? La République, la Constituante ? L'Assemblée législative ? Les Journées de Juin ? Les fonctions algébriques sur lesquelles il travaille ? L'idée de devoir envisager de se marier, car il a déjà 28 ans et j'entends Louis-Victor d'ici, « C'est le bon âge, tu manques d'une compagnie, tu travailles trop, tu devrais fonder une famille, veux-tu qu'on s'en occupe, as-tu des vues sur quelqu'un ? ». On en reparlera l'année prochaine.

Je ne suis pas sûre qu'il ait pensé à se joindre, à la rentrée, aux événements politiques assez formidables qui ont eu des répercussions dans toute la France et notamment dans Besançon, une ville cultivée, dont l'Académie, dès 1840, avait vu surgir Pierre-Joseph Proudhon, l'avait d'abord distingué puis poursuivi pour les idées exprimées dans ses ouvrages. Proudhon [3] avait quitté Besançon en 1847.

En février, Victor a sans doute été frappé par l'attitude engagée de François Arago (1786-1853), un savant mathématicien et astronome comme lui, qui a été un de ses maîtres, directeur de l'Observatoire de Paris depuis 1843. Dès l'abdication de Louis-Philippe le 24 février 1848, Arago fait partie du gouvernement provisoire de la II^e République comme ministre de la Marine auquel on joindra les Colonies et la Guerre ; il a, à ses côtés, Victor Schœlcher (1804-1893). On peut espérer que Victor Puiseux a applaudi au travail commun et immédiat de ces deux hommes : l'abolition de l'esclavage, par décret du 27 avril 1848, reste un acquis majeur- et définitif - de la Révolution de 1848 [4] ?



Victor Schœlcher (1804-1893)



F.-J. Biard, L'abolition de l'esclavage

1848, La vie politique à Besançon ?

Besançon a particulièrement pris part aux événements du printemps et de l'été 1848 : la ville est le lieu où s'est formée la pensée de Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) sans oublier évidemment Charles Fourier ou Victor Hugo, des hommes qui n'ont pas leurs pensées dans leurs poches. Qui voient grand. Et souvent très juste. Et toujours passionnés par le bonheur de l'humanité.

Ce chaudron politique n'entame pas la discrétion de Victor - de manière ouverte, en tout cas -, ni sa nature toujours prête à se tenir en retrait. On peut supposer qu'il a continué à Besançon ce qu'il faisait déjà à Rennes ou à Paris, des œuvres charitables, des distributions d'argent ou de vivres aux pauvres qui vivent dans les petites rues noires de la ville ; il mène des actions personnelles qui le conduisent, de cœur, aux mouvements des catholiques sociaux, tel qu'Ozanam ; mais, dans sa rage de n'être pas vu, on ne connaît même pas cette activité par de menues feuilles de chou paroissiales, mais seulement, après sa mort, dans tel ou tel dictionnaire d'universitaires catholiques.

Sur ses actions à Besançon, nulle trace, du moins à ma connaissance. Lorsque Victor y est arrivé en 1845, Proudhon allait quitter bientôt (1847) son imprimerie pour aller vivre à Paris. Mais il a déjà fait paraître ses deux œuvres les plus importantes, celles où il attaque et discute de front, en les démontant, les contradictions de l'esprit humain face à la société et aux principes qui la régissent : 1840, « *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherche sur le principe du Droit et du Gouvernement* » ; 1846 : « *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère* ».



Pierre Joseph Proudhon en 1848

S'il n'a pas lu ces ouvrages de Proudhon - qui sort en mars 1848 la « *Solution du problème social* » - , Victor ne peut pas les ignorer : les idées de Proudhon sont trop proches de ses préoccupations, et parlent trop de la misère pour qu'il les ignore. À la Fac, dans les salons et les journaux bisontins, ses théories sont discutées, soupesées, condamnées. Mais je reste sur ma faim : pas le moindre petit manuscrit, pas la moindre miette de légende où Victor discuterait les idées sociales, le « socialisme scientifique » de l'ouvrier typographe et philosophe, pour les approuver ou les condamner.

On peut supposer qu'il a approuvé le suffrage universel établi pour les hommes de plus de 21 ans, le 5 mars 1848 (et leur éligibilité à partir de 25 ans). Sans doute n'a-t-il pas beaucoup pris garde à l'exclusion des femmes. Celles-ci étaient peu présentes dans les mondes qu'il fréquentait, les collèges, les universités, les mathématiques, l'astronomie, des mondes alors banalement et exclusivement masculins. A-t-il

remarqué que c'est la première fois depuis 1792 que le suffrage (masculin), est universel et non censitaire ?

Les élections ont lieu le dimanche de Pâques, 23 avril, pour désigner les représentants du peuple à l'Assemblée constituante. Le département du Doubs a envoyé 7 députés :

- Philippe Auguste Demesnay (1805-1853), est un négociant, membre de l'Académie de Besançon, très conservateur et spécialiste des traditions de France-Comté, droite pur jus, qui deviendra un soutien actif pour le Prince-Président. C'est lui qui récolte le plus de voix sur l'ensemble des élus.
- Jacques Bixio (1808-1865), au nom si merveilleusement balzacien, est un ancien de Sainte-Barbe, un médecin qui n'exerce pas pour mieux se consacrer à ses activités littéraires et scientifiques ; il a participé à la fondation de la *Revue des Deux Mondes* ; il est représentant la gauche républicaine (très) modérée, il a désapprouvé tous les désordres de juin.
- Charles de Montalembert (1810-1870), disciple de Lamennais et de Lacodaire, adversaire politique de Victor Hugo, commence cette année-là sa carrière de député du Doubs ; il appartient à la Droite catholique, soutenu par le journal catholique du Doubs *L'Union Franc-Comtoise* et possesseur d'un beau château dans le canton de Maîche.
- Félix Victor Mauvais (1809-1854). Lui, c'est un collègue de Victor, et, comme lui, un produit de Sainte-Barbe, astronome, appartenant au Bureau des longitudes, il est résolument de « gauche ». [5].
- Claude César Convers (1796-1864), un avocat officiellement libéral, (gauche dite Cavaignac) : le détail de ses votes dans le dictionnaire de l'Assemblée nationale, indique qu'il est conservateur et même, selon moi, très réac. Maire de Besançon, il se ralliera à l'Empire.
- Achille Baranguet d'Hilliers (1795-1878) : lui, c'est la vieille culotte de peau, comme on n'en rêve même pas, général commandant la place de Besançon ; il s'est illustré dans la conquête de l'Algérie ; il représente la droite pure et dure, bien trop dure et pas assez charitable pour séduire Victor, du moins je l'espère. [6]
- Charles Laurent Tanchard est un ancien militaire assez inclassable, une sorte de grande gueule qui vote contre tout, et s'occupe surtout de l'organisation des comices agricoles.

A l'exception de Tanchard, les élus seront reconduits aux scrutins suivants (mai 1848 et 1849) pour figurer à l'Assemblée législative [7].

Devant cette carte politique assez barbouillée, quel a été le choix de Victor ? Les contradictions de son cœur comme celles de tout humain, me restent évidemment impénétrables. A-t-il hésité ? A-t-il un instant compté sur les républicains de gauche - autrement dit, son collègue F. V. Mauvais - pour régler les problèmes sociaux qui le préoccupaient ? Discutait-il de politique et de l'état du monde sur les pentes des

Alpes avec son ami le Dr Ordinaire, fouriériste et républicain ? Ce dernier s'était présenté mais n'avait pas été élu.

Je le soupçonne de s'être rallié à Charles de Montalembert. Ce dernier représente la droite catholique française, conservatrice et libérale, dont il est un théoricien - il inspirera et votera la Loi Falloux - ; je ne vois guère Victor Puiseux faire un autre choix en tant que jeune professeur de fac, généreux, mais très rangé, « pas de vague », c'était les conseils de son père depuis 1830. [8]

En tout cas, le samedi 9 septembre, un mois après la conquête de la plus haute pointe du Pelvoux, où je lui ai prêté ces réflexions qui sont plutôt les miennes, l'Assemblée vote la journée de 9 heures. Toujours ça de pris, momentanément. Mais Victor n'a plus qu'une année à passer à Besançon. Dans l'hiver, le ministère va le rappeler à Paris pour la rentrée de 1849, en lui offrant un poste de maître de conférences à l'ENS.

Le 10 décembre, aux élections présidentielles, Louis-Napoléon Bonaparte est élu Président de la République au premier tour : ainsi s'esquisse la mort du Printemps des peuples (tableau issu de Wikipedia).

Candidat	Parti	Premier tour
Louis Napoléon Bonaparte	Bonapartiste	5 434 226 : 74,24%
Eugène Cavaignac	Modéré	1 448 107 : 19,78%
Alexandre Ledru-Rollin	Démocrate-socialiste	370 119 : 5,06%
François Vincent Raspail	Socialiste	36 920 : 0,50%
Alphonse de Lamartine	Libéral	17 210 : 0,23%
Nicolas Changarnier	Monarchiste	4 790 : 0,07%
Voix perdues		12 600 : 0,17%
Total		7 319 661 : 100%

Élection présidentielle du 10 décembre 1848

Notes

[1] Le site auquel renvoie ce lien permet aux amateurs de montagne de savourer l'exploit, il fournit des images, l'historique et le présent des courses qui permettent de rejoindre Victor Puiseux sur le sommet. Il comporte des appréciations sur les difficultés et leurs détails, accompagnés de belles photos.

[2] Il part en promenade botanique, pour herboriser et cueillir des fleurs ce qui, de proche en proche, le conduira au sommet de la plus haute des trois pointes du Pelvoux.

[3] Proudhon se mêlera avec prudence à la Révolution de 1848, et passera cependant les trois prochaines années (1849-1852) à la prison de Sainte-Pélagie à Paris.

[4] De ce sujet, il pourra reparler avec celui qui va devenir son oncle par alliance, Henri Wallon, l'année prochaine en octobre 1849.

[5] « Non réélu à la Législative, Mauvais se consacra exclusivement à ses travaux scientifiques. Le 2 mars 1854, parut le décret qui séparait complètement l'Observatoire du Bureau des longitudes. En conséquence il dut quitter ce dernier établissement. Il en éprouva une peine si vive qu'il fut atteint quelques jours plus tard d'une fièvre cérébrale au cours de laquelle il se donna la mort. » Extrait de la notice de l'Assemblée nationale.

[6] C'est pourtant autour de lui que se réuniront les légitimistes comme Montalembert, les orléanistes et toute la France qui a eu peur en juin, au moment de l'élection du Président de la République en décembre 1848 (comité de la rue de Poitiers), et qui se résoudront à faire l'unité autour de Louis-Napoléon Bonaparte. Peut-être que Victor a cru qu'il avait comme programme *L'Extinction du paupérisme*. J'aimerais le croire.

[7] Les biographies complètes et les votes de ces députés figurent dans la base de données de l'Assemblée nationale, un outil remarquable.

[8] Victor Puiseux aura sans doute eu l'occasion de revoter pour Montalembert comme élu du Doubs durant les deux mandats de l'année 1848, sous l'étiquette Droite 23/04/1848 et 26/05/1849 puis le mandat 13/05/1849 - 02/12/1851, après quoi Victor quitte Besançon et votera à Paris, tandis que Montalembert, restera toujours député puis sénateur du Doubs, pour passer dans l'opposition sous l'Empire qu'il juge trop autoritaire.

10. Laure Jannet

« Une trop grande modestie »

Plus j'avance dans la vie de Victor Puiseux, plus je me sens gênée de braquer ma petite lampe de poche sur cet homme si discret. Ma démarche est à l'encontre de ses pratiques et de ses vœux. Ses biographes officiels, ceux qui ont rédigé et lu des notices sur sa vie lors de son décès, soulignent à la fois sa discrétion, son intelligence, son opiniâtreté, sa bonté, son amour des êtres, des paysages et des difficultés, sa capacité à ne pas se laisser submerger par les deuils personnels et graves qui jalonnent sa vie et à toujours les dépasser.

En 1899, des années après la mort de Victor survenue en 1883, Louis Pasteur déplorait cette excessive discrétion, à propos de Puiseux et de son successeur Tisserand, ainsi que le raconte Joseph Bertrand.

« Il y a trente-cinq ans environ, je (J. Bertrand) fus chargé, je ne sais à quelle occasion, d'inspecter la division de troisième année à l'École normale, dont Tisserand était le chef. Pasteur, alors directeur des études scientifiques, me demanda : « Que pensez-vous de Tisserand ?— C'est, répondis-je, un excellent élève, le meilleur de tous. » La réponse lui parut froide, il s'écria : « Tisserand ! c'est un petit Puiseux ». Cette louange, très haute dans sa bouche, sera comprise de tous ceux qui ont connu Victor Puiseux. Entre Tisserand et Puiseux, le plus aimé de ses maîtres, la conformité des talents égalait celle des caractères. Tous deux ont montré par leur exemple que, pour grand que soit le mérite, une trop grande modestie affaiblit pour un temps l'éclat et le retentissement des succès, mais que pour grande aussi que soit la modestie, quand elle s'allie à la droiture et à la bonté, elle rehausse tôt ou tard l'admiration due à un grand esprit de tout le respect imposé par un beau caractère. » [1]

1849 : le grand tournant

Aux grandes vacances 1849, adieux à Besançon, voici à la fois une promotion, un emménagement à Paris et un mariage. La révolution pour Victor, au plan personnel, est en 1849. D'autant que ces changements majeurs s'accompagnent, sur le plan mathématique, des réflexions et travaux qui ont fait sa réputation.

La promotion, c'est une maîtrise de conférences à l'ENS, qui est maintenant installée, depuis novembre 1847, dans les locaux que nous lui connaissons rue d'Ulm. Victor est nommé pour remplacer Jean-Marie Duhamel, comme maître de conférences de calcul différentiel ; il rejoint ce corps de répétiteurs, qui complètent les cours magistraux des professeurs de la faculté (des sciences dans son cas), proposent des exercices, les corrigent, les expliquent, les développent.

Ils avaient aussi la responsabilité des examens d'entrée à l'École. En même temps, bien entendu, ils poursuivent leurs propres recherches et les siennes sont assez voisines du champ de celles de Duhamel, de Liouville, de Cauchy, qui sont ses maîtres. À cet égard, les années qui suivent, pour Victor, seront très éblouissantes. J'y reviendrai à l'aide de quelques témoignages.



Portail de l'ENS

Un de ses élèves de l'ENS, Jules Tannery, décrit ainsi son professeur, tel qu'il le voit enseigner, une vingtaine d'années plus tard :

L'aspect physique était étrange : une broussaille de cheveux roux, ébouriffés autour d'un grand front de penseur, des yeux bleus extraordinairement vifs et brillants (...), l'allure un peu voûtée, un certain embarras de sa propre personne, une modestie intimidante ; une voix un peu flûtée, d'un éclat adouci. Il imposait le respect à tous : quelqu'un lui a-t-il jamais parlé qu'avec déférence, a-t-on jamais osé penser autrement à lui ? (...) Sa patience et sa politesse étaient admirables. En ce temps-là, il arrivait quelquefois aux élèves de répondre des énormités quand on les interrogeait sur ce qu'ils savaient mal : Puiseux se contentait de dire alors, d'un ton très doux : « Je ne sais si j'ai bien entendu, ou si je me trompe, mais il me semble que ce que vous avez dit n'est pas tout à fait exact ». [2]

Mais en 1849, Victor est un homme de 29 ans, sans doute n'est-il pas voûté, mais il doit être plus modeste encore qu'il ne le sera du temps de Tannery. Soit dit en passant, ce témoignage crée un doute à propos de ses yeux : Tannery les décrit bleus et étincelants, son passeport nous a affirmé qu'ils étaient bruns.

Tout le monde quitte donc Besançon. Louis-Victor et Élisabeth Puiseux s'installent au 51 rue Madame, Victor, lui, va planter ses pénates, non loin, rue de l'Ouest, la rue d'Assas actuelle, sur des terrains occupés à présent par la Faculté de Droit. Il est à deux pas de son travail, des bibliothèques, des laboratoires, de la Sorbonne, du Collège de France, de l'autre côté du Luxembourg. Un peu plus haut, vers le sud, se trouvent l'Observatoire et le Bureau des longitudes, qu'il rejoindra bientôt, et qui sont toujours sous la direction d'Arago.

La grande affaire : le 2 octobre 1849, il se marie, à 29 ans, à Versailles, avec Laure Jannet, 19 ans, fille unique du proviseur du Lycée de Versailles, Louis-François-Alexandre Jannet et de sa femme, née Sophie Wallon.

Laure Jannet

Je n'ai pas encore réussi à savoir comment ils se sont connus ; sans doute est-ce un mariage arrangé, comme toujours à cette époque : les « marieuses », vieilles cousines, dames amies et avisées, travaillent à présenter des jeunes gens dans le même milieu, ici la bourgeoisie cultivée, sérieuse, aisée, en voie accélérée d'élévation sociale.

La jeune fille est brune, l'air à la fois doux et vif, des yeux bruns, des bandeaux bruns. Les âges sont un peu décalés dans la famille qui se forme ce jour-là : Victor a dix ans de plus que sa femme, neuf ans de moins que sa belle-mère, huit ans de moins qu'Henri Wallon, son oncle par alliance, et vingt-six ans de moins que son beau-père.

Il entre dans une famille du Nord hautement estimable [3] et avec laquelle il a bien des affinités, notamment avec son jeune oncle. En effet, Henri Wallon, né le 23 décembre 1812, est, comme Victor et son frère Léon, un Normalien, un catholique fervent : c'est un personnage sérieux, brillant et actif, avec des opinions très claires et cohérentes tout au long de sa vie. Il fera une carrière superbe. Il est très lié à son beau-frère Jannet, il adore sa sœur et sa nièce.

En 1848, selon la notice de la base de données de l'Assemblée nationale, *M. Schœlcher le fit désigner comme secrétaire de la commission pour l'abolition de l'esclavage : M. Wallon avait publié, l'année d'avant, une Histoire de l'esclavage dans l'antiquité. Cette situation lui valut d'être élu par la Guadeloupe, avec 11 582 voix (33 734 votants), deuxième représentant suppléant à la Constituante. Il ne fut point appelé à siéger dans cette assemblée, et fut élu (13 mai 1849) représentant du Nord à l'Assemblée législative, le 9e sur 24, par 92 290 voix (183 521 votants, 290 196 inscrits). (...) Nommé, la même année, professeur d'histoire moderne à la Sorbonne, et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il resta, pendant la durée de l'Empire, à l'écart des affaires publiques [4].*

En 1849, au moment du mariage de sa nièce Laure avec Victor, il court sur ses 37 ans, professeur à la Sorbonne, auteur de deux ouvrages sur l'esclavage, il fait partie de la commission de réglementation du travail dans les colonies. Lorsqu'il avait été élu suppléant pour représenter la Guadeloupe, il l'avait été avec un autre suppléant, Louisy Mathieu, un ancien esclave, avant de finalement choisir le département du Nord (on pouvait à l'époque se présenter dans plusieurs circonscriptions et choisir ensuite).

Du côté paternel, la famille Jannet reste plus mystérieuse, et l'ascendance cache peut-être un secret de famille datant de la Révolution : le père de Louis-François-Alexandre Jannet, homonyme exact de son fils, était né en 1753, il s'était marié en 1793, son fils naît en 1795 ; puis on le retrouve séparé de sa femme - qui porte l'étrange prénom de Hunégonde-Victoire Faciot - à une date et dans des conditions dont on ne sait rien ; dans l'Almanach du clergé de France, p. 266, il est dit « desservant » de la paroisse d'Autruy-sur-Juine, un petit patelin du Loiret (date : 1753-1817). Devenu prêtre sur le tard ? Ou prêtre défroqué pendant la Révolution et revenu dans le giron de l'Église ? Dans les lettres échangées entre les époux Jannet au cours des Années 1830, il y a parfois des allusions à des déplacements de Jannet à Autruy, où il va voir « son parent », et les visites à Autruy sont si brièvement indiquées, qu'on y sent comme une gêne [5].



Chapelle du Lycée de Versailles

Quoi qu'il en ait été, au moment du mariage de Laure, il n'y a plus de grands-parents Jannet un peu gênants, le grand-père Jannet est mort en 1838, et sa femme, séparée, cinq ans avant lui (1833). Jannet n'a plus de parents, il est au sommet de sa carrière, à Versailles, très heureux d'y être.

Laure est essentiellement une petite-fille Wallon : elle a passé une grande partie de son enfance entre Douai, Lille et Valenciennes, grâce à la carrière de son père, professeur puis proviseur. Sophie, sa mère, est une voyageuse impénitente, qui se déplace pour un oui, pour un non, pour rendre des visites de famille, Laure est souvent à Valenciennes. Hélas, le grand-père Martin-Alexandre Wallon n'est pas là non plus pour le mariage, il est mort en janvier 1849 chez sa fille et son gendre à Versailles.

Les grands-parents Wallon sont des personnalités hautes en couleur, de caractères et d'opinions très différents : elle, née Fébronie Caffiaux (1781-1874), et qu'on appelle Féfé, très catholique, voire dévote ; lui, Martin-Alexandre (1783-1849), directeur des messageries Laffitte et Caillard à Valenciennes, pas loin d'être libre-penseur au grand regret de sa femme et de ses enfants. Il semble qu'ils ont formé un bon couple, énergique, respecté et adoré par leurs enfants, Sophie et Henri. Leur correspondance familiale en témoignera amplement.

Sophie Jannet née Wallon - la mère de la mariée - s'est mariée comme Laure, à 19 ans, avec un homme de 16 ans son aîné. Louis-François Jannet avait exigé avant même ses fiançailles que Sophie renonce aux leçons de piano qu'elle prenait au Conservatoire à Paris, où elle se montrait très brillante et très douée [6] : mais aux yeux du futur fiancé de 35 ans, sans doute assez solennel et soucieux du qu'en dira-t-on, ce lieu était un endroit de perdition. Sophie avait accepté de bon cœur pour se consacrer à « son petit ménage » [7] et à sa fille Laure, née le 29 juin 1830, juste avant la chute de Charles X.

De Laure petite, on sait à peu près tout, même le moment de sa conception que Madame Wallon mère, Féfé, reproche à son gendre Jannet d'avoir trop hâté (il lui aurait, écrit-elle, promis de ne pas rendre sa jeune femme enceinte avant au moins deux ans de mariage (?) [8]. On suit donc tout, sa naissance, ses premières dents, ses sourires, ses plaisirs, son apprentissage de la lecture, sa gentillesse et sa gaîté, ses premières lettres de nouvel an etc. Une petite fille adorable et adorée.

Ainsi sait-on par son oncle Henri (lettre du 21/2/1836 à sa sœur Sophie Jannet [9] qu'elle a trépigné de joie, en 1836, à la Fête des Incas, une fête de bienfaisance liée au carnaval - ou la mi-carême selon les sources - et un grand défilé déguisé qui a lieu chaque année à Valenciennes et se termine de nuit sur la grande place : en témoigne cette gravure de 1840 [10].



Fête des Incas, Valenciennes 1840

Si l'on sait tant de choses, de petites choses, c'est que non seulement elle est le centre d'attraction parce que fille unique, mais encore, parce que sa mère, son père, son oncle Henri (qui s'est marié en 1839, dix ans après sa sœur Sophie), et ses grands-parents Wallon font souvent de petits voyages d'affaire ou de famille, au cours desquels ils s'écrivent abondamment.



Laure Jannet, épouse de Victor Puiseux

Cette petite fille si gaie va devenir une écolière appliquée, une jeune personne accomplie, et, j'espère qu'elle est restée joyeuse. Une fois devenue Madame Victor Puiseux, liée à ce savant un peu étrange, si doux, passionné de nature, de mathématiques et de charité chrétienne, cette charmante fille va habiter d'abord au 62 puis au 64 de la rue de l'Ouest [11].

« Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants », comme disent les contes de fées ?

Le jour de son mariage, elle ne sait pas, heureusement, qu'il lui reste tout juste neuf ans et deux mois à vivre.

Notes

[1] cf *Vie et travaux de Félix Tisserand* par J. Bertrand, de l'Institut. (Notice lue dans la séance annuelle de l'Académie des sciences du 18 décembre 1899 et publiée dans le numéro du 20 janvier 1900 de la *Revue Scientifique*). Mis en ligne par Denis Blaizot.

[2] cf : TANNERY, Jules. « L'enseignement des mathématiques à l'École » In : *Le Centenaire de l'École normale (1795-1895)* : Édition du Bicentenaire [en ligne]. Paris : Éditions Rue d'Ulm, 1994 (généré le 01 mars 2017). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/editio...>> . ISBN : 9782821829688. DOI : 10.4000/books.editionsulm.1656.

[3] Sur la famille Wallon, cf le site <http://henriwallon.com/> et les épisodes de la vie d'Henri Wallon, par Didier Dastarac.

[4] En anticipant beaucoup, on lui doit le fameux amendement qui porte son nom, du 30 janvier 1875, et qui permet l'établissement de la Troisième République.

[5] Sur le « secret de famille » de la profession du grand-père de Laure Jannet, prêtre défroqué et marié puis repent, Florence Corpet - confirmant les infos de mon cousin François Corpet, que j'avais transcrites de façon trop interrogative donc floue - m'envoie le mail suivant :

Jean Louis François Jannet, fils de Jean-Louis, huissier, est curé de Cuis depuis 1781 ; il signe <Jannet Curé de Cuis> jusqu'en octobre 1792 ; en décembre, an I de la République, il signe "officier public" : vous avez bien un ancêtre prêtre. Note ajoutée le 13 juin 2017.

[6] Elle avait pris des leçons avec Paganini lui-même.

[7] cf lettres recueillies par Joseph Petit sur le site Wallon.

[8] cf lettres recueillies par Joseph Petit sur le site Wallon.

[9] cf lettres recueillies par Joseph Petit sur le site Wallon.

[10] Baisier, F. (19e siècle). Dessinateur lithographe. Contributeur Lemercier-Bénard et compagnie (19e siècle). Imprimeur lithographe. Titre [Marche des Incas à Valenciennes, cérémonie faite à la mi-carême au profit des indigents]. Adresse. [Paris : Lemercier-Bénard et compagnie]. Date : [1840].

[11] Leur descendance sera fidèle, pendant des dizaines d'années, à ce quartier et à cette rue ouverte en 1803 ; enfants et petits-enfants s'échelonneront au long de la rue qui s'appellera définitivement et tout au long la rue d'Assas, par arrêté du 2 avril 1868.

11. Maths et matheux des années 1850

Une carrière dans un virage

Tout tourne dans les années Cinquante et pas seulement dans la vie de Victor Puiseux (1820-1883). L'Europe vit intensément, assimile, détruit, reconstruit, le Printemps des peuples est passé par là, la répression aussi. Pendant que l'économie et le profit prennent les rênes et que l'Europe se couvre de chemins de fer, de canaux, d'usines, de grands travaux, de grands magasins et de journaux, le Prince Président, Louis-Napoléon, prépare en sous-main et réussit le coup d'État qui, le 2 décembre 1851, refait de la France un Empire autoritaire.

Après le coup d'État, Victor Hugo fait ses bagages pour Guernesey et pour vingt ans ! Charles Darwin (1809-1882) travaille sur des observations faites dans son tour du monde et vers 1850, commence ses échanges théoriques avec Lyell : il aboutira en novembre 1859 à la parution de *De l'Origine des espèces par la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*. Richard Wagner (1813-1883) travaille à « la musique de l'avenir » et révolutionne l'opéra : *Lohengrin*, 1850 ; *Tristan und Isolde*, 1858.

« D'un flot d'X et d'Y je couvre mon papier » [1].

Dans la vie professionnelle, l'activité de Victor Puiseux se déploie dans trois principaux domaines, décrits par Félix Tisserand, un de ses successeurs, l'analyse et la mécanique, la mécanique céleste (on dit aussi l'astronomie mathématique), et l'astronomie pure.

Dans ces *Fifties* du XIXe siècle, on peut suivre *infra* sur un tableau chronologique chargé, son accession à des postes importants dans l'enseignement supérieur et la recherche, ainsi que ses principales productions, celles qui feront de lui, à partir de 1868, un membre du Bureau des longitudes, puis à partir de 1871, un membre de l'Académie des sciences, et à partir de 1872, un directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, avant de devenir par la suite un hôte des dictionnaires, des histoires ou des biographies scientifiques.

- 1849-1855, Maître de conférences en mécanique et astronomie à l'École Normale Supérieure en remplacement de Jean-Marie Duhamel, il publie :

- en 1850, *Sur l'invariabilité des grands axes des orbites des planètes*, thèse d'astronomie présentée à la Faculté des sciences de Paris, le 21 août 1841, par M. V. Puiseux, impr. de Bachelier (devenue Dunod),

- en 1850, « Recherches sur les fonctions algébriques », in Journal de mathématiques pures et appliquées, 1^{re} série, tome 15 (1850), p. 365-480. [2],
 - en 1851, « Nouvelles recherches sur les fonctions algébriques. » Journal de mathématiques pures et appliquées, 1^{ère} série, tome 16 (1851), p. 228-240
- 1853-1854, nommé professeur suppléant de Binet en astronomie au Collège France,
 - 1855, nommé astronome adjoint à l'Observatoire,
 - 1856-1857, chargé de cours de mécanique céleste à la Faculté des sciences de Paris en remplacement de Cauchy (1789-1857), malade,
 - 1855-1859, Directeur du Bureau des calculs à l'Observatoire de Paris,
 - 1857-1883, Professeur à la Faculté des sciences de Paris, astronomie mathématique (appelée aussi mécanique céleste), prenant ainsi la succession de Cauchy (1789-1857) Ce poste demeurera son poste principal. [3]



Victor Puiseux vers 1850

C'est un travailleur acharné, diront tous ses collègues. Personne n'en dit jamais de mal. Et pour cause : il est acharné, mais discret et effacé, toujours prêt à laisser passer quelqu'un devant lui, ou à faire des travaux sans rétribution (ainsi au Bureau des longitudes où il continuera à travailler après sa nomination à l'EPHE en 1872). Il ne fait pas la ventouse dans les postes, rien d'un cumulard. Il les libère pour d'autres, au plan budgétaire, et continue d'y travailler sans traitement parce que ça l'intéresse. « Sans s'entêter de rien, il méditait sur tout. Son esprit ressemblait à une de ces puissantes machines qui, sans s'efforcer ni se retenir, triomphait silencieusement de tout obstacle », comme dira son collègue Joseph Bertrand au moment de sa mort [4].

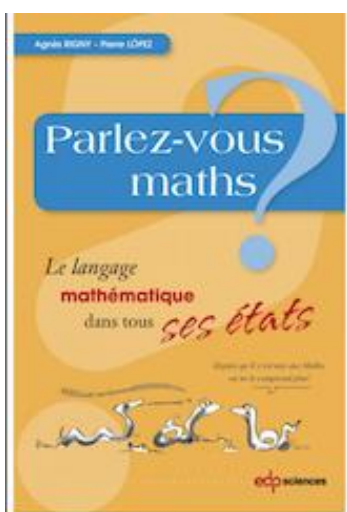
Je pense, en lisant certains éloges, qu'il passait un temps fou sur des calculs minutieux et parfois fastidieux, que les autres lui abandonnaient en chantant d'autant plus ses louanges qu'ils bénéficiaient jusqu'à en abuser de sa modestie et de son détachement. Car ce n'était pas sa carrière qui lui importait, mais son objet d'études.

Le vénérable Augustin Cauchy, à qui succèdera Victor Puiseux en 1857 dans la chaire de mécanique céleste à la Sorbonne, avait un jour récité à l'Académie des sciences un poème de sa composition, où il mettait en scène un jeune homme follement voué aux mathématiques. En voici un extrait, provenant de la notice rédigée par l'infatigable Joseph Bertrand (1822-1900) qui a connu tout le monde et rédigé un nombre incalculable d'autres notices nécrologiques :

*Tu me crois obsédé par un mauvais génie,
Alcippe, tu te plains de l'étrange manie
Qui fait qu'en ma maison devenu prisonnier
D'un flot d' X et d' Y je couvre mon papier.
Laisse là, me dis-tu, l'algèbre et les formules,
Laisse là ton compas, laisse là tes modules,
C'est un emploi bien triste et des nuits et des jours
Que d'intégrer sans fin et de chiffrer toujours.
Apprendrons-nous, enfin, à quoi servent tes veilles.
Ce qu'elles produiront d'étonnantes merveilles.
Et, si de tes calculs le magique pouvoir
Doit calmer au matin les tristesses du soir ?
Tu pourrais sembler digne et d'honneur et d'estime,
Chacun te saurait gré du zèle qui t'anime,
Si sur le prix de l'or tu daignais réfléchir
Et faisais faire un pas à l'art de s'enrichir.*

Il s'applique bien à Victor Puiseux.

« **Parlez-vous maths ?** »



Parlez-vous maths ?

S'il y a un endroit où Victor Puiseux est à l'abri de mes investigations, c'est le monde des mathématiques. Il y a pourtant laissé des traces écrites. Mais je n'en comprends pas le langage. « Parlez-vous maths ? » demande un ouvrage récent, d'Agnès Rigney et de Pierre Lopez. Hélas, non. Je ne comprends pas ce qu'ils disent ou écrivent, qu'il s'agisse des formules algébriques ou des phrases en français qui les présentent et leur tiennent lieu de châsse : je contemple cette sorte de cake dont les formules seraient les fruits confits.

N'ayant pas accès à ce qu'ils disent, je ne saisis pas ce qu'ils font. Mon incapacité met Victor Puiseux et ses collègues dans un énorme coffre de verre. Il me semble que les plaisirs qu'ils y partagent, d'ordre cérébral, intellectuel, s'accompagnent de la jouissance physique particulière que donne l'activité cérébrale, et que pour ma part, je trouve dans la musique.

Leur champ de travail, si je comprends bien, c'est l'Univers lui-même - l'Espace, le Temps - dont ils observent et grignotent des pans, les analysent, les classent, établissent ou défont des rapports ; ils éclairent des régions de l'infini à coups de calculs, d'équations, théories, théorèmes, séries, formules : c'est ainsi qu'Urbain Le Verrier (1811-1877) a découvert la planète Neptune en 1845, par le calcul, vérifié ensuite à l'observation en 1846. Ils proposent des lois, des descriptions de systèmes. Ils les adoptent, momentanément, si ces nouveautés semblent rendre service, être efficaces, et permettent d'aller plus avant dans l'imagination et l'analyse vérifiante du monde. Ils les remettent en question s'ils estiment qu'elles ne suffisent pas ou plus.

La période où Victor Puiseux travaille, le milieu du XIXe siècle, est un de ces moments magnifiques où les conditions du discours de l'esprit humain - ce que Michel Foucault appelle l'*épistémé* - sont en plein virage ; le cadre matériel et technique change, les habitudes de raisonnement, les manières de voir, les désirs d'objets de recherche glissent avec ou sans heurts vers des pensées nouvelles, des imaginaires vérifiables, en plein questionnement.

Lorsque en 1850, tout jeune marié, maître de conférences à l'ENS, il fait paraître ses « Recherches sur les fonctions algébriques » dans le Journal de mathématiques pures et appliquées 15 (1850) pp.365-480, en Europe, le monde des sciences participe à ce moment où les pensées sur l'Univers s'ouvrent, s'élargissent, se haussent sur ou contre les acquis : le monde newtonien à la fois consolidé et craquelé laisse imaginer et apercevoir des géométries non euclidiennes, des relations inconnues, des particules invisibles, des micro et macro-mondes, où les parallèles se croisent, ou les droites ne sont plus droites ; la manière d'analyser donc de concevoir l'univers doit être repensé, recalculé.



Evariste Galois à 15 ans



Bernhardt Riemann

Evariste Galois, mort à 20 ans en 1832, avait déjà sérieusement bousculé le monde mathématique sous les yeux attentifs et critiques de Cauchy. Un peu plus tard, le jeune mathématicien allemand Bernhard Riemann (1826-1866) met en question la géométrie euclidienne et en propose une autre, hors de notre Terre, complètement neuve et grâce à laquelle le chemin s'incline vers les possibilités du XXe siècle et la relativité générale. Les mathématiciens du groupe qui signe Nicolas Bourbaki racontent ce bouillonnement dans les *Eléments d'histoire des mathématiques*, Paris, 1969, on y voit que les travaux de Victor Puiseux figurent parmi les bases, devenues à présent classiques, de ce changement.

Lucien Vinciguerra, [5] professeur à l'université de Lille III, a donné un éclairage philosophique sur le XIXe siècle en mathématiques, *Langage, visibilité, différence : éléments pour une histoire du discours mathématique de l'Age classique au XIXe siècle*. Dans cette thèse de philosophie des sciences soutenue en 1996, et parue en 1999, une quinzaine de pages (pp. 252-268) sont consacrées à Victor Puiseux. [6] On trouve aussi, sous la plume de P. Gilbert, professeur à l'Université de Louvain, une courte présentation de son travail, assez claire [7].

L'obstacle du langage avec le commun des mortels n'empêche pas, bien au contraire, le monde mathématique de continuer, entre soi, sur la lancée imaginative des années 1820, à se couvrir de publications périodiques qui rendent compte de l'activité de recherches nouvelles. Ce langage protège, rapproche, par delà les langues européennes, les recherches qui naissent un peu partout dans le monde universitaire. Il permet les échanges. Victor Puiseux y prend une grande part, en travaillant notamment pour le *Journal de mathématiques pures et appliquées* fondé en 1836 par Joseph Liouville (1809-1882) : un peu plus tard, il consacre beaucoup de temps au développement des éditions scientifiques chez Gauthier-Villars et à la revue que forment les Éphémérides du Bureau des longitudes : *Connaissance des temps*.

Une esquisse du milieu des mathématiciens, potins et réalités : autour de l'affaire Libri

Le polygone formé par les établissements-stars des sciences au Quartier latin, - ENS, Observatoire et Bureau des longitudes, Académie des sciences, Sorbonne, Collège de France, École Polytechnique - grouille, physiquement, de rencontres, de discussions savantes, de micmacs sur les successions, les nominations.

Dans ce polygone, autour de 1850, des manitous - Joseph Liouville, Augustin Cauchy, Urbain Le Verrier, Gabriel Lamé, Jean-Marie Duhamel - règnent, tiennent le haut du pavé, font et défont les nominations et les successions : ils se glissent aussi des peaux de banane, pendant qu'autour d'eux, s'agitent des seconds couteaux, Charles Briot, Claude Bouquet, Charles Hermite, Joseph Bertrand, souvent avides de remplacer les manitous, travaillant avec activité et intelligence.



Gabriel Lamé, 1795-1870



Joseph Bertrand

Un jour de 1850, Charles Sturm (1803-1855), l'ancien professeur de Victor au Collège Rollin et membre de l'Académie des sciences, rencontre le neveu de J.-M. Duhamel, Joseph Bertrand (qui lui succédera dans ce lieu éminent en 1856), ils parlent boutique, et Sturm pose une colle à Bertrand : « Si vous suivez le long d'un contour fermé la racine d'une équation dont un paramètre représente un point du contour, qu'obtiendrez-vous en revenant au point de départ ? » - « Je retrouverai ma racine » répond Bertrand, sans hésiter. « Eh bien, non, vous ne la retrouverez pas : ce Puiseux le démontre. Il a fait un bien beau Mémoire. »

Bertrand, qui raconte la rencontre trente ans plus tard, ajoute : « Le mémoire sur les fonctions algébriques, par l'élévation du sujet, place sans contredit ce Puiseux au premier rang des innombrables disciples d'un grand génie (Sturm). » [8]

Tout n'est pas idyllique dans ce milieu, et après avoir chanté les louanges de « ce Puiseux », Sturm et Bertrand ont peut-être abordé le procès de l'affaire Libri qui a lieu dans l'été 1850.

C'est une énorme histoire de vols et de trafics de manuscrits scientifiques historiques dans des bibliothèques européennes (France et Italie), organisés, pendant de longues années et à son profit, par le comte Guillaume Libri (1803-1869), mathématicien, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences, inspecteur général des Bibliothèques, et protégé par Prosper Mérimée.



Le comte Libri

Le pillage a duré des années, mais « l'affaire » a éclaté sous la II^{ème} République, lorsque le procureur du Roi, Félix Boucly, alerté par une dénonciation en 1847, déposa pendant les tout derniers jours de la Monarchie de Juillet un rapport accablant sur le bureau du garde des sceaux, Michel Hébert. Il était alors trop tard

pour que les appuis que Libri avait au gouvernement puissent continuer à étouffer l'histoire qui courait depuis un moment. La jeune république est morale, elle s'empare du rapport, le publie dans *Le Moniteur* du 4 mars 1848 : en hâte, on diligente une enquête, on perquisitionne les appartements que Libri occupait dans la Sorbonne même, alors que Libri a déjà fui à Londres [9]. Les résultats sont accablants.

« L'instruction constata, à la Bibliothèque Mazarine et dans les bibliothèques de Troyes, Grenoble, Montpellier et Carpentras, la disparition d'ouvrages rares et précieux, et toujours dans les mêmes circonstances. Partout on reconnut la main d'un visiteur à qui ses relations scientifiques, ses missions officielles avaient assuré une liberté à peu près sans limite. »

« L'instruction constata également des soustractions d'autographes, dans les bibliothèques de l'Observatoire, de l'Institut, de la Bibliothèque Nationale [collections Baluze, Boulliau, Peiresc, Dupuy], de celles de Carpentras et de Montpellier, et dans les Archives de l'Institut. » ... « Elle constata enfin que, sur environ 800 manuscrits dont on ne voit aucune trace d'acquisition de la part de Libri, 93 étaient antérieurs au XII^e siècle. On se demanda comment un simple particulier avait pu, avec des ressources fort ordinaires, réunir tant de précieuses raretés qui, depuis longtemps, ne se trouvaient plus que dans les bibliothèques publiques, les ventes publiques offrant peu de manuscrits antérieurs au XII^e siècle. »



Leonard de Vinci, Codex des oiseaux

Pour écouler ses trésors scientifiques, dont les manuscrits de Leonard de Vinci conservés à l'Institut de France, Libri avait monté un réseau de complicité avec des libraires et des relieurs, livres et manuscrits précieux étant revendus aux enchères à prix d'or. Une grande partie a été récupérée au cours des années et rendues aux établissements propriétaires.

Le procès par contumace, dans l'été 50, condamne Libri à 10 ans de prison qu'il ne fera jamais car il ne rentrera jamais en France. Il perd aussi tous ses postes et avantages publics, libérant ainsi des chaires enviées au Collège de France, à la Sorbonne et sa place à l'Académie.

On peut lire cette histoire extraordinaire, où furent mouillés un certain nombre de gens, sur le site de l'histoire de la bibliophilie, dont proviennent les extraits qui figurent ci-dessus. Ce site présente Libri comme un habile profiteur, usant de son charme ou de sa richesse pour embobiner Mérimée, et obliger sa femme Mélanie Double, fille d'un médecin membre de l'Académie des sciences, à défendre sa cause jusqu'à en mourir de fatigue et de peine, ce qui permit à l'ex-professeur de se remarier, dans son exil, avec une jeunesse qui avait 40 ans de moins que lui.

Cette affaire de vol, de la part d'un mathématicien ayant pignon et œuvre sur rue, allait permettre un merveilleux jeu de chaises musicales.

D'étranges personnalités : Cauchy, Le Verrier

La succession de Libri au Collège de France, véritable nébuleuse d'intérêts, relève de l'épopée universitaire, coups fourrés, suspense, et a suscité plusieurs travaux. On peut lire le récit de Bruno Belhoste sur cette succession, qui oppose Liouville et Cauchy, où l'auteur montre le tissu serré des relations de ces hommes de sciences. Les collègues de Victor, Hermite, Briot, Bouquet, Serret, et bien d'autres, totalement étrangers à l'escroquerie, grenouillent activement dans cette affaire de pouvoir.

Jeanne Peiffer a repris le sujet en 2007 sous le titre « Joseph Liouville (1809-1882), Ses contributions à la théorie des fonctions d'une variable complexe » publié dans la *Revue de l'Histoire des sciences*, article qui rend compte de l'aspect tragique de la bataille des manitous, Cauchy et Liouville - qui s'étaient opposés autrefois à propos d'Evariste Galois. Elle fut sanglante. Elle se règle au profit de Liouville, de 20 ans plus jeune que Cauchy et peut-être moins brillant, moins prolifique.

Charles Hermite (1822-1901), beau-frère de Joseph Bertrand, se fait élire dans le poste de Libri à l'Académie des sciences.

De cette affaire, Victor Puiseux recueillera peu après une très grosse miette : évincé du Collège de France par Liouville, Cauchy est donc resté titulaire de la chaire d'astronomie mathématique à la Sorbonne, mais il est malade ; Victor Puiseux le supplée pendant une année. Puis Cauchy démissionne et meurt peu après si bien que Victor présente son dossier en 1856, pour être nommé l'année suivante, 1857 [10]. Il restera dans ce poste jusqu'à sa mort.



Joseph Liouville



Augustin Cauchy vers 1856

Augustin Cauchy (1789-1857) est un curieux personnage, qui, enfant, a vécu la Révolution et en gardé un amour maladif de l'ordre - il a pratiquement l'âge de Louis-Victor Puiseux, le père de son jeune collègue - conservateur et légitimiste à toute épreuve. Il était un mathématicien déjà confirmé, lorsqu'il avait quitté la France au moment des Journées de Juillet qui ont renversé Charles X et mis les Orléans sur le trône. Réfugié d'abord en Italie, il avait été rapidement appelé par Charles X, déchu et lui-même réfugié à Prague, pour assurer l'éducation du petit-fils de ce dernier, le duc de Bordeaux [11].

Rentré en France tardivement (1838), refusant les postes pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe, anobli, riche, devenu baron par la grâce du roi déchu, Augustin Cauchy a profité de ce que la II^{ème} République a aboli ce serment exigé des profs de faculté pour être nommé professeur de mécanique céleste (astronomie mathématique) à la Sorbonne, poste que Le Verrier abandonnait pour une chaire de mécanique physique. C'est cette chaire qu'il passera à Puiseux.

Augustin Cauchy en a voulu le reste de sa vie à Charles Briot (1817-1882) et Claude Bouquet (1819-1885), qu'il accusa de vol, carrément, pour avoir développé et fait paraître des travaux qu'il jugeait « piqués » sur les siens, et que les jeunes collègues avaient mis en forme, largement développés ... et signés. Briot a sans doute les dents longues, mais c'est un grand travailleur, très brillant. Tannery donne de lui une description plaisante, joyeux, les moustaches relevées, il évoque les thés chez Madame Briot qui invitait les étudiants confirmés et les jeunes collègues de son mari [12]. Tout le contraire de Victor : on comprend que Cauchy ait préféré ce dernier pour lui succéder à la Sorbonne

On apprend par Joseph Bertrand que Cauchy et Puiseux ont en commun, non seulement l'analyse, les fonctions, les dérivées et les variables, mais aussi la charité directe, dépourvue de toute pensée politique et sociale d'ensemble, l'argent distribué aux « pauvres » : « Ses dons charitables dans la commune de Sceaux, qu'il (Cauchy) habitait une partie de l'année, dépassaient depuis longtemps déjà ce que conseille la sagesse du monde ; ils s'accrurent tout à coup envers les établissements de bienfaisance de la commune au point d'exciter la délicate susceptibilité du maire. Soyez sans inquiétude, répondit Cauchy, je n'appauvris pas ma famille : c'est l'empereur qui paye. Il distribuait la totalité de ses appointements. »

Un portrait encore, dans cette chronique pourtant trop longue, sur un autre monstre sacré du monde de Victor Puiseux, cette fois en astronomie. **Urbain Le Verrier** était célèbre par ses découvertes bien réelles, comme celle de Neptune [13]. Sa carrière scientifique a commencé à l'École Polytechnique, puis il occupe, avant le retour de Cauchy, la chaire d'astronomie mathématique à la Sorbonne, - celle qu'aura ensuite Victor Puiseux - ; mais on le connaît aussi par sa collusion avec le pouvoir, et par son attitude avant - et plus encore après - le coup d'État du 2 décembre 1851. [14].

Ce personnage, qui avait été très proche de Louis-Philippe et se méfiait de la République, avait accepté, aux élections législatives de mai 1849 de figurer sur la liste présentée, dans la Manche, par le comité local des « Amis de l'Ordre », dont le nom seul est un programme.

On sait qu'Arago, et autour de lui, bien des personnels de l'Observatoire et du Bureau des longitudes, avaient joué un grand rôle dès février 1848, pour établir correctement les bases de la II^{ème} République. Napoléon III en veut donc personnellement à Arago. Mais la maladie et la mort de ce dernier empêchèrent des manœuvres autour de sa destitution. Arago à peine enterré, Le Verrier, « l'ami de l'ordre », est nommé directeur de l'Observatoire où il se met aussitôt à régler des comptes et à organiser à son goût l'établissement, dont il accroît les performances scientifiques, mais réduit fortement le pouvoir du Bureau des longitudes. C'est ainsi que le pauvre Victor Mauvais, républicain extrémiste, évincé au nom des nouveaux règlements, se suicide et que le bel amphithéâtre, construit par Arago, est transformé pour faire partie des appartements privés de Le Verrier.



Le Verrier aux Tuileries, 1846



Statue de Le Verrier à l'Observatoire

« Savant magnifique et détesté » [15], l'homme passe pour très brutal. « M. Le Verrier avait le caractère le plus épouvantable qui se puisse imaginer. Hautain, dédaigneux, intraitable, cet autocrate considérait tous les fonctionnaires de l'Observatoire comme des esclaves. La carrière de ce personnage à l'Observatoire n'est que l'indice de sa manière d'agir dans le milieu scientifique, où il ne se fait aucun scrupule de traiter les questions nouvelles sans nommer même les astronomes qui les ont traitées avant lui. » (Camille Flammarion, *Mémoires*).

Et à son propos, l'inévitable Joseph Bertrand, avec son style tout en litote, dans l'éloge funèbre de Félix Tisserand, citait un contemporain, le maréchal Vaillant, qui aurait dit de Le Verrier : « L'Observatoire est impossible avec Le Verrier, et tout aussi impossible sans lui. »

En favorisant la nomination de Victor Puiseux comme astronome adjoint à l'Observatoire en 1855, et jusque 1859, au Bureau des longitudes, il a reconnu le travail infatigable et original d'un confrère sans avoir aucune crainte d'avoir introduit un républicain dangereux dans la place.

Notes

[1] Extrait d'un poème d'Augustin Cauchy.

[2] Cette importante publication est parfois appelée *Journal de Liouville*, qui l'avait fondée en 1836.

[3] Sa carrière se complète de la manière suivante : 1862-1868, Maître de conférences pour le calcul des probabilités et le calcul différentiel à l'ENS, où lui succédera Charles Briot, 1868-1872, membre du Bureau des longitudes, 1872, rédacteur en chef de la revue *Connaissance des temps ou des mouvements célestes* chez Gauthier-Villars et enfin, directeur d'études à la section de mathématiques de la toute jeune École Pratique des Hautes Études (EPHE). En 1874, paraissent ses travaux sur la planète Vénus.

[4] J. Bertrand, « Éloge de M. Victor Puiseux, lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences du 5 mai 1884 », *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, 2^{ème} année, tome 8, n°1 (1884), pp. 227-234.

[5] cf <https://www.theses.fr/1996PA100031> Lucien Vinciguerra, soutenance Paris X, 1996 sous la direction de Michel Fichant.

[6] Ouvrage paru chez Vrin, en 1999, *Langage, visibilité, différence : éléments pour une histoire du discours mathématique de l'Age classique au XIX^{ème} siècle* cf . sur le site de Vrin, la table des matières et les extraits.

[7] Revue des questions scientifiques, par la Société Scientifique de Bruxelles, https://archive.org/stream/revuedesquestion00soci_13/revuedesquestion00soci_13_djvu.txt.

[8] cf J. Bertrand, J. *op. cit.*, pp.6 et 7.

[9] L'affaire Libri a suscité une énorme littérature, dont on peut avoir une petite idée sur le site de Wikipedia consacré à Guillaume Libri. Articles de revues, ouvrages etc.

[10] Il rédige à cet effet un opuscule : Puiseux, Victor, *Notice sur les travaux scientifiques de M. V. Puiseux*, impr. de Mallet-Bachelier, (devenue Dunod), 1856.

[11] Il s'agit du fameux fils posthume du duc de Berry, que l'amendement Wallon, œuvre de l'oncle de Victor par sa femme, Laure Jannet-Puiseux, a définitivement écarté du pouvoir en France en 1875.

[12] cf : TANNERY, Jules. « L'enseignement des mathématiques à l'École » *In : Le Centenaire de l'École Normale (1795-1895)* : édition du Bicentenaire [en ligne]. Paris : éditions Rue d'Ulm, 1994.

[13] En relatant cette découverte à l'Académie des sciences, Arago prononcera la célèbre phrase : « M. Le Verrier vit le nouvel astre au bout de sa plume » *in* Michel Capderou, *Satellites : de Kepler au GPS*, éditions Springer, 2012, page 205.

[14] cf Fabien Locher, « L'empire de l'astronome : Urbain Le Verrier, l'Ordre et le Pouvoir », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 102 | 2007, 33-48.

[15] Joseph Lequeux, *Le Verrier, Savant magnifique et détesté*, edp sciences, 2009.

12. Paris et la famille en plein bouleversement

Une époque à l'appétit d'ogre



Les grandes voies haussmanniennes

Dans la décennie 1850-1859, on a vu la carrière professionnelle de Victor Puiseux se construire comme malgré lui avec énormément de travail de recherche et d'enseignement, sans qu'il se prête aux magouilles si courantes dans le milieu universitaire, tout cela à grande allure.

Parallèlement, sa vie de famille, toute fraîche, se déroule au galop dans les deux appartements - n°62 et 64 - que lui et sa famille occupent successivement rue de l'Ouest, dans un quartier heurté, bousculé, tranché, haché, remodelé avec brutalité, par les travaux d'Haussmann, qui s'étendent partout dans la capitale, dans un espace brusquement agrandi en 1860, par l'annexion totale ou partielle des villes de la couronne, votée par la loi du 16 juillet 1859.

Le 1er janvier 1860, cette annexion est effective et les vingt arrondissements actuels sont créés par décret ; Paris absorbe quatre communes entières : Belleville, Grenelle, Vaugirard et La Villette ; sept autres communes sont partagées avec d'autres communes : Auteuil, Batignolles-Monceau, Bercy, La Chapelle, Charonne, Montmartre et Passy ; enfin, douze communes sont partiellement annexées : Aubervilliers, Bagnole, quartier de Glacière et de Maison-Blanche (Gentilly), quartier de Javel (Issy), quartier de la Gare (Ivry), quartier du Petit-Montrouge (Montrouge), quartier des Ternes (Neuilly), Pantin, le Pré-Saint-Gervais, Saint-Mandé (Vincennes), Saint-Ouen et Vanves.

Georges Haussmann (1809-1891) a été chargé par Napoléon III de réaliser la transformation géante de Paris, en tant que Préfet de la Seine (1853-1870), en mettant à la fois en œuvre :

- des visées politiques : le déploiement des troupes en cas de troubles,
- des principes hygiénistes : les égouts, l'éclairage, les espaces verts, l'assainissement des rues,
- et la volonté d'imprimer une physionomie originale, moderne et flatteuse en matière d'urbanisme d'art et d'architecture.

Les travaux commencent un peu partout. De l'Étoile à Neuilly et à la Nation, de l'Observatoire à La Villette ou à la Porte Champerret. C'est la fin du Paris des Thénardier. Des démolitions d'abord, pour enterrer les mauvaises périodes et les vieux souvenirs révolutionnaires dans les gravats qu'on évacue, et des constructions ensuite : on rehausse et on enterre, on fait une ceinture avec des grands boulevards, on plante des arbres, on ouvre dans la ville des parcs publics très beaux - Montsouris, Buttes-Chaumont -, des squares, des fontaines, des ponts, et autour de la ville, le Bois de Vincennes et le Bois de Boulogne, bref, c'est un chantier grandiose, novateur, énorme et permanent pendant vingt ans.



Opéra Garnier, Un angle des loges

Haussmann uniformise, donne un visage, une personnalité à la ville, avec des immeubles imposants et normés, leurs toits gris métalliques dont la pente est imposée, la hauteur limitée, avec leurs balcons qui courent nécessairement au 2^e et au 5^e étage. On bâtit la gare de l'Est et la gare de Lyon, les abattoirs de La Villette, on creuse et bâtit le réseau des égouts et du gaz, les Halles rationalisées sous leurs élégants « parapluies » métalliques, on fait un nouvel Opéra, on construit de nouvelles églises, Saint-Augustin, la Trinité, on réalise une capitale fastueuse où la Bourse fait et défait les fortunes. Zola décrira ce monde en ébullition.

Resserrons un peu la focale sur le Quartier latin.



Hausssmann et le cœur de Paris

Le jardin du Luxembourg est bordé par les rues nouvelles, le boulevard Saint-Michel est chargé rive gauche de prolonger la grande voie nord-sud entamée par le percement du boulevard de Sébastopol ; la rue de Vaugirard qui longe le Palais au nord est élargie, la rue de l'Ouest devra attendre encore quelques années (1866) pour s'appeler rue d'Assas tout du long depuis Sèvres-Babylone, mais elle grimpe déjà vers l'Observatoire, bientôt la rue Auguste Comte est dessinée et percée pour faire joindre Saint-Michel et Assas ; la rue de Rennes va croiser la rue d'Assas en filant de Saint-Germain au futur emplacement de la gare Montparnasse, la rue Guynemer et la rue de Médicis vont achever de border le jardin, qui est amputé vers l'est, au point que les sculptures de la fontaine Médicis devront être déplacées pierre par pierre pour venir se loger plus près du Palais et se mirer dans une fontaine romantique, au lieu d'orner une grotte, qui se trouvait à la place du carrefour Médicis.

Un entrelacs de promesses et de deuils

Tout cela, on imagine, entraîne poussière, boue, où traînent les larges jupes des femmes, chantiers, bruit, va-et-vient d'ouvriers et d'outils, que Victor croise ou longe en allant de l'Observatoire à la Sorbonne et à l'ENS, à travers les nouvelles allées du Luxembourg, la nouvelle rue Gay-Lussac, la nouvelle rue Auguste Comte, le nouveau

boulevard Saint-Michel. Il doit profiter des fleurs et des arbres du jardin, malgré les travaux.

Pour Laure, vivre 64 rue de l'Ouest ne doit pas être de tout repos, entre l'emploi du temps surchargé de Victor, les travaux du quartier, les promenades des enfants, les visites, un ménage à tenir, les parents à voir, et en elle, ce poids vivant, étrange et presque permanent : après quelques mois de vie à deux - et, on peut l'espérer, d'un bonheur à deux -, elle est à peu près constamment enceinte. Contrairement à la génération précédente, qui semble avoir su mesurer sa propre descendance, les enfants de la famille Wallon, dont elle fait partie, ont l'habitude de ces grossesses nombreuses : Laure a vu au cours des années sa tante Hortense, la femme d'Henri Wallon, presque toujours enceinte. Ces derniers habitent rue Férou, à deux pas de Saint-Sulpice, à deux pas de la rue Madame, ils sont donc de proches voisins, très liés, et notamment par leurs pratiques religieuses, vécues de façon assez intense.

Les dates parlent :

- 18 février 1851, naissance de leur premier enfant, un fils, Paul (Paul-Louis-Victor). Louis-Victor a eu le temps de connaître le petit Paul, mais il n'en a pas beaucoup profité, ni de Paris, ni de l'appartement de la rue Madame, où il n'était installé que depuis deux ans. Il est mort le 5 décembre 1851, dans l'effervescence qui a suivi le coup d'État du 2 décembre ; le retour de l'Empire lui aurait peut-être rappelé sa jeunesse. J'ai une certaine sympathie pour ce personnage de la famille, que je pense avoir été assez bon vivant. Laure et Victor apprennent la mort, le 28 juin, d'Hortense Wallon, épuisée par ses sept grossesses successives.
- 28 décembre 1852, naissance de Louise (Marie-Laure-Louise). Et déjà, c'est l'année du remariage d'Henri Wallon, veuf avec ses sept enfants, il en aura trois autres avec sa nouvelle femme,
- 18 décembre 1853, naissance de Marie (Marie-Fébronie) [1],
- 20 juillet 1855, naissance de Pierre (Pierre-Henri).
- 11 septembre 1857, naissance d'André (André-Victor), qui meurt à trois semaines, le 1^{er} octobre. Le couple Puiseux remet ça, remplaçant un enfant par un autre qu'ils appelleront aussi André. Ne pas oublier qu'ils sont très catholiques l'un et l'autre et que la contraception ne semble pas devoir exister pour eux. Les enfants honorent Dieu, au ciel ou sur la terre, si bien que
- le 22 novembre 1858, naissance d'André (André-Paul),
- le 2 décembre 1858, Laure meurt, des suites de la naissance de ce bébé qui, lui, vivra [2]. Elle avait vingt-huit ans. Victor en a 38.

C'est l'année où Zola monte à Paris et rate son bac sciences.

Les larmes de Victor Puiseux

À peine Laure disparue, Victor perd une des femmes qui ont meublé sa vie, sa tante et belle-mère, Élisabeth Neveux-Puiseux : elle meurt le 23 décembre 1858, emportant avec elle les souvenirs de Thiaucourt, les souvenirs de sa sœur Louise qu'elle avait remplacée dans la vie de Louis-Victor, les souvenirs du XVIII^{ème} siècle qui semble si loin maintenant dans ce Second Empire avide et trépidant : Victor reste seul, avec 5 enfants dont l'aîné a 7 ans et le dernier 10 jours.

De quoi rester étourdi, dans ce tas subit de ruines et de souvenirs, ce champ de promesses et de charges.

*Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,
Ô Lune de ma vie ! Emmitoufle-toi d'ombre ;
Dors ou fume à ton gré ; sois muette, sois sombre,
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui ; [3].*

Victor ne se remarie pas, contrairement à son père qui avait trouvé dans sa belle-sœur les consolations et la présence qu'il désirait ; et contrairement à son jeune oncle Henri Wallon - ils ont huit ans de différence - , remarié en 1852 un an après son veuvage, et qui sera souvent à ses côtés dans les malheurs et les deuils, comme en témoignent pas mal de signatures communes au pied d'actes de décès. Mais il ne l'imite pas. Il reste seul, et à l'opposé du *Possédé* de Baudelaire, qui se précipite dans les bras de Belzébuth, c'est en Dieu qu'il se réfugie, comme il se réfugie depuis sa jeunesse.

Il a pour le soutenir une soumission - un désir de soumission ? - intense, presque effrayante, aux volontés de ce Dieu dans lequel il croit. Acquise à quel prix ? Cette foi, cette offrande de soi, ce singulier déni du malheur qui devra, croit-il, se transformer en bonheur infini dans une vie future et céleste, il les écrit dans des lettres postérieures, lors d'autres deuils bien cruels à venir, en même temps qu'il a recours à ses autres drogues, le travail, les promenades dans la nature et l'alpinisme. Il prend son chagrin sur lui de manière vertigineuse, car pour lui, Dieu surplombe tout.

« Sa conscience était excessive : on racontait que, frappé par un deuil singulièrement cruel, il était venu à l'École, à l'heure habituelle, malgré tout, remplir ce qu'il regardait comme son devoir, et qu'il se détournait pour cacher ses larmes. Ceux qui avaient vu couler les larmes de cet homme si maître de lui, si dur pour lui-même, en avaient gardé un souvenir plein d'angoisse. » [4]

En attendant le ciel et la vie meilleure, il va lui falloir s'organiser sur terre en restant fidèle à son travail, à ses croyances, à ses enfants et à Laure.

Notes

[1] La plupart des arbres généalogiques attribuent le 20 juillet 1853 comme date de naissance à cette deuxième petite fille, ce qui est pratiquement impossible physiologiquement, puisque sa sœur Louise est née le 28 décembre 1852. Compte tenu du retour de couches de Laure, qui a dû se situer vers le 15 février - et avant

lequel elle ne pouvait être enceinte-, Marie née en juillet aurait été alors une grande prématurée... difficile à croire en plein XIXe siècle.

Les actes de naissance de ces années-là ayant été détruits au moment de la Commune, j'ai recherché et trouvé les fiches d'état-civil reconstituées par la suite, sous une forme simplifiée, aux archives de Paris. Je pense que les auteurs des arbres généalogiques des différentes familles n'ont pas fait ce recoupement et se sont établis sur une confusion faite par le premier d'entre eux entre le jour et le mois de naissance de Marie avec ceux de Pierre, ce qui a été recopié par la suite, sans vérification.

[2] André mourra en 1931, ayant épousé Adèle Crochet, une femme veuve, de huit ans plus âgée que lui, et il est resté sans descendance.

[3] Charles Baudelaire, *Le Possédé*, 1858.

[4] Tannery, Jules. « L'enseignement des mathématiques à l'École » In : Le Centenaire de l'École Normale (1795-1895) : Édition du Bicentenaire [en ligne]. Paris : Éditions Rue d'Ulm, 1994 (généré le 01 mars 2017).

13. Enfants, heurs et malheurs

Cinq enfants

De gauche à droite, Pierre, Marie, Paul, André, Louise. Ou, dit autrement, les trois fils forment l'arrière plan, Pierre debout, tout frisé, dans un habit de petit homme avec une redingote ouverte à pans arrondis, Paul, les cheveux bien ras, accoudé sur la balustrade du photographe, André assis sur cette balustrade, dans un petit costume genre dolman que portaient les officiers des armées de la Guerre de Crimée. Devant leurs frères, dans leurs belles robes évasées, baleinées et brodées, les deux filles : Marie est assise et tient un petit panier tressé en guise de sac à main, Louise, debout, tient un livre à la main ; toutes deux ont de curieuses coiffures, genre résille à l'espagnole, que l'Impératrice Eugénie avait mises à la mode, et surmontées d'une sorte de bandeau façon tambourin.



Les enfants de Victor vers 1863

Cette photo n'est pas datée, mais, à vue de nez, je la situe courant 1863. Paul peut avoir 12 ans, Louise 11, Marie 10, Pierre 8, André 5. Il y a 5 ans que Laure est morte. À cette époque, les petites filles doivent déjà aller en classe chez les Dames de la Visitation, et les garçons, je ne sais pas, je sais seulement que Paul est prodigieusement intelligent et en avance, il est en classe de troisième, marchant sur les traces de son père.

La famille habite toujours 64 rue de l'Ouest. Je ne pense pas que ce soit Victor qui les ait conduits jusqu'à l'atelier du photographe, il doit être à l'Observatoire, ou à l'ENS, ou à la Sorbonne, plongé dans les calculs et les astres. Une autre grande personne a dû s'en charger.



Pauline Wallon née Boulan



Sophie Jannet

Serait-ce la Tante Pauline Wallon (la deuxième épouse d'Henri Wallon, née Boulan) ? Ils voisaient, elle est tout juste contemporaine de Victor Puiseux, mais elle est sûrement trop occupée avec ses 7 beaux-enfants et ses trois propres enfants, dont la dernière, Geneviève, a un an. Elle est prise aussi par la vie publique de son mari, ce qui l'intéresse beaucoup.

Sophie Jannet

C'est sans doute leur grand-mère, Bonne-Maman Jannet, née Sophie Wallon, qui a organisé l'expédition. Son mari, Louis Jean-François Jannet - cet homme qui l'avait empêchée de poursuivre ses études de piano au Conservatoire lorsqu'ils se sont fiancés - est mort il y a deux ans, en 1861. Veuve à 50 ans, Sophie s'est mise entièrement au service de ses petits-enfants et de son gendre. Il est vrai que Laure était sa fille unique.

Elle pense à les installer auprès d'elle, mais ce ne sera pas fait tout de suite, il faut attendre que les immeubles du boulevard Saint-Michel soient achevés. Chez elle, elle a déjà à charge sa propre mère, Madame Alexandre Wallon - celle qu'on surnomme Fédé -, une vieille dame de 84 ans, coiffée à l'ancienne avec une mantille de dentelle, installée là des années plus tôt, depuis la mort de son mari, Alexandre Wallon, en 1849, l'année même du mariage de Laure.

Devenue veuve, Sophie n'est donc pas ce qu'on peut appeler une femme libre, car elle s'est mise au service des deux générations qui l'encadrent. Pas libre, mais je la soupçonne d'être assez libérée : avec son visage rond encadré d'anglaises un peu ébouriffées, elle a de la personnalité, de la bonté et de l'énergie. Intelligente, cultivée, elle a écrit une foule de longues lettres qu'il faudrait aller lire aux archives et dont j'ai lu celles qui se trouvent sur le site Wallon, ce n'est pas une conformiste, elle aime faire plaisir. Je vois un peu Sophie comme une George Sand version « famille », qui aurait joué du piano chez elle, écrit des tonnes de lettres, gardé de grandes jupes noires et aimé les enfants. J'espère qu'elle apporte une touche de fantaisie dans la vie austère de son gendre : dans les années 1950, les deux enfants aînés du petit Pierre [1] - ils avaient dépassé 65 ans -, évoquaient encore les goûters chez Bonne-Maman Jannet, qui les bourrait de choux à la crème soixante plus tôt.

Les lettres que Victor lui envoyait, pendant les vacances où il emmenait ses enfants faire d'immenses promenades dans tous les massifs de France, montrent leur lien affectueux. Voilà encore une femme, qui n'est pas sa mère, et que Victor appelle « Ma chère Maman », encore une figure de substitution à sa propre mère morte lors de sa première année au collège à Paris. La figure de la mère morte - mais réincarnée - en filigrane dans la structure de Victor ? Rejouée avec sa propre femme ? À chacun sa lecture.

Une divinité : la Montagne

Si Victor travaille certainement beaucoup pendant l'année, les vacances sont sacro-saintes : les enfants et lui partent chaque année loin de Paris, en montagne, Alpes, Pyrénées, Vosges, dans ces paysages dont il leur inculque la beauté et la nécessité, et qu'on se prépare à gravir, attaquer avec ténacité et exaltation, jouissance par l'infini, la victoire sur soi-même et la beauté de la nature.

Pour s'entraîner, il y a les excursions autour de Paris. On en a une idée par un petit texte - à la fois ampoulé et léger - qu'André a écrit en 1913 pour le Club Alpin, que Victor Puiseux a contribué à fonder et sur lequel je reviendrai [2].

Voici la description d'une journée à Fontainebleau, qui est contemporaine de la photo de groupe des enfants Puiseux, 1863 et qu'André intitule « scènes d'enfants » :

« J'ai cinq ans : je suis gentil comme tout ; les cheveux bouclés, l'œil rieur, tout le monde m'aime ; ah, que c'est loin ! Mon regretté père, un précurseur, nous fait faire nos premières armes dans la forêt de Fontainebleau. La montagne m'attire sous la forme des rochers de grès de la grotte de Vulcain, dont les quelques mètres semblent déjà très respectables à mes timides désirs. »



Antre de Vulcain, Dutilleux 1849

« Je m'efforce, je grimpe une petite cheminée : mais soudain des cris d'angoisse retentissent. Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu ! « Au secours, Vulcain m'emporte ! » [3]. Mon pied enfantin s'est coincé dans une fente du rocher : impossible de le retirer sans aide, et les frères et sœurs sont au moins à cinquante mètres de là. On accourt, on me dégage : mais je ne sais que penser de la montagne : est-ce qu'elle serait méchante ? Et puis, il y a dans les bois beaucoup trop d'endroits où l'on est tout seul, où l'on ne sait pas ce qu'il y a derrière de gros troncs d'arbre, où des bruits mystérieux se font entendre, ou vont se faire entendre, ce qui est encore pis. » Là aussi psychanalyse *ad libitum*.

Les souvenirs d'André se poursuivent ainsi dans ces quelques pages, où perce le poids d'une éducation exigeante : il parle de « l'effort moralisateur » et du désir qui « se dessine (avec pas mal de défaillances) de faire ce que font les grands ». Il y laisse flotter l'ombre des tentations et la peur du péché qui doivent régner dans son entourage - la paresse, la sensualité, la gourmandise, dit-il -. En 1865, les voilà dans les Vosges. André préfère les myrtilles et les écrevisses aux efforts des escalades. Et dans le récit consacré aux étés 1867-1869 passés dans les Alpes, il évoque le but difficile : il est entraîné à « atteindre les merveilles indécises qu'il faut absolument atteindre sous peine de ne pas vivre et dont la possession apportera surtout le désir d'en atteindre d'autres encore plus belles, encore plus chimériques ».

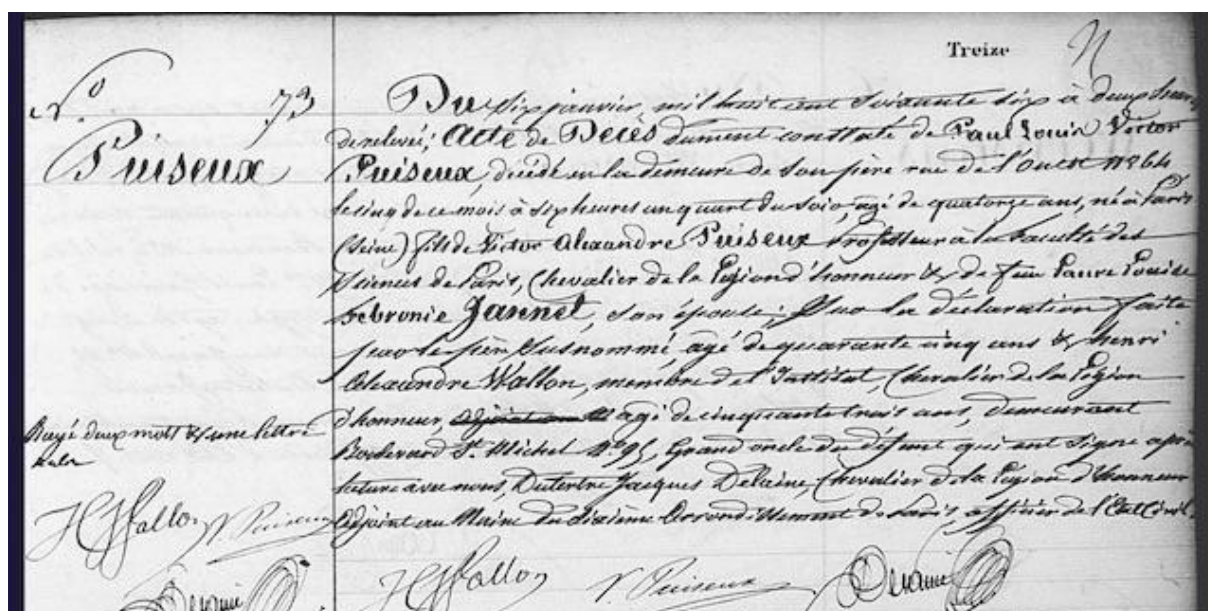
André ne parle pas des vacances 1866. Je ne sais pas où la famille a passé l'été, il ne dit pas non plus, dans les années suivantes, qu'il y avait à tout jamais un absent, Paul.

La mort de Paul

Paul entre en rhétorique à 14 ans, en octobre 1865, au retour des vacances dans les Vosges. Une sorte de prodige, sans doute. La famille est toujours rue de l'Ouest. Il est tombé malade entre Noël et le Jour de l'An. Un grand mal de tête, une grosse fièvre, qui dépasse les 40°, des maux de ventre et une diarrhée épouvantables, le délire peut-être, et une immense torpeur, inquiétante. Il meurt le 5 janvier au soir.

Dans les registres de l'état-civil, le 6 janvier 1866, on peut lire : *Acte de décès dûment relevé de Paul Louis Victor Puiseux, décédé en la demeure de son père rue de l'Ouest n° 64 le 5 de ce mois à dix heures un quart du soir âgé de quatorze ans, né à Paris (Seine) fils de Victor Alexandre Puiseux professeur à la Faculté des Sciences de Paris chevalier de la Légion d'honneur et de feu Laure Louise Fébronie Jannet son épouse, sur la déclaration faite par le père susnommé âgé de quarante cinq ans et de Henri Alexandre Wallon, membre de l'Institut chevalier de la Légion d'honneur âgé de cinquante trois ans, demeurant boulevard Saint Michel n°95, grand oncle du défunt qui a signé ce texte avec nous Dutertre Jacques Delaine chevalier de la Légion d'honneur adjoint au maire du sisième arrondissement de Paris officier de l'état-civil.*

La fièvre typhoïde est une maladie assez courante encore, due à une salmonelle alors fatale, qui courait les campagnes et les villes pendant le XIX^{ème} siècle, cousine du choléra et occasionnant des épidémies. En 1880, Ebert découvrira ce bacille qui en est cause et qui porte son nom. Les antibiotiques sont passés par là : on ne meurt plus, en France, de la fièvre typhoïde depuis le milieu du XX^{ème} siècle, ni nulle part si on est correctement soigné.



La famille a dû s'abîmer en prière, offrant à Dieu leur horrible tristesse enrobée de l'idée réconfortante que Paul a dû rejoindre Laure. C'est une tristesse muette, déléguée dans le ciel, où la mère et le frère sont devenus leurs protecteurs en leur manquant pour toujours. Hors de leur portée physique. La mort de Paul est peut-être l'occasion des larmes de Victor lors de ses cours.

Mais pas un mot sur Paul dans les écrits sur l'alpinisme, pas plus dans le petit récit d'André que dans les longues et nombreuses pages de descriptions de Pierre qui forment l'essentiel d'*Où le Père a passé* [4]. Plus étrange, Pierre n'a pas donné le prénom de son frère aîné à l'un de ses fils.

Victor et ses quatre enfants vont enfin quitter la rue de l'Ouest où Laure et Paul sont morts, pour s'installer sans eux, 81 Boulevard Saint-Michel, où Sophie Jannet - veillant toujours sur Fédé Wallon qui mourra à 93 ans en 1874 - a pris aussi un appartement. Victor et ses enfants étaient au cinquième. « J'habite un 5^{ème} étage, loin du monde et du bruit, et je ne connais personne » disait-il [5]. En face d'eux, l'Hôtel de Vendôme abritait l'École des Mines depuis 1814, et l'entrée du Luxembourg était toute proche.

Notes

[1] Ils sont nés en 1884 et 1887, après la mort de Victor (1883) et Sophie Jannet est morte le 1^{er} janvier 1892.

[2] cf Pierre Puiseux, *Où le Père a passé*, Argo, 1928, T. II, pp. 161-167.

[3] Le petit garçon a 5 ans, on a dû lui raconter qui est Vulcain, quelle culture à cet âge !

[4] *Où le Père a passé* T.I et II op. cit.

[5] cf l'opuscule rédigé par Benjamin Baillaud (1848-1934), un de ses anciens élèves, mathématicien et astronome, devenu plus tard professeur de Pierre Puiseux, *Mémoires et variétés*, Victor et Pierre Puiseux, sl, sd, p.2.

14. Terre et ciel

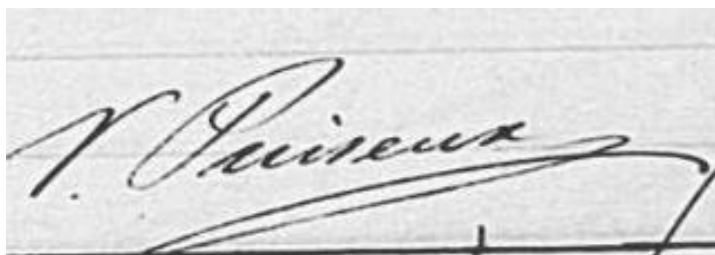
La mort compagne de la vie

La mort de Paul a dû désoler, profondément, durablement, la famille proche et plus éloignée.

Elle me désole aussi, car après l'avoir privé de Laure, la mort se met à frapper Victor dans ses enfants, à lui enlever ce qu'il a construit avec elle et à travers qui elle demeurerait vivante. Pierre et André se retrouveront seuls après 1874, comme dans ce *nursery rhyme* implacable, cette petite chanson enfantine des Ten little nigger boys qui disparaissent les uns après les autres [1].

Cet évènement accablant, insupportable, preuve effacée d'une histoire d'amour - la perte d'un enfant -, Victor va devoir le vivre encore deux fois - les deux filles -, et, du même coup, je m'attelle avec difficulté au récit de ses vingt dernières années, sachant ce qu'elles vont lui apporter.

Du point du temps où je me trouve, il va falloir revoir deux fois, au pied des actes de décès, ce « V. Puiseux », cette petite signature précise, lisible, claire, et dont la vue à chaque fois me crève le cœur, où j'ajoute ma tristesse à la douleur qu'il doit offrir à son Dieu alors qu'il lui faut certifier que son fils est mort. Qu'il ait, finalement, au contraire de moi, cette consolation, me console aussi un peu pour lui.



Signature

Il faut reprendre le cours du temps.



81 Bd S. Michel

Finie la rue de l'Ouest sur le point de devenir la rue d'Assas, les quatre enfants et leur père vivent désormais 81 boulevard Saint-Michel, avec Sophie Jannet qui a quitté le 31 rue de Vaugirard. C'est elle qui va prendre la direction des opérations quotidiennes dans les années à venir, dans une sorte de ménage - en tout bien tout honneur j'imagine, mais ménage tout de même - avec un gendre sérieux, partagé entre les planètes et l'analyse algébrique, entre l'Observatoire et la Sorbonne, et que chacun s'accorde à dire si doux, pour toujours fidèle à sa fille.

Les deux filles, Louise et Marie, grandissent et elles prennent de petits airs bien tristes sur les quelques rares photos d'elles, terriblement sérieuses, pour le moins ; les deux garçons, Pierre et André, vont en classe à Henri IV puis à Saint-Louis, pendant un temps, ils poussent des cerceaux au Luxembourg, dont l'entrée est presque en face de leur immeuble du 81 Bd Saint-Michel. Ils vont aussi au catéchisme.

L'Exposition universelle de 1867

Sophie Jannet a dû les entraîner certainement à l'Exposition universelle de 1867, et notamment dans l'immense bâtiment ovoïde à galeries, qui s'épanouit au Champ-de-Mars, sur le triple thème *Agriculture, Industrie et Beaux-Arts*, du 1^{er} avril au 3 novembre, accueillant quinze millions de visiteurs du monde entier, que les nouveaux « bateaux-mouches » transportent le long des berges. Tous se plongeront dans le Guide général du Catalogue indicateur de Paris qui leur décrit les merveilles, avec des planches illustrées, et ils devront y faire maintes visites s'ils veulent tout voir.



Exposition universelle de 1867, Vue à vol d'oiseau

Apogée du Second Empire, apogée peut-être aussi, dans le monde occidental, de la confiance dans le progrès comme divinité moderne et dans les capacités de l'humanité à diriger la nature, l'Expo et ses galeries présentent le monde dans son état présent, tout en le cadrant dans l'évolution historique, précisément pour faire voir et sentir ce progrès matériel et technique merveilleux.

Ainsi, l'immense galerie du travail insère et présente l'histoire de l'outillage, et expose les bifaces taillés découverts par Boucher de Perthes (1788-1868) à Menchecourt-les-Abbeville - la préhistoire prend son essor en partie grâce à lui et à ses recherches sur « l'homme antédiluvien » - qui mènent aux outils sophistiqués de l'ère industrielle, machines à vapeur, machines agricoles, verreries, imprimeries, presses, photographie, transports, trains, bateaux-mouches et vapeurs transocéaniques, ascenseurs etc.



Les bifaces de Boucher de Perthes

Les beaux-arts, peinture et sculpture, y sont aussi représentés. La figure du vaste monde la plus aimable, la plus réussie, la plus conquérante, pleine d'espoir, est offerte. 42 pays sont invités et représentés. Les souverains et hommes d'État s'y rendent en nombre. *L'Illustration* en fait ses pleines pages pendant des semaines ; le succès est mondain, économique, scientifique.

Les Puisseux ont dû succomber à l'égyptomanie du temps - c'est l'époque où Verdi va commencer *Aida* - et admirer, dans les envois de l'Égypte, les bijoux de la reine Ahotep exposés à Paris par les soins de l'archéologue François Auguste Mariette [2]. Le canal de Suez est presque achevé et Ferdinand de Lesseps avait fait un dernier appel de fonds pour terminer les travaux et achever la mise en eaux, qui avait eu lieu officieusement en février 1867 [3].

Du chocolat Suchard aux herses multiples, des icônes et des isbas russes aux fusils Gastine-Reinette, du piano créé par Joseph Gaveau au premier scaphandre et des pavillons chinois à Carpeaux qui présente le terrible monument d'*Ugolin et ses fils*, où le père démembre et dévore ses enfants, c'est une fête multiple, parfois paradoxale, pour l'esprit et les yeux. Même le Japon, qui sort à peine de l'ombre (1867), envoie une délégation qui a grand succès.



Julie-Victoire Daubié

On y décerne de nombreux prix dans les différentes sections et une médaille de bronze est attribuée pour l'ensemble de son œuvre à Julie-Victoire Daubié (1824-1874), la première femme bachelière (elle passera sa licence ès-lettres en 1871), journaliste, une personne originale, très lancée, amie de Marie d'Agoult et Juliette Adam et qui ne porte pas l'Empire dans son cœur.

Napoléon III, le 1er juillet 1867, lors de la remise des prix - médailles d'or, d'argent et de bronze - aux exposants les plus remarquables, fait un discours : il y compare l'Exposition universelle aux Jeux Olympiques d'autrefois à Athènes - ils n'avaient pas encore été réinstitués sous leur forme sportive - *« où tous les peuples luttant par l'intelligence, semblent s'élancer à la fois dans la carrière infinie du progrès, vers un idéal dont on approche sans cesse, sans l'atteindre jamais.(...) De tous les points de la terre, les représentants des arts, des sciences et de l'industrie sont accourus à l'envi, et l'on peut dire que peuples et rois sont venus honorer les efforts du travail et par leur présence les couronner d'une idée de conciliation et de paix. En effet, dans ces grandes réunions qui paraissent n'avoir que des intérêts matériels, c'est toujours une pensée morale qui se dégage du concours des intelligences, pensée de concorde et de civilisation »* [4].

Brutalité du réel : la guerre de 1870, entre la France et la Prusse, va éclater dans trois ans, faire tomber le régime impérial, remodeler les équilibres européens et préparer la guerre de 1914.

C'est aussi l'été où meurt Baudelaire. Il est enterré le 2 septembre 1867 au cimetière Montparnasse, où se trouve aussi la tombe de Louis-Victor et sa femme Elisabeth.

L'ascension du Titlis, 7 septembre 1867

Ce même été, Victor Puiseux emmène ses quatre enfants, entre autres lieux de vacances, en Suisse, au petit village d'Engelberg, dans les Alpes Bernoises. Leurs excursions les mettent dans la nature, leur enseignent l'effort, le bonheur des paysages et des couleurs du monde, le bonheur de vaincre les difficultés : l'esprit même de l'Exposition n'est pas très loin.

Victor raconte que le 7 septembre 1867, il emmène les trois plus grands, Louise, 14 ans et demi, Marie, 13 ans et demi, et Pierre 12 ans, faire l'ascension du Titlis (3238 m), avec deux guides, ceci contrairement à ses habitudes, mais il est prudent, il faut assurer la sécurité des trois enfants. Le texte a été choisi par Pierre ou peut-être par deux de ses fils, bien des années plus tard, pour figurer dans le tome II de leurs souvenirs familiaux de courses dans les Alpes, *Où le Père a passé* [5]. Il commence ainsi :

« Réveillé avant minuit, j'appelle Pierre, Louise et Marie qui se lèvent sans se faire prier. Nous descendons en faisant le moins de bruit possible, et, au bas de l'escalier, nous trouvons nos guides, Leodegard Feierabend et Giuseppe Cattani, portant chacun une lanterne d'une main et de l'autre, une hache dont le manche sert de bâton ferré ; ils sont en outre munis de cordes et chacun d'eux a sur son dos un sac contenant des vivres. Des nuages couvrent une grande partie du ciel ; on aperçoit seulement quelques étoiles vers le nord. Nous partons sans être bien rassurés au sujet du temps, et après avoir passé le pont en face du village, nous commençons à monter dans la forêt. »



Bientôt, ils quittent les sentiers en zigzag qui traversent les pentes des pâturages pour attaquer des zones bien plus raides, vers les rochers et la neige, toujours dans la faible lueur des lanternes des guides, *“les pieds encore novices apprennent à s'affermir sur ces surfaces glissantes. Vers 4 heures, nous avisons un rocher qui nous abrite contre le vent et dans les anfractuosités duquel règne une température assez douce. C'est là que nous faisons notre premier déjeuner, au dessus d'un précipice effroyable dans lequel un guide s'amuse à faire rouler des pierres.”*

Où le Père a passé... T.II

Et puis crac, voilà la neige dure. Victor et les deux guides donnent chacun le bras aux enfants et lorsque la proximité des précipices et les crevasses possibles dans les glaciers qu'ils vont affronter se conjuguent, ils s'encordent : *Pierre et Marie sont reliés au guide qui marche en tête. Une autre corde réunit Louise, le second guide et moi, le guide était à l'arrière-garde et Louise entre nous deux. Nous arrivons enfin à l'endroit critique où ce n'est plus de la neige que nous avons sous les pieds, mais une pente de glace dure aboutissant à des précipices ; les guides taillent une à une des marches dans la glace, il faut poser son pied, s'assurer de la stabilité, avant de recommencer à monter.*

Lorsqu'ils arrivent au sommet, le soleil est levé depuis un moment. Ils contemplent l'immense paysage. Victor Puiseux connaît tous les noms des sommets proches ou lointains, tout l'horizon, aux quatre coins cardinaux, et les indique à ses enfants, nul doute qu'il soit capable aussi d'y ajouter la nature des roches et une brève histoire géologique : à l'ouest les Alpes Bernoises et leurs « cinq cimes colossales », à l'est, les sommets qui dominent la vallée de la Reuss jusqu'au Saint-Gothard, au nord, le Pilate et le Rigi, surplombant le Lac des Quatre-Cantons : si j'avais été avec eux, en me penchant et avec les yeux de la foi - chacun son dada -, j'aurais aperçu sur ses rives Richard Wagner fraîchement installé à Tribschen et mettant la dernière main aux *Maitre Chanteurs de Nuremberg*. Mais les goûts musicaux des Puiseux, même si Sophie Jannet y veille sans aucun doute, me restent inconnus.

« Mais ce qu'il y a de plus frappant peut-être, dans tout ce panorama, c'est la vue dont nous jouissons du côté du Sud. Là se dressaient deux montagnes aiguës, le Spitzliberg et le Sustenhorn, brillantes de neige jusqu'à leurs sommets et dominant un immense glacier d'une pureté parfaite et dont aucun rocher n'interrompt l'éclatante blancheur. Un autre glacier non moins beau, celui de Triften venait se réunir à celui-là : il y a dans cet aspect quelque chose qui rappelle celui de l'Océan ». Ce jour-là, on ne dessine pas, mais souvent, dans d'autres récits d'excursion, on verra Pierre et son père sortir leur carnet de croquis. On rentre de bonne heure - partis à minuit ! - pour déjeuner à l'hôtel, « un peu fatigués mais enchantés de notre expédition ».



Le Titlis

Comme il l'a fait en d'autres circonstances, il a dû en donner un récit détaillé à Sophie Jannet. Je ne suis pas sûre, d'ailleurs, que ce texte de cinq pages, qui ne porte pas de référence dans le volume où ses petits-enfants l'ont inséré, ne soit pas tout bonnement une lettre à Sophie, une de ces nombreuses lettres qui commencent par *Chère Maman* et se terminent par *Je vous embrasse de tout cœur*. Une multitude de détails sur les enfants, le soin qu'il en a pris, ne sentent évidemment pas le compte-rendu pour alpinistes, mais sont destinés à rassurer une grand-mère - et une belle-mère - aimante.

Je trouve ce récit intéressant, il montre assez bien les goûts profonds de Victor, l'infinie pureté des paysages, leur infinie beauté, le désir de les connaître intimement et de les nommer pour mieux en profiter, comme on le ferait pour distinguer des amis, des personnes, l'aspect somme toute rassurant de l'infini en général, sous ses formes ici visibles ou évoquées, océan, montagne, ciel, ces mondes qui ne font pas faux bond.

On y voit aussi son souci profondément pédagogique, donner le goût d'accéder à la connaissance, à la compréhension de ce qui vous entoure. On y trouve beaucoup des échos du siècle qui l'ont formé, la joie de l'effort, la minutie du travail (la description de marches dans la glace, et la manière précise de les utiliser en assurant le pied, est faite presque marche par marche), l'immensité des choses que les hommes ont à leur disposition s'ils s'en donnent la peine, l'immensité de leurs désirs et que lui-même cultive constamment.

« La volonté, brusque hippogriffe »

Quelques années plus tard, Victor Hugo, dans sa magnifique épopée *L'Année terrible*, écrira, pour le mois d'*Avril*, un texte qui a dû plaire à Victor Puiseux :

*Oser monter, oser descendre,
Tout est là. Chercher, oser voir !
Car Jason s'appelle entreprendre
Et Gama [6] s'appelle vouloir
Quand le chercheur hésite encore,
L'œil sur la nuit, l'œil sur l'aurore,
Reculant devant le secret
Tremblant devant l'hiéroglyphe,
La volonté, brusque hippogriffe,
Dans son crépuscule apparaît !
C'est sur ce coursier formidable,
Quand le Génie humain voulut,
Qu'il aborda l'inabordable,
Seul avec sa torche et son luth.
Lorsqu'il partit, âme élancée,
L'astre Amour, le soleil Pensée,
Rayonnaient dans l'azur béant
Où la nuit tend ses sombres toiles,
Et Dieu donna ces deux étoiles
Pour éperons à ce géant.*

Il n'est pas étonnant que, quelques années plus tard, par-delà la guerre de 1870, Victor Puiseux participe à la création du Club Alpin Français qui s'inscrit dans cette mouvance - la pureté, le sport, l'effort, le désir d'infini - et qui semble d'autant plus nécessaire dans le contexte d'une société déboussolée par la défaite de 1870 et les événements de la Commune : « La fondation du Club Alpin Français, ébauchée en 1870, par MM. de Billy, Adolphe Joanne, Hubert Waffier (...), abandonnée après le désastre de la guerre, fut vigoureusement reprise en 1874 par les mêmes personnes assistées de M.M Abel Lemercier, Cézanne, Albert Millot, et d'un noyau d'adhérents dévoués (...). A la fin de mars, les statuts furent adoptés dans une réunion nombreuse qui élut comme membres de la Direction Centrale M.M de Billy, Cézanne, Daubrée, Joanne, Lemercier, Lequeutre, Maunoir (Secrétaire général de la Société de Géographie), Millot, Puiseux, Templier, marquis de Turenne, Viollet-le-Duc » (*Annuaire de 1874 - Chronique du CAF*) [7].

Équilibre toujours délicat entre l'idéologie de l'effort et la volonté de puissance : celle-ci, heureusement, semble manquer totalement à Victor Puiseux, dans le sens où il n'a nullement l'esprit de compétition, pas plus que l'avidité d'honneur et d'argent ;

sa carrière le prouve, il ne « cumule » pas les postes universitaires et travaille bénévolement dans ceux qu'il laisse vacants sur le plan budgétaire (EPHE et Bureau des longitudes) : ce qui ne signifie pas qu'il n'ait pas d'influence ni de pouvoir : parfois la douceur impose.

Notes

[1] *Ten Little Niggers*, chanson écrite en 1869 par Frank Green, sur une musique de Mark Mason, pour le chanteur G.W. « Pony » Moore.

[2] François Auguste Ferdinand Mariette est un égyptologue français, né le 11 février 1821 à Boulogne-sur-Mer et mort le 18 janvier 1881 au Caire.

[3] L'inauguration aura lieu le 22 novembre 1869.

[4] cf *Discours prononcé par S. M. l'Empereur Napoléon III à la distribution des prix de l'Exposition Universelle le 1er juillet 1867*, Paris, Typ. Vert Frères, rue François Miron 8. 8 p.

[5] cf *Où le Père a passé*, Argo, 1928, T. II pp.51-55.

[6] Vasco de Gama.

[7] cf *Annuaire du Club Alpin Français*, 1874.

15. Les remous de la Guerre de 1870 1867-1871

Le rituel des vacances

Dans les trois années qui ont précédé la guerre - et nul ne se doutait qu'on vivait une « avant-guerre » - la famille a continué à passer ses vacances à la montagne. Elles sont plus ou moins résumées par André, le plus jeune de ses fils, dans un texte de 1913 où il évoque la beauté des paysages liée au souvenir de son père avec pas mal d'émotion : « C'est à toi, mon père chéri, que vont mes pensées, quand sur les sommets, débordant d'enthousiasme, je me mets à parler tout seul au grand étonnement des oiseaux [1] ».

Il y avait la régularité des départs, les 4 enfants et leur père, vers les pentes, les pâturages ; ils ne s'y établissaient pas de manière statique, et, dans le même mois, ils se déplaçaient et changeaient de montagnes, d'hôtels et d'auberges, et de pays voisins, Suisse, Italie, Espagne. On pouvait passer du Dauphiné à la Suisse, des Vosges aux Pyrénées. On grimpait, on grimpait, on grimpait, avec son casse-croûte et son carnet à dessins, on herborisait, on glissait sur les pentes pour redescendre plus vite, bref, on n'arrêtait pas, quel que soit le temps. Le soir, on écrivait à Bonne-Maman Jannet. Des lettres dont on couvre tous les feuillets, en utilisant le papier dans tous les sens, sur le côté, en haut et en bas, pas un blanc qui subsiste, les enfants ajoutent des mots ou des impressions personnelles au grand récit que déroule Victor avec tous les détails, le soleil, la pluie, la couleur des fleurs, le brouillard, le réveil, le retour, les chutes de l'un ou de l'autre etc.

Le début de l'été 1870

En 1870, Victor vient d'avoir 50 ans, Louise a 17 ans depuis décembre, et Marie 16 ans, Pierre va fêter ses 15 ans le 20 juillet, André court sur ses 12 ans.

La veille de l'anniversaire de Pierre, le 19 juillet, la France déclare la guerre à la Prusse, pour un certain nombre de raisons mineures ou majeures, dont la plus récente est le soutien de la Prusse à la candidature d'un prince prussien Hohenzollern au trône d'Espagne ; déclenchée par un télégramme légèrement trafiqué par Bismarck pour le rendre insultant - la fameuse dépêche d'Ems - la guerre est « un coup de tonnerre dans un ciel serein ».



La Brèche de Roland

Victor et les enfants étaient probablement déjà partis dans les Pyrénées où, selon André, qui groupe les années 1870-1873, ils ont été d'ouest en est, ont parcouru le cirque de Gavarnie et escaladé la Brèche de Roland, puis ils gagnent les Pyrénées-Orientales, mettent le cap sur le Canigou, autant d'excursions relativement faciles et de superbes paysages.

Où et comment ont-ils appris les premières défaites du début du mois d'août ? Car la ligne de front est presque immédiatement enfoncée : la charge vaine, presque suicidaire, des cuirassiers à Reichshoffen et la perte de Fröschwiller ont lieu le 6 août, les généraux font sauter les ponts pour enrayer l'avance prussienne, en vain, Borny-Colombey, Mars-la-Tour, Saint-Privat tombent le 18 août, début du siège de Toul le 16 août ; puis Metz est encerclé. Et enfin Sedan.



A. Deneuville, Les dernières cartouches

Le bourg de Bazeilles [2] commence fin août un combat désespéré immortalisé dans un tableau de Deneuville, *Les dernières cartouches*, pour protéger Sedan toute proche, mais c'est en vain, et bientôt, voilà les deux sièges, autour de Metz et de Sedan, qui se durcissent, puis craquent.

La chute de l'Empire et le choix de Lectoure

Les troupes allemandes (Prussiens et leurs alliés, de plus ou moins bonne grâce, Saxons, Bavarois etc.) se dirigent vers Paris et vers le reste de la France, on entre non pas comme dans du beurre, ce beurre se défend, résiste, mais se laisse enfoncer toutefois, car la supériorité des troupes prussiennes est très nette.

Début septembre, la guerre malheureuse se double d'un coup de théâtre politique. Le 2 septembre, Napoléon III est fait prisonnier à Sedan et doit signer l'acte de reddition devant les généraux de Wimpffen et von Moltke au Château de Bellevue près de Sedan. Il est emmené en captivité près de Cassel [3]. L'impératrice Eugénie ne sera pas longtemps régente.



Le 4 septembre devant l'Assemblée

Le 4 septembre, une foule parisienne envahit le Palais-Bourbon où siège le Corps législatif : des députés, dont Léon Gambetta et Jules Favre, se rendent à l'Hôtel de ville de Paris, ils y proclament la république. Un gouvernement provisoire, qui prend le nom de Gouvernement de la Défense Nationale, est alors formé, par une dizaine de députés qui s'autoproclament et s'attribuent les portefeuilles, formant un petit exécutif, « la Délégation ».

Les Puiseux sont encore en vacances, dans ce début de septembre qui tourne au tsunami politique. Ils se sont arrêtés, en revenant des Pyrénées, chez leurs amis Boutan qui ont une maison de famille à Lectoure, dans le Gers, une petite ville thermale qui se trouve bien loin de la Loire, vers laquelle les armées d'Allemagne se rapprochent à grands pas. Et sans doute est-ce là que Victor prend la décision de rentrer à Paris et de laisser les garçons - les plus jeunes - à Lectoure, sous la garde de la femme de son ami Augustin Boutan (1820-1900), professeur de physique et proviseur du lycée Saint-Louis - celui où sont inscrits Pierre et André.

Ce proviseur est un ami, ils ont été à l'ENS autrefois ensemble, et les correspondances des années suivantes montreront que Pierre avait tissé des liens amicaux avec les fils et les filles Boutan. La légende familiale prétend que dans l'hiver, Pierre Puiseux (il a 15 ans !), en digne fils de son père, a remplacé brillamment le professeur de mathématiques du collège de Lectoure, momentanément absent. Un des fils Boutan, Louis, fera, un peu plus tard, de la montagne avec Pierre. Et c'est Augustin Boutan qui remettra à Victor Puiseux sa médaille d'officier de la Légion d'honneur en 1876, puisqu'il était lui-même titulaire de cette distinction.

Devant l'avance de l'armée prussienne, et avant que la région d'Orléans ne soit occupée, la « Délégation » du gouvernement provisoire quitte bientôt Paris pour Tours, où Gambetta, qui a une voix prépondérante et le double portefeuille de la Guerre et de l'Intérieur, les rejoindra en ballon, le 7 octobre, lorsque les communications seront coupées par l'avance allemande.

Retour à Paris

Tout s'est défait et passé si vite. La lecture de la chronologie de ces quelques mois de guerre est stupéfiante : chaque jour, en août, septembre et octobre, on voit s'avancer en tache d'huile les troupes dirigées par la Prusse, qui gagnent une ou deux batailles par jour, vers le nord-ouest, l'ouest, le sud jusqu'à la Loire, puis avalent les défenses, villes et villages tombent les uns après les autres, de façon à resserrer les armées autour de Paris, devant les forts de la banlieue puis de la capitale. Comme une énorme mâchoire.

L'image en a été si forte, si impressionnante que dès la guerre et pendant des années après, les peintres ont représenté la plupart des combats, œuvres qui jalonnent à présent les murs du Musée d'Orsay, dont les images et les morts se répétaient, agrandis, sur les grandes toiles qui ornaient les panoramas, spectacle à la mode, préfiguration du cinéma, illustrant cette immense défaite, les incendies, les destructions, les morts, « les pauvres morts ». L'un de ces panoramas est encore en activité à Lucerne et illustre la retraite de l'armée du Nord, commandée par le général Charles-Denis Bourbaki (1816-1897), jusqu'en Suisse, après Sedan.



Panorama « Bourbaki » à Lucerne

Les garçons garés à la campagne, loin des troubles physiques et politiques de la ville, Victor Puiseux rentre à Paris avec ses deux filles, le travail habituel l'attend. Si les cours de mécanique céleste à la Sorbonne reprennent normalement, l'Observatoire, lui, est sens dessus dessous ; Le Verrier, bien que chouchou du Second Empire, avait dû quitter son poste en février 1870, à la suite d'un dossier monté par treize astronomes [4], lassés de son attitude dictatoriale. Cette affaire a été racontée de manière très narcissique par Camille Flammarion dans ses *Mémoires* (1911). Le Verrier avait alors été remplacé par Charles Delaunay, qui sera directeur de l'Observatoire de 1870 à 1872. Mais Le Verrier revient à la charge en 1873, et ne sera enfin remplacé qu'en 1877 par Ernest Mouchez.

Victor Puiseux réintègre le Bureau des longitudes qu'il avait quitté en 1868, - ses collègues estimaient alors que Le Verrier « avait lassé même la patience d'un Puiseux » [5] - avec la charge de la rédaction de ses tables, *Connaissance des temps*. Un genre de travail qu'il semble sinon affectionner, du moins accepter et faire avec fidélité. Tout se passe comme si Victor Puiseux semblait avoir le goût d'être de plus en plus invisible, modeste, utile, efficace, défaut/vertu qui semble un peu sa marque de fabrique : Étienne Ghys, dans un récent ouvrage *A Singular Mathematical Promenade* accessible sur internet, où il consacre un chapitre à Victor, le souligne, ajoutant que, heureusement, l'alpinisme a honoré sa mémoire par le baptême de la pointe Puiseux dans le Pelvoux !

Par moment, c'est un peu agaçant de voir tous ses contemporains, Charles Hermite, Joseph Bertrand, Charles Briot, beaucoup de ses anciens élèves de l'ENS et ses jeunes collègues lui passer devant, pour se carrer dans les meilleurs postes et les honneurs, y faisant la pluie et le beau temps. Lorsqu'il sort de sa réserve, c'est pour voler au secours de ceux qui se font évincer : ainsi on trouve la signature de Victor Puiseux, en 1867, au bas d'une pétition en faveur de son ancien élève Émile Mathieu, également élève et protégé de Gabriel Lamé ; comme lui, Mathieu avait été professeur à la faculté de Besançon. Mais une cabale le relègue au lycée de Nancy après qu'il ait été chargé de conférences une année à l'ENS. La pétition a été sans succès.

Un piège qui se contracte

Victor Puiseux et ses filles sont donc enfermés dans Paris, où le siège se déroule en plusieurs temps, vers un étouffement croissant.

Paris est encerclé le 19 septembre, de manière plus ou moins lâche tout d'abord et, tant que certains forts tiennent le coup, il est possible d'aller dans la banlieue, d'effectuer quelques petites sorties, de faire venir des provisions, on peut même prendre encore, en novembre, le train jusqu'à Nogent-sur-Marne. Mais les restrictions commencent à peser et les prix montent. On peut encore s'en échapper en ballon, depuis Montmartre, comme l'avait montré Léon Gambetta début octobre.



A. Deneuville, Bivouac au Bourget

Le journal de Jules Claretie, auteur, historien, dramaturge, très lancé dans la vie parisienne, rend bien compte du changement de situation en décembre et début janvier, où les forts tombent les uns après les autres aux mains des Prussiens. Paris se transforme alors en souricière absolue, toutes les issues sont fermées, sous le contrôle ou sous le feu allemand.



A. Deneuville, La bataille de Champigny

Au mois de janvier, ça chauffe sérieusement du côté du boulevard Saint-Michel, où habitent Victor Puiseux au 81, et Henri Wallon, son oncle, au 95 - et dont la famille est réfugiée en Normandie -. Tous deux sont gardes nationaux et vont prendre leur tour de garde dans les forts, malgré leur âge (Victor, 50 ans, Henri, 57).

Le 5 janvier : les batteries prussiennes, tout juste équipées de nouveaux canons Krupp et positionnées à Meudon, Saint-Cloud et Boulogne, commencent à bombarder Paris : les premiers obus tombent rue d'Assas, rue des Feuillantines, dans le cimetière de Montparnasse et dans le quartier du Luxembourg. Dans la nuit du 5 au 6 janvier, le bombardement touche le quartier du Panthéon, l'ENS, et le quartier du Val-de-Grâce. La nuit du 6 au 7, le quartier de Grenelle est touché, et les bombardements continuent sur le quartier de l'Observatoire. Le 7 janvier, le viaduc d'Auteuil est frappé à son tour, l'hôtel des Invalides aussi, bien que transformé en hôpital. Le 9 janvier, cinq cents obus tombent dans et autour du Jardin du Luxembourg. Ça fait du bois de chauffage ? Non, il est bien trop vert pour brûler.

Sans doute Victor a-t-il dû regretter maintes fois de ne pas avoir éloigné aussi ses filles, qui souffrent des restrictions et du froid. Il en a fait état à son élève Benjamin Baillaud : « Ces deux jeunes filles ont été fortes et courageuses pendant la guerre. Ce sont elles qui ont pris ici toutes les précautions que pouvait nécessiter le siège » [6]. Elles l'ont payé cher.

« Nous mangeons de l'inconnu »



Une boucherie en 1871

Les prix montent vertigineusement. Le poulet qui était déjà grimpé à 10 F le kilo en septembre atteint 45 francs en janvier [7]. On abat les animaux du Jardin des Plantes, que, de toute façon, on ne peut plus nourrir. Les grands restaurants parisiens en servent des morceaux - civet de kangourou, côte d'ours, chameau à l'anglaise - finement cuisinés. La trompe d'éléphant se vend à 40 F la livre. Les chats ont passé depuis un bon moment à la casserole. On piège les rats pour les vendre (2 francs le rat).

Dans les cuisines bourgeoises et populaires, on crève de faim. Victor Hugo : « Ce n'est même plus du cheval que nous mangeons. C'est peut-être du chien ? C'est peut-être du rat ? Je commence à avoir des maux d'estomac. Nous mangeons de l'inconnu. » (*Choses vues*, 30 décembre 1870).



Gardes nationaux servant une batterie

Les habitants crèvent aussi de froid, ni bois ni charbon ne pénètrent dans Paris, les rues sont noires dès la tombée de la nuit : l'éclairage au gaz est coupé. Henri Wallon et Victor Puiseux vont prendre leur garde dans le noir complet, dans les limites du couvre-feu (6 h - 18 h). Pas de nouvelles des réfugiés : on échange quelques rares lettres sur papier pelure par les pigeons voyageurs que les Prussiens descendent le plus souvent à coup de fusil. On a même essayé le portage par chiens, qui ne sont jamais revenus. Les ballons : c'est fini, ils se font aussi tirer dessus.

Papillon de nuit halluciné et bourré de désir dans ce monde lugubre, Arthur Rimbaud erre dans le triangle Charleville - Paris - Douai - Paris - Charleville.

Je ne connais pas les sentiments de Victor Puiseux. Il parvient à assurer des occupations disparates et fatigantes : il est tour à tour, dans la journée et dans la semaine, garde national, professeur de mécanique céleste à la Sorbonne et astronome, les pieds sur terre et la tête dans le ciel, finalement comme toujours.

L'armistice, la Commune et le second siège de Paris : « La grande ville a le pavé chaud »...

Déjà, à Lyon, Marseille, Toulouse, les républicains radicaux avaient organisé, en décembre, des « communes », pour protester contre la politique du gouvernement provisoire, qui, de Tours, s'est réfugié à Bordeaux. Finalement, ce gouvernement provisoire prend le parti d'arrêter les combats, contre l'avis de Gambetta [8], qui est partisan de la guerre à outrance, et dans le sens de Thiers qui préconise l'armistice au prétexte que plus le temps passe, plus les Allemands seront exigeants et plus les destructions seront importantes.



Carolus Duran, La mort d'Henri Regnault à Buzenval, 19/1/1871

Le 19 janvier, une dernière et désastreuse sortie à Buzenval entraîne les pourparlers.

L'armistice est signé le 28 janvier 1871, à Versailles, entre Jules Favre pour la France et Bismarck pour l'Allemagne, dans la Galerie des Glaces comme chacun sait : je ne vais pas, dans cette chronique, refaire l'histoire, fort bien documentée et bien trop riche pour se faire ici en trois phrases. J'indique juste comment la capitulation de Paris, l'armistice et la Commune prennent Victor Puiseux de biais, puis en pleine figure. D'abord, sans doute, un soulagement de la fin du siège, l'arrêt des bombardements et des nouvelles des réfugiés, la circulation des lettres non cachetées est autorisée. Le couvre-feu demeure.

La Commune instituée le 18 mars, dans un mouvement insurrectionnel, va dominer la ville jusqu'au 28 mai 1871. C'est reparti pour un second siège de Paris, cette fois organisé par le gouvernement « d'ordre » né des élections législatives du 8 février, installé à Versailles, sous la présidence d'Adolphe Thiers.

Pierre Olivaint

Je doute que Victor ait partagé les sources idéologiques diverses, extrêmes, des animateurs de la Commune, mélange détonnant de communisme, anarchisme, égalitarisme, grandeur d'âme ; ses propres idées politiques sont - j'en ai déjà parlé à propos de 1848 - conservatrices quoique chrétien social.

Qui plus est, il va perdre un ami très cher. Victor Puiseux a connu Pierre Olivaint (1816-1871), lors de leurs années d'études à l'École Normale Supérieure, et, ensemble, ils ont fondé un cercle catholique de Saint-Vincent de Paul en milieu étudiant [9]

Attiré par les idées de Lacordaire et par les idées du socialisme évangélique, Pierre Olivaint avait abandonné une carrière d'universitaire (lettres) et commencé son noviciat en tant que jésuite. Professeur dans un collège de la rue de Vaugirard, il a

également travaillé avec l'abbé Planchat, sorte de précurseur des prêtres ouvriers. Pierre Olivaint et Victor Puiseux se voient sans doute souvent. C'est dans la résidence des jésuites de la rue de Sèvres qu'Olivaint a été arrêté le 6 avril 1871 et fusillé pendant la Semaine sanglante, le 26 mai 1871, à Belleville avec une cinquantaine d'autres otages, issus des milieux catholiques dont la Commune se méfiait, souvent à juste titre, parfois sans raison ou à tort.



Édouard Manet, Guerre civile 1871(lithographie)

L'hiver et le printemps 1870-71 sont durs pour Victor Puiseux comme pour tout le monde, les Français entament la longue marche de la défaite, les pleurs sur les blessés et les morts de la guerre franco-prussienne et de la guerre civile, 5 milliards-or à payer à l'Allemagne (200 millions pour la seule ville de Paris), la perte de l'Alsace et de la Lorraine, l'effroyable répression qui suit la reprise de Paris par les troupes versaillaises qui laissent ensuite crever les enfants prisonniers dans des camps à ciel ouvert à Versailles, les procès iniques, les déportations, les exécutions : bref toute l'horreur qui fait que, à l'abri du temps, on est évidemment communard. Victor Puiseux ne l'a pas été, il a dû dépenser beaucoup de son temps en travail et en prière pour les morts de tous bords, je suppose. Et nul doute qu'il a cotisé pour la construction du Sacré-Cœur.

Enfin !

Enfin, voilà le retour de l'été, juin, juillet, il n'y a guère d'apparence de paix civile dans les rues. Car Paris est ravagé, les ruines s'amoncellent, au milieu des incendies à peine éteints, les débris des barricades, les monuments immenses - Tuileries, Hôtel de ville - ont été incendiés et fracassés, de nombreux immeubles éventrés, les archives sont en grande partie détruites. Le désespoir des rêves écrasés règne lourdement,

dans un esprit de vengeance ou au moins de revanche, les Communards contre les Versaillais, les Français en général contre les Prussiens. Le monde ne ressemble plus en rien à celui de l'année précédente, à cent mille années-lumière de la rutilante Exposition universelle.

Ira-t-on encore cueillir des fleurs et boire l'eau des glaciers dans les Alpes [10] ?



C. D. Friedrich, Voyageur au-dessus de la mer de nuages

Le 14 juillet, lors de sa séance - ce n'est pas encore la fête nationale -, l'Académie des sciences élit Victor Puiseux membre de l'Institut, au fauteuil de Gabriel Lamé qui vient de mourir. Élection à l'unanimité : depuis le temps que les autres lui passaient devant, ils lui devaient bien cela.

Joseph Bertrand raconte cette élection dans ces termes, qui disent tout : *Lorsque nous perdîmes en Lamé le plus célèbre représentant de la Physique mathématique, l'élection de Puiseux ne pouvait plus être retardée : l'Académie avait besoin de lui. Ses éminents concurrents, dont trois déjà sont nos confrères, en s'effaçant devant l'ancienneté de ses titres, s'inclinèrent devant son grand mérite. Sur cinquante-cinq votants, Victor Puiseux obtint cinquante-cinq suffrages. Un amour-propre judicieux pourrait se plaire à retarder une élection pour la rendre aussi triomphante, mais l'amour-propre n'est jamais judicieux et la modestie de Puiseux était sincère. Toujours égal dans son dévouement et son zèle, quand une étude s'imposait à l'Académie, entre ses confrères également préparés, Puiseux se trouvait toujours prêt ; quand chacun, retenu par ses propres travaux, sacrifiait*

une partie de son temps, s'il le fallait [11], Puiseux donnait le sien purement et simplement. Les calculs étaient rapidement faits et de main de maître. Jamais Puiseux ne s'en fit honneur. Son travail, si ses confrères avaient gardé le silence, serait resté l'œuvre commune. [12].

Enfin, donc, une reconnaissance, exprimée, des collègues. C'est moi qui dis *Enfin*, je ne pense pas que Victor l'ait pensé une seule seconde, trop affable et discret pour cela.

Marie est malade



Marie Puiseux, vers 1868

Lorsque Victor a récupéré sa famille, Marie ne devait déjà pas aller très bien : cette jeune fille, qui a eu 17 ans le 18 décembre 1870, qui a subi les difficultés du siège, le froid, la mauvaise alimentation, tousse souvent, elle a une petite fièvre, pas d'entrain, son visage que les photos un peu vieilles et « piquées » d'humidité n'enjolivent pas, devient triste, inquiet et pointu. Les vacances ont peut-être eu lieu à la campagne ou à la mer dans la famille Wallon, ou à la montagne, mais laquelle ? Ou nulle part ? L'histoire ne le dit pas. Les Puiseux ne parlent pas volontiers de ce qui les gêne.

En fait, Marie est tuberculeuse. À l'époque on ne dit pas cela, on dit qu'elle est fatiguée depuis un méchant rhume qui tourne à la maladie de langueur. Poitrinaire, phtisique : ces mots sont autant de condamnations à mort ; le bacille de Koch n'est pas encore découvert et moins encore les antibiotiques ; car de fait, Marie est malade

comme Chopin, comme Lautréamont ou les sœurs Brontë, comme la Dame aux camélias, et tant d'autres au XIX^{ème} siècle, victimes le plus souvent jeunes, que les quartiers bourgeois ne protègent pas plus que les quartiers pauvres. Les cas de cette maladie se sont multipliés pendant le siège. Les voyages dans le Midi, quand on peut se les offrir, ne servent à rien. Celui de Marie, à Menton, pas plus que les autres. Elle va le faire pourtant, en compagnie de sa grand-mère Jannet et de sa sœur aînée Louise : un peu avant le 12 novembre 1871 [13], toutes trois partent prendre l'air doux de la Côte d'Azur, et y passer l'hiver 1871-1872.

Notes

[1] Pierre Puiseux, *Où le Père a passé...*, Argo, 1928, Tome II, p. 167.

[2] La ville possède le *Musée de la dernière cartouche*, installé dans la maison où se déroula cet ultime combat.

[3] En mars 1871, Bismarck permettra qu'il rejoigne sa femme et son fils à Londres, où il mourra le 9 janvier 1873.

[4] cf. Anne-Marie Décaillaut-Laulagnet, thèse de doctorat en histoire des mathématiques, Paris V, 1999, (Edouard Lucas 1842-1891), : le parcours original d'un scientifique français dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

[5] cf. Charles Wolf, *Le Centenaire de l'École Normale (1795-1895)* : Édition du Bicentenaire. Paris : Éditions Rue d'Ulm, 1994.

[6] cf. Benjamin Baillaud, *Mémoires et variétés, Victor et Pierre Puiseux*, sl, sd, p. 3.

[7] Un professeur de l'enseignement supérieur touche environ 7 000 francs par an.

[8] Mis en minorité, Gambetta donne sa démission et quitte momentanément la France le 6 février 1871.

[9] Ce cercle aura des prolongements assez influents au XX^{ème} et même XXI^{ème} siècle, comme le montre David Colon, dans un mémoire de DEA dirigé par Jean-Pierre Azéma en 1996 : La Conférence Olivaint.

[10] Un très grand merci à Étienne Ghys – Directeur de recherches, ENS Lyon, CNRS - qui m'a rappelé la proximité de ce tableau avec mon arrière grand-père.

[11] C'est J. Bertrand qui souligne.

[12] J. Bertrand, « Éloge de M. Victor Puiseux, lu dans la séance publique de l'Académie des sciences, le 5 mai 1884 », in *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, 2^e série, tome 8, n°1, p.233.

[13] Lettre de Victor Puiseux à sa cousine Marie Wallon, religieuse sous le nom de Sœur Thérèse de Sales dans l'ordre de la Visitation à Paris, en date du 12/11/1871.

16. Des poumons en papier de soie

Comme la jeune vierge héroïne de la légende russe que Stravinsky magnifiera des années plus tard dans *Le Sacre du printemps*, les deux filles Puiseux meurent au printemps, à deux ans d'écart.

Marie ouvre le bal

Une lettre de Victor Puiseux à son sujet est conservée, elle date du 12 novembre 1871. Elle est adressée à Marie Wallon (1840-1904), sa cousine, entrée dans l'Ordre des Dames de la Visitation sous le nom de Sœur Thérèse de Sales ; c'est la fille aînée du premier mariage d'Henri Wallon qui a longtemps résisté à l'entrée de sa fille dans un ordre cloîtré. Victor lui annonce que le départ de Marie pour Menton a eu lieu et lui demande de se joindre à ses prières : *Veillez demander particulièrement pour moi la résignation et la soumission à la volonté de Dieu, quoiqu'il arrive ; j'en aurai peut-être bien besoin ; car les médecins ne m'ont pas caché que l'état de Marie est fort grave.*



Madame Wallon (Féfé) 1781-1874

Il la remercie de lui avoir donné une relique du Père Olivaint, son ami de jeunesse, jésuite fusillé lors de la Semaine sanglante [1]. Il ajoute qu'il a vu Madame Wallon mère, (dite « Féfé », âgée de 90 ans, et mère de Sophie Jannet) ; elle était attristée par le départ de sa fille et de ses petites-filles, mais elle « *supportait cette nouvelle séparation aussi courageusement qu'on pouvait l'espérer* ». Née en 1781, « Féfé », sous son bonnet vieux style XVIIIe, avait vu passer toutes les tempêtes depuis la grande Révolution, et vu mourir beaucoup de ses proches, souvent en pleine jeunesse, ne serait-ce que Laure et Paul Puiseux.

La Côte d'Azur commençait à être bien équipée pour recevoir les phtisiques qui venaient de l'Europe entière y chercher « le soutien d'une mourante vie », comme aurait dit La Fontaine [2]. Le premier sanatorium français, l'Hôpital maritime de Berck, a été construit en 1861 dans le Pas-de-Calais. La Côte d'Azur n'en offrait pas

encore. Et des établissements de soins n'ont vraiment proliféré qu'après 1900, principalement en montagne.

Marie a passé l'hiver à Menton, en compagnie de sa sœur et de sa grand-mère ; elle y a eu 18 ans le 18 décembre 1871, et elle y est morte le 31 mars 1872 à 6 heures du matin. Grâce à Antoine Schombourger [3], j'ai eu accès à son acte de décès, c'est Victor Puiseux qui a fait et signé la déclaration, avec, pour témoin, un inconnu de 23 ans, Louis Fornari, receveur municipal, sans doute un employé de la mairie ; l'acte n'indique pas à quelle adresse elle est morte : les trois femmes occupaient-elles un appartement « garni », comme on disait ? Une pension de famille ? L'hôtel ? Chez des religieuses ?

Victor Puiseux n'avait pas laissé Sophie Jannet et Louise face aux obligations et à la douleur, il était un père très aimant et très attentif. Il est sans doute venu les voir plusieurs fois et il a assisté aux derniers jours de sa fille : le train desservait Menton depuis 1869. On venait tout juste d'introduire le mimosa sur la Côte d'Azur, avec son feuillage découpé et si fin, ses fleurs jaunes duveteuses, éphémères et fragiles au parfum doux et un peu enivrant. Il aura peut-être expliqué à Marie, dernière leçon de botanique, comme autrefois dans les promenades, que le mimosa s'appelle *Acacia dealbata* et qu'il était un tout nouveau-venu, originaire d'Australie.

Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser

On imagine l'angoisse de la famille, lorsque Louise, revenue de Menton à Paris, a commencé, dans l'année 1873, le cycle toux-fatigue-fièvre, voire hémoptysie.



Louise Puiseux (16 ans ?)

Sa photo, vers 16 ans, la montre plus jolie que Marie, elle a un air plus sérieux que triste, et, comme sa sœur, elle est sagement boutonnée jusqu'au menton avec une petite croix qui dépasse d'un petit col blanc. Elle a vingt ans le 28 décembre 1873. Cette fois, il n'y aura pas de voyage à Menton, on sait qu'ils sont inutiles. D'autant que Fébronie Wallon, qui est sous la garde de sa fille Sophie Jannet, est très malade, elle aussi (sans plus de précision).

Le mardi matin 21 avril 1874, une lettre de Victor à la même cousine Wallon, Sœur Thérèse de Sales, entrelace les deux mauvaises nouvelles, la grave dégradation de la santé de Louise et la mort de Féfé Wallon (93 ans). Comme pour Marie, la lettre est tragiquement résignée, elle semble presque stéréotypée, tant les mots sont répétitifs pour masquer la cruauté de la situation et en enrober la douleur sous des formules d'acceptation et de soumission à une croyance extraordinairement forte :

Ma chère sœur,

Ç'a été une grande consolation pour moi d'apprendre par vos lettres que vous priez et que l'on prie autour de vous pour la santé de cette chère enfant dont la santé est si gravement compromise ; les médecins ne m'ont pas caché que leur art est à peu près impuissant ; ainsi c'est bien en Dieu et en Dieu seul qu'il faut mettre toute notre espérance. Continuez donc à lui demander qu'il éloigne ce calice, ou, si la Providence en a disposé autrement, qu'il me donne le courage d'accepter avec résignation cette nouvelle épreuve. »

« Ai-je besoin de vous dire, ma chère sœur, que mes inquiétudes pour Louise ne m'empêchent pas de ressentir bien vivement la perte de cette bonne grand-mère qui nous aimait tous et qui avait pour vous, vous le savez, une affection toute particulière. Avant-hier encore, comme on lui parlait de vous, elle répétait votre nom avec effusion. Sa piété, sa patience dans la situation si pénible où elle est depuis un mois, les secours spirituels enfin qu'elle a reçus à plusieurs reprises, tout doit nous donner la confiance qu'elle a trouvé grâce auprès du Souverain Juge. Nous ne manquons pas cependant, mes enfants et moi, d'unir nos prières à celles que toute la famille, et vous en particulier, adresse à Dieu pour elle. »

« Merci encore une fois, ma chère sœur, pour votre bonne lettre et pour les assurances qu'elle contient. Dites à ces Dames de la Visitation combien je suis touché de ce qu'elles font pour leur ancienne élève : Louise aussi leur en est bien reconnaissante. La pauvre enfant demande cependant à la sœur qui la soigne, si vraiment il fallait prier pour sa guérison ; elle est entièrement résignée à la volonté de Dieu et ne s'inquiète que de l'affliction que son départ causerait à ceux qui l'aiment. Que Notre Seigneur et sa Sainte Mère disposent tout pour le mieux et nous donnent de nous trouver un jour réunis là où est notre véritable patrie. Votre bien dévoué cousin

V. Puiseux »

et puis une autre lettre du 7 mai 1874 :

« *Ma chère sœur,*

Louise vient de recevoir la Sainte Communion et l'extrême-onction ; veuillez joindre vos prières aux siennes et aux nôtres. Nous ne savons pas combien de temps Dieu la laissera encore en ce monde ; mais le médecin paraissait croire ce matin qu'elle ne tarderait guère à passer à une vie meilleure. Adieu, ma chère sœur, je retourne auprès de ma chère malade, votre tout dévoué parent

V. Puiseux »

Sur l'acte de décès de Louise (en ligne), dressé à la mairie du V^{ème} arrondissement le 11 mai 1874, on lit qu'elle est « décédée ce matin, à neuf heures, dans son domicile, 81 boulevard Saint-Michel. » L'acte est signé par son père Victor Puiseux, cinquante-cinq ans, membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur (en fait, Victor Puiseux est dans sa cinquante-cinquième année, il vient d'avoir 54 ans le 17 avril 1874) et son grand-oncle Henri Wallon, député, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, officier de la Légion d'honneur. Le vocabulaire a légèrement changé : on n'écrit plus *feue son épouse* en parlant de Laure Jannet, mais *son épouse décédée*. Les signatures sont les mêmes, *V. Puiseux* en très légère pente ascendante, *Henri Wallon*, plus fleurie, plus importante.

Les filles de Léon

La mort des filles de Victor m'amène à parler de son frère, Léon Puiseux, que j'ai laissé en plan à Poitiers, marié à Françoise (ou Francine ?) Samson en 1846 et devenu père de deux filles, Charlotte née en 1851 et Jeanne, en 1860. Léon - agrégé d'histoire - avait ensuite enseigné à Lyon, puis trente ans à Caen, et enfin il était passé dans les cadres de l'Inspection d'Académie, et nommé à ce titre en 1869 à Tours, où il passe la guerre de 1870. Nommé à Versailles en 1872, dans les mêmes fonctions, il devient bientôt Inspecteur Général de l'enseignement primaire de la Seine : ainsi les deux frères, Léon et Victor, se sont retrouvés tous deux parisiens comme autrefois.

De sa carrière un peu terne, rien à retenir de passionnant, quelques ouvrages d'histoire normande, dont le *Siège et prise de Rouen par les Anglais (1418-1419)*, Caen, E. Le Gost-Clérissé, 1867, in-8°, ouvrage couronné par l'Académie de Caen. Une collaboration régulière au *Moniteur du Calvados* (1863-1869) l'occupait beaucoup, et il était un membre actif de la Société des antiquaires de Normandie et de l'Académie de Caen.

Un triste évènement toutefois le ramène à la surface en 1872, car, l'année de son retour à Paris - qui est celle de la mort de Marie, fille aînée de Victor -, Charlotte, meurt elle aussi à 20 ans. De quoi ? Je ne sais pas. Mais comment ne pas me demander si le bacille de Koch n'a pas traîné entre ces petites jeunes filles.

D'autant que Jeanne, la deuxième fille de Léon, va mourir, à son tour, à 17 ans, en 1877. Sur la photo, quelle différence avec les petites « cousines Victor » : Jeanne a l'air un peu triste mais elle a l'air d'une star. Les deux familles ne devaient pas avoir les mêmes goûts dans la vie ; Victor pétri dans son catholicisme, a sans doute trop entraîné et étouffé ses filles dans la piété extrême et les efforts.



Jeanne Puiseux 1877

Pour autant, et quel que soit leur type de vie, en cinq ans, les quatre cousines Puiseux sont mortes à la fleur de l'âge, comme on dit. Chez Léon (1814-1889), il ne restera plus personne, branche « sans descendance » disent brièvement les arbres généalogiques ; chez Victor, restent les deux fils, Pierre et André, qui font des maths et assistaient encore, en 1872, au « catéchisme de persévérance », où l'on étudiait de manière approfondie les questions de dogme, de foi, des projets supposés être ceux de Dieu.

Voilà, les filles sont mortes : je redoutais d'écrire ce chapitre, étouffant, noyé dans la crainte d'un Dieu Juge que l'on remercie de vous infliger la souffrance, j'étais triste par avance de dire l'héroïsme ravageur de Victor. Maintenant, c'est fait, je vais le retrouver, cachant ses larmes face à ses étudiants, et à l'Observatoire en 1874, année d'un transit de la planète Vénus.

On n'entendra plus parler de Louise et de Marie, elles ne feront plus de promenades ni de prières, personne n'évoquera leur mémoire dans les récits d'ascensions d'*Où le Père a passé....* Elles sortent de ce « bas-monde ».

La belle-fille de Victor, Béatrice Bouvet, mariée en 1883 à Pierre Puiseux (et donc ma grand-mère, morte à 101 ans en 1963) a évoqué une fois devant moi ses deux petites belles-sœurs qu'elle n'avait pas connues - mortes douze et dix ans avant son propre mariage -. Elle m'en a parlé sans beaucoup de détails, genre « les sœurs de ton grand-père sont mortes à 18 et 20 ans, de la tuberculose », je n'ai ni appris ni demandé ce jour-là comment elles s'appelaient ; mais avant de dériver sur les progrès de la santé, elle a ajouté d'un air pensif et légèrement supérieur, elle qui **n'était** pas une Puiseux : « Les Puiseux ont des poumons en papier de soie ».

Notes

[1] La conférence Olivaint, cercle d'étudiants et de personnalités catholiques, est fondée en 1874.

[2] cf J. de La Fontaine, *Les Animaux malades de la peste*.

[3] Je remercie ici une fois de plus Antoine Schombourger, descendant d'Henri Wallon, qui m'a souvent aidée directement, et qui a dressé un arbre généalogique auquel j'ai souvent recours.

17. Coup d'œil sur sa carrière

Essai de bilan en forme de promenade

Voici quelques précisions sur les espaces de ce monde de l'enseignement et de la recherche en mathématiques, astronomie, physique, qui a été celui de Victor Puiseux dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, une période charnière, entre l'approfondissement définitif et le figement, si j'ose dire, du monde newtonien, et l'ouverture vers les vertiges de l'espace/temps.

En mathématiques, si je comprends bien, Victor Puiseux se situe sur le gong de cette porte qui tourne, sur cette tranche d'années - 1840-1880 - qui utilise et développe en les perfectionnant, en les approfondissant, les acquis des deux siècles précédents, gravité, forces, analyse, électricité, pour entrevoir un monde où ces acquis ne sont plus suffisants, un monde désiré sous le signe du progrès.

Petite ode personnelle au Quartier latin

Vers 1850, recherches et enseignement des mathématiques et de l'astronomie, en France, ont lieu essentiellement à Paris, dans des institutions créées et installées là au fil des siècles, avec une explosion d'écoles neuves sous la Convention, réformées sous Napoléon I^{er}, Napoléon III et les Républiques successives. Elles essaimeront en province, et en banlieue dans le cours du premier tiers du XIX^{ème} siècle - on peut se souvenir de Besançon, premier poste de Victor en 1845, de la création de l'observatoire de Nice en 1887.

Mais au milieu du siècle, les grandes institutions sont encore essentiellement groupées dans un polygone qui couvre la Montagne Sainte-Geneviève, de la rue d'Ulm (ENS) à Polytechnique, au Collège de France et à la Sorbonne, il étend ses bras vers la Seine en amont avec le Muséum, en aval avec l'Institut de France et ses cinq Académies, remonte le long du Luxembourg jusqu'à l'Observatoire. Certains de ces lieux ont été pour Victor Puiseux des havres de travail, d'autres, des lieux de passage plus ou moins brefs.

Il a arpenté toute sa vie le quartier connu dans sa jeunesse, fortement reconfiguré par l'urbanisme haussmannien, avec, au cœur, le Jardin du Luxembourg, dont il a habité les deux bords, occidental et oriental, rue d'Assas (de l'Ouest) et le boulevard Saint-Michel.

Un quartier demeuré familier à toute la famille Puiseux, matheux ou pas. On en connaît les rues par cœur, les coups de vent dans certains angles, les trottoirs à l'ombre et ceux ensoleillés, les grands arbres du Luxembourg, les orangers en caisse, les statues des Reines, la Fontaine Medicis, les pentes dans les rues étroites, le

péristyle du Collège de France, les feuilles des marronniers, les énormes platanes, une espèce de paysage d'histoire parisienne et personnelle, des souvenirs, des histoires d'amour, des promenades, des cafés, des boutiques, des librairies, des marchands de journaux, bref, ce qui me rapproche, physiquement, de Victor Puiseux ; lui, venant de Pont-à-Mousson, et moi, du Jura, nous avons partagé, décalés dans le temps, et sans forcément les utiliser de la même manière, les mêmes espaces parisiens insensiblement ou brutalement adaptés, coagulés autour des forteresses de l'enseignement et de la recherche, où on se gorge avec les autres et jusqu'à plus soif de choses neuves et anciennes : ce Quartier latin collé à la peau avec tout ce qui glisse dedans, les pouvoirs, les savoirs, les sottises, les rires, les espoirs, la marche pressée, la vie.

Les couronnes de l'Institut

Lorsque Victor Puiseux est élu membre de l'Académie des sciences, le 14 juillet 1871, dans un Paris physiquement et moralement dévasté par douze mois de guerre, deux filles et deux fils font encore son bonheur. Même s'il voit que Marie ne va pas bien.



L'Institut de France

Cette élection, il peut penser que c'est un couronnement de carrière. Une couronne dorée, ou de lauriers, qu'on lui offre pour signifier qu'il a apporté des éléments neufs dans le domaine des sciences - ici, les mathématiques et l'astronomie. Qu'il a été un homme sérieux sur qui on a pu compter. Qu'il est digne de siéger à l'Académie des sciences, créée par Louis XIV en 1666, rayonnante, harmonieuse, logée dans l'Institut de France, quai Conti. Qu'il pourrait avec ce titre être chancelier de l'Université et siéger, en tant que membre de l'Institut, dans de nombreux lieux de savoir et de pouvoir.

Ce jour-là, 14 juillet 1871, il y a plus de trente ans que Victor, à 21 ans, a soutenu sa brillante thèse sur *L'invariabilité des grands axes des orbites planétaires*, et vingt ans que sont parues ses recherches non moins brillantes sur ce qu'on appelle le théorème de Puiseux et les séries de Puiseux qu'on appelle aussi les séries de Newton-

Puiseux, selon Etienne Ghys [1] ; ce dernier m'a fait remarquer [2], que pour un savant aussi modeste, la réunion de ces deux patronymes était de nature flatteuse : *Comme vous l'avez peut-être compris en feuilletant mon ouvrage [3], l'un des aspects qui me plaît le plus dans les maths, c'est cette proximité avec nos prédécesseurs, ce sentiment d'un passage de flambeau. Les séries de Newton-Puiseux : pas mal pour un matheux discret de voir son nom à la suite de Newton !*

En 1871, ce « matheux discret » a sa carrière en grande partie derrière lui, mais je l'ai tellement couverte de ses histoires de famille que je crois bon de la rappeler à présent, en présentant brièvement les châteaux et forteresses de la science dans lesquels il a choisi ou accepté les travaux les plus précis, parfois les plus ingrats, les plus respectueux des autres, refaisant, par exemple, tous les calculs de Laplace pour être sûr, en veillant à leur édition, qu'il n'y ait pas une faute.

Mais tout le monde n'occupe pas son 14 juillet 1871 de la même manière, et, avant d'aborder cette brève histoire qui dessine en même temps un trajet physique et une trajectoire intellectuelle, je me décentre vers Charleville. On verra en conclusion de cette chronique, que ce décentrement n'est pas tout à fait gratuit.

Fleurs

Car ce jour-là, ce même 14 juillet 1871, Arthur Rimbaud, revenu à Charleville après l'expédition à Paris durant la Commune, écrit un poème dédié à Monsieur Théodore de Banville, et qu'il lui fera parvenir le 15 août, intitulé *Ce qu'on dit au Poète* à propos de fleurs et qui commence ainsi :

*Ainsi, toujours, vers l'azur noir
Où tremble la mer des topazes,
Fonctionneront dans ton soir
Les Lys, ces clystères d'extases !
À notre époque de sagous,
Quand les Plantes sont travailleuses,
Le Lys boira les bleus dégoûts
Dans tes Proses religieuses !
Le lys de monsieur de Kerdrel,
Le Sonnet de mil huit cent trente,
Le Lys qu'on donne au Ménéstrel
Avec l'œillet et l'amarante !
Des lys ! Des lys ! On n'en voit pas !
Et dans ton Vers, tel que les manches
Des Pécheresses aux doux pas,
Toujours frissonnent ces fleurs blanches !
Toujours, Cher, quand tu prends un bain,
Ta Chemise aux aisselles blondes
Se gonfle aux brises du matin
Sur les myosotis immondes !
L'amour ne passe à tes octrois
Que les Lilas, - ô balançoires !
Et les Violettes du Bois,
Crachats sucrés des Nymphes noires !...
(...)*

*Ô blanc Chasseur, qui cours sans bas
 À travers le Pâtis panique,
 Ne peux-tu pas, ne dois-tu pas
 Connaître un peu ta botanique ?
 Tu ferais succéder, je crains,
 Aux Grillons roux les Cantharides,
 L'or des Rios au bleu des Rhins,
 Bref, aux Norwèges les Florides :
 Mais, Cher, l'Art n'est plus, maintenant,
 C'est la vérité, — de permettre
 À l'Eucalyptus étonnant
 Des constrictors d'un hexamètre ;*

pour finir, des dizaines de vers magnifiques plus loin, avec ces trois strophes, qui nous parlent de l'actualité scientifique :

*Voilà ! c'est le Siècle d'enfer !
 Et les poteaux télégraphiques
 Vont orner, — lyre aux chants de fer,
 Tes omoplates magnifiques !
 Surtout, rime une version
 Sur le mal des pommes de terre !
 - Et, pour la composition
 De poèmes pleins de mystère
 Qu'on doive lire de Tréguier
 À Paramaribo, rachète
 Des Tomes de Monsieur Figuier,
 - Illustrés ! - chez Monsieur Hachette !*

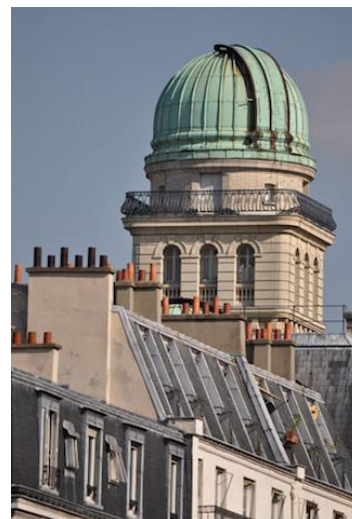
Les Châteaux du savoir

Sous ce titre gothique, je présente les établissements d'enseignement et de recherche auxquels Victor Puiseux a participé en tant que titulaire ou suppléant. On le voit un peu partout. Toujours discret, en pointillé. Fidèle, attentif à ses élèves et aux êtres humains en général. Sa brève relation avec Flammarion en témoigne (cf *infra*).

Son poste principal de professeur titulaire se situe à **la Sorbonne** (1856-1883), fille de l'ancienne Université de Paris fondée au XIII^e siècle, entièrement réformée par Napoléon : la faculté des sciences date de 1808. Il y a été le successeur du vénérable et très célèbre Augustin Cauchy dans la chaire de mécanique céleste, après avoir remplacé le vieux maître dans ses dernières années. Il l'a occupée sans relâche, y compris pendant le siège de Paris et il l'a conservée jusqu'à sa propre mort.

Je rappelle que, par probité, il a voulu donner sa démission en 1882 parce qu'il était malade, mais cette démission n'est pas acceptée ; son poste ne sera remis en jeu qu'après sa mort l'année suivante. La « mécanique céleste » a pris le nom d'« astronomie mathématique » en 1873, après la guerre, avec le changement de régime et les nouveaux textes qui régissent l'enseignement supérieur

Les cours magistraux qu'il donne sont réservés aux élèves bacheliers qui ont payé les droits d'inscription. Nulle sélection, que celle de la rareté des bacheliers au XIX^{ème} siècle... S'il donne des cours et des conférences ouvertes au public, ce public devra payer pour y assister, mais sans condition de diplôme. Je pense que l'astronomie mathématique n'attirait pas les foules comme les conférences littéraires. Les programmes sont étroitement fixés par la hiérarchie (chancellerie, conseil), voire fortement censurés dans certaines disciplines.



Sorbonne, tour de l'observatoire

Au-delà de la rue Saint-Jacques, deux établissements prestigieux n'ont ouvert que fugitivement leurs portes à Victor Puiseux : le Collège de France et l'École Polytechnique

► **Le Collège de France** : sa fondation remonte à l'époque de François I^{er} ; en 1530, le « maître de librairie », Guillaume Budé, suggère au roi d'instituer un collège de « lecteurs royaux », important ainsi à Paris ce qui se faisait à Louvain depuis 1517 au *Collegium Trium Linguarum*, le Collège des trois langues, hébreu, grec, latin. Des humanistes payés par le roi sont chargés d'enseigner des disciplines que l'université de Paris ignorait.

Dans ce lieu prestigieux et libre, les professeurs font essentiellement leurs propres recherches qu'ils sont tenus d'enseigner en cours publics un nombre restreint d'heures. Les chaires sont créées au fur et à mesure des besoins du monde et disparaissent de même. Les chaires scientifiques ont ainsi été créées et multipliées, peu à peu, au cours des siècles. Victor Puiseux n'y a enseigné qu'une année, en 1853 comme suppléant de Jacques Binet (1786-1856) dans la chaire d'astronomie. Il n'y a jamais postulé.

► **L'École Polytechnique** a été créée sous la Convention en 1794 : avec cette grande école, qui forment savants et ingénieurs d'un très haut niveau, les liens de Victor Puiseux sont très minces, il y a été examinateur en 1853 et 1854. C'est l'École qu'intégrera son fils André.

► Un des établissements où Victor Puiseux a sans doute été heureux, c'est **l'École Normale Supérieure**, créée par la Convention, le 30 octobre 1794 (9 brumaire an III). Il est collé à elle, à son histoire, il l'a même vu construire, physiquement.



ENS, La cour aux ernests

Vivante, prestigieuse, exigeante, à la fois pleine de rites et de fantaisie, cette école a accueilli Victor Puiseux comme élève (1837-1841) puis comme enseignant à plusieurs reprises : chargé de conférences dès 1840 pendant l'année où il rédige sa thèse, il est ensuite maître de conférences de 1849 à 1855, en remplacement de Duhamel (mécanique et astronomie) et maître de conférences titulaire en calcul des probabilités et calcul différentiel de 1862 à 1868. Dix-neuf ans au total à parcourir allées et couloirs de la rue d'Ulm dans cette atmosphère particulière d'élites, de concours et d'amitiés, et pour lui, des souvenirs à tous les coins de l'espace ! Je ne sais pas de quand date l'installation des poissons rouges nommés ernests qui nagent dans le bassin de la deuxième cour. En a-t-il vu ?

Les cours y sont des leçons, des exercices, pratiqués avec et pour des jeunes gens triés sur le volet par concours. Même s'il est dépeint comme toujours très réservé, Victor Puiseux était plus à son aise dans cette atmosphère assez intime que dans les relations froides des cours de la Sorbonne. Sur le site de l'ENS, avec l'ouvrage sur le Centenaire de l'ENS [4] paru au moment du bicentenaire, on trouve les articles les plus intéressants, les plus touchants aussi sur Victor Puiseux.

Il faut ensuite, pour suivre les trajets de Victor, prendre ou non la nouvelle rue Gay-Lussac et gagner, par des itinéraires variables - en passant ou non devant Saint-Jacques du Haut-Pas ou en coupant en biais vers Port-Royal -, les abords de l'Observatoire.

► Une bataille de châteaux

L'Observatoire de Paris a été fondé en 1667, par Louis XIV et Colbert, pour, selon sa propre définition, « être le lieu de travail des astronomes académiciens du Roi Soleil, il est toujours le cœur de l'astronomie française, institution majeure dans le monde scientifique. » Il devait être, en quelque sorte, le complément pratique de l'Académie des sciences elle-même toute fraîche fondée en 1666.



Louis XIV crée l'Académie des sciences et l'Observatoire

Victor Puiseux y a travaillé à plusieurs reprises, j'ai déjà beaucoup dit les difficultés causées par la tyrannie de Le Verrier, les démêlés de préséance que celui-ci introduisait avec le Bureau des longitudes : il faut imaginer Puiseux discret au milieu des tempêtes, en 1855 chef du bureau des calculs, ayant sous ses ordres d'autres astronomes, et des « commis » dont le jeune Camille Flammarion à qui Le Verrier l'avait chargé de faire passer un examen express.

Méchante langue et assez drôle, Flammarion [5] raconte le bref entretien avec Le Verrier et l'examen avec un Puiseux dont les cheveux roux ébouriffés l'effraient comme s'il était un croquemitaine, mais qui se révèle fort attentif et bienveillant, ayant su détecter rapidement l'agilité d'esprit et la curiosité de Flammarion qui n'avait ni formation ni diplôme. Flammarion se moque des astronomes de ces années Soixante qui selon lui, ne regardaient jamais les astres, ni le ciel, mais s'évadaient seulement en calculs abstraits.



La coupole Arago

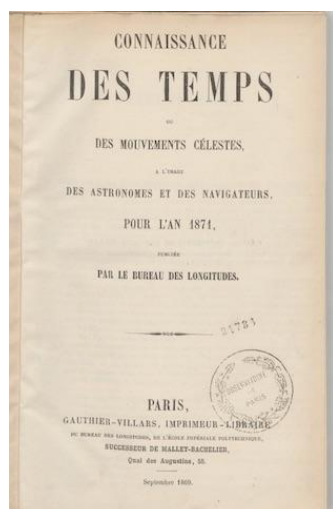
Le destin de l'Observatoire est lié pour le meilleur et pour le pire à un établissement créé par la Convention, les astres et le temps étant leur terrain commun.

Le Bureau des longitudes a été fondé par l'abbé Grégoire le 25 juin 1795 (7 messidor an III). « Les buts qui lui avaient été fixés étaient de résoudre les problèmes astronomiques liés à la détermination de la longitude en mer, stratégique à l'époque (son nom vient de cette activité), de calculer et publier les éphémérides (la revue *Connaissance des temps*) et un annuaire « propre à régler ceux de la République », d'organiser des expéditions scientifiques dans les domaines géophysiques et astronomiques et, enfin, d'être un comité consultatif pour certains problèmes scientifiques. » Il s'agissait, à sa naissance, de concurrencer la marine britannique, c'était une création dans une situation de guerre et une situation politique, qui a marqué la domination de fait du Bureau des longitudes sur l'Observatoire, notamment sous Napoléon I^{er}, et cela bien au-delà des circonstances.

En 1854, Le Verrier exploite à son profit une situation politique nouvelle et prend en mains l'Observatoire entièrement, en coupant le lien avec l'autre établissement. Le Bureau des longitudes « par le décret du 30 janvier 1854, a été chargé d'une plus vaste mission, l'amenant, en plus de la réalisation des éphémérides par son « Service des Calculs » créé en 1802, à organiser plusieurs grandes expéditions scientifiques : mesures géodésiques, observations d'éclipses solaires, observations du passage de Vénus devant le Soleil, travaux qui ont été publiés dans les *Annales du Bureau des longitudes* [6] ». C'est une manière élégante de dire qu'on lui a ôté quelques plumes en coupant les ponts avec l'Observatoire.

L'osmose entre Bureau des longitudes et Observatoire étant dissoute, en réaction, des drames personnels ont eu lieu - on se rappelle le suicide de Victor Mauvais. C'était comme une opération de frères siamois. L'atmosphère a sans doute été détestable pour le personnel des deux établissements, jusqu'au décret de 1874 et au départ réel de Le Verrier, remplacé par Mouchez.

Au moment de la querelle, à force de lire différents articles qui la relatent, il ne me semble pas que Puiseux ait pris des distances nettes avec l'Observatoire, au contraire : il était astronome adjoint depuis 1855, et le 31 janvier 1857, il est nommé astronome titulaire. Ni violent, ni bagarreur, ni envieux, une bonne acquisition pour l'irascible Le Verrier, il se tient à distance des cabales de toutes sortes, il est dans ses chiffres.



Il a quitté sans histoire son poste au Bureau des longitudes de 1857 à 1868, tout en continuant à s'occuper de *Connaissance des temps* aux éditions Gauthier-Villars.

Victor Puiseux revient officiellement aux Longitudes entre 1868 et 1872. À partir de cette date, il les quitte définitivement en prenant ses fonctions dans la section de Mathématiques de la nouvelle École Pratique des Hautes Études, tout en restant chez Gauthier-Villars.

On entrevoit dans ces allers et retours les contrecoups des cabales auxquelles il n'a pas participé, se contentant de faire le travail là où il était à faire, et s'assurant des journées toujours fort remplies



V. Van Gogh, Allée au Luxembourg, 1886

Enfin, retour à pied, par les allées de l'Observatoire puis à travers le Luxembourg, vers la Sorbonne où se loge tant bien que mal le dernier-né des grands établissements (EPHE 1868).

► L'École Pratique des Hautes Etudes

En y étant nommé, Victor participe à la pointe de la nouveauté. Car l'EPHE est à la Sorbonne de 1868, ce que le Collège royal de France avait été à la vieille *Universitas* du XVI^e siècle : un lieu d'expérience, animé et surveillé par l'Académie des sciences.



Victor Duruy (1811-1894)

L'École Pratique des Hautes Études est créée par un décret pris par Victor Duruy - un Normalien, ministre de l'Instruction Publique sous le Second Empire -, daté du 31 juillet 1868 et dont l'article 1^{er} dispose : « *Il est fondé à Paris, auprès des établissements scientifiques qui relèvent du Ministère de l'Instruction Publique, une école pratique des hautes études ayant pour but de placer, à côté de l'enseignement théorique, les exercices qui peuvent le fortifier et l'étendre.* »

L'EPHE est née de l'esprit de progrès du ministère de Duruy : contre les routines étroites des cours magistraux et des programmes imposés de la Sorbonne, le pouvoir fait surgir ce qu'on appellerait de nos jours « la recherche et le développement », il favorise l'initiative, les réflexions, les start-up intellectuelles, qu'on appelait - et appelle encore - les séminaires. Chacun des directeurs de

recherche ou de laboratoires enseigne sa propre recherche, il la « pratique » devant et avec un auditoire restreint et choisi.

L'EPHE à sa naissance est tournée résolument vers les sciences [7] : Mathématiques (Ière section), sous la direction de Joseph-Alfred Serret, Charles Briot et Victor Puiseux. Deuxième section : Physique et Chimie, Troisième section, Sciences naturelles. L'auteur de la notice de Wikipedia résume bien l'histoire de cette étoile à trois, puis quatre, puis cinq branches que la Guerre de 1870 va modifier, ouvrant délibérément l'époque contemporaine : *« Une quatrième section s'est ajoutée, elle rassemble les Sciences historiques et philologiques. (...). Une cinquième section, sans numéro, est bientôt ajoutée (1869), pour les Sciences économiques et administratives, celle qui doit traiter de la réflexion sur les affaires publiques et sur les instruments de leur gestion. Elle n'aura pas d'avenir à cause de la guerre, de la chute du Second Empire, et c'est l'École libre des sciences politiques, créée en 1873, qui en reprendra le programme. »*.

Une « cinquième section » qui, elle, portera son numéro, sera à nouveau ajoutée en 1886, à la place des anciennes Facultés de théologie qui sont supprimées, la Section des Sciences religieuses [8]. Elle a pour objet l'examen critique des textes et des faits religieux.

Faute d'archives de cette époque, on ne sait combien d'étudiants ont pu suivre les leçons de Victor Puiseux. D'après ses brefs comptes rendus - c'est lui qui les assure dans les Bulletins annuels -, il semble que les discussions portaient sur les découvertes récentes, les thèses ou les mémoires soutenus en France ou dans les pays étrangers, bref, sur la pointe de la recherche en train de se faire aussi ailleurs. Conserver les liens avec les mathématiques allemandes, en plein essor, était et restera longtemps une affaire nécessaire après la guerre.

Un problème du siècle : la vulgarisation scientifique

Le XIXe siècle a eu une soif intense de vulgarisation, la presse, l'édition, y participent activement, des associations se forment autour de la diffusion et de l'enseignement des sciences, de l'art, de la connaissance de la nature, et des lettres. Les grandes expositions universelles - 1855, 1867, 1878, 1889 -, accompagnent et suscitent ce désir de progrès et de nouveauté que l'on veut *montrer*. Les collections des Voyages de Jules Verne en sont à la fois une preuve et un élément [9].

Les scientifiques universitaires étaient partagés sur la question de la vulgarisation : la haine de Le Verrier pour elle a été immense. Bizarrement, ce mépris est en prise directe avec la dernière strophe de Rimbaud, qui évoque, avec ironie, les ouvrages de Figuiier, naturaliste, grand ami de Camille Flammarion et grand auteur chez Hachette ou ailleurs, en botanique, en minéralogie etc. Flammarion, par ailleurs mathématicien et astronome, est aussi très lié avec l'abbé Moigno, l'un des pères du cinéma des origines. Les techniques le passionnent, leur diffusion également.

Qu'en pensait Victor Puiseux ? La vulgarisation n'est sûrement pas à ses yeux une compromission : la passion mise dans l'éducation de ses enfants le montre très désireux de faire partager la connaissance et le bonheur qu'on peut retirer de la compréhension de ce qui nous entoure ou de ce qui nous a précédés. Toutefois, son

esprit sérieux l'inclinait davantage vers le partage des connaissances et l'ouverture au reste du monde savant que vers la vulgarisation auprès du grand public.

Indice de ce désir de partage savant : la part qu'il a prise dans le développement de la maison d'édition scientifique fondée par Jean-Albert Gauthier-Villars (1828-1898). Je cite une fois de plus l'excellent site du CNRS, Images des mathématiques, qui reprend la maison Bachelier :

« (...) Gauthier-Villars lance la publication des Œuvres complètes de Laplace. Comme le stipule l'avertissement, c'est ici à l'initiative de la famille du scientifique que l'entreprise est lancée. Cependant, la réalisation scientifique des ouvrages est prise en main par l'Académie des Sciences. »

« À titre privé, Puiseux travaillait déjà sur ce projet depuis plusieurs années. Ses échanges de courrier avec Adhémar Jean-Claude Barré de Saint-Venant et avec de nombreux éditeurs et fabricants de papier montrent le soin matériel que Puiseux apportait à l'entreprise. Les lettres témoignent de l'implication de Puiseux dans l'édition des Œuvres de Laplace. Il s'y montre conscient qu'il s'agit d'un travail de longue haleine. Par ailleurs, la missive fait déjà état de l'initiative d'éditer les Œuvres complètes de Cauchy, encore au stade de projet. Puiseux s'y interroge enfin sur la manière dont il conviendrait que l'Académie s'implique dans ces entreprises. À ses yeux, elle ne doit au mieux que s'engager à titre de conseiller scientifique. En revanche, il insiste sur le fait que l'institution ne doit en rien être partie prenante des risques financiers encourus, qui échoient à la seule maison d'édition. La fin de sa lettre concerne une question matérielle relative au choix du papier. Au-delà des spécifications techniques (notion de collage de papier ou choix des matériaux), se pose derrière l'édition de tels ouvrages la question de l'usage qu'en fait le lecteur. »

« Selon Puiseux et Saint-Venant, ces œuvres doivent être conçues pour durer. De plus, le fait que ce soit des œuvres mathématiques pose d'autres questions : les mathématiciens ont tendance à travailler dans le texte, c'est-à-dire à annoter. Tel ou tel papier permet-il des annotations ? Quel est le meilleur choix technique à faire en fonction des différents types d'usage du livre ? Saint-Venant questionne à ce sujet plusieurs interlocuteurs (Puisseux qui répond dans plusieurs lettres, Gauthier-Villars, l'éditeur belge Marcel Hayez, etc.). »

En 1872, il est nommé rédacteur en chef de *Connaissance des temps ou des mouvements célestes...* chez Gauthier-Villars. Le 55, quai des Grands Augustins, où se tient la maison d'éditions, n'est pas loin de l'Institut. Ancienne maison Bachelier, Gauthier-Villars est l'éditeur attitré du Bureau des longitudes, de l'École Polytechnique, de l'Académie des sciences. C'est aussi l'éditeur de Victor Puiseux depuis 1841 : sa thèse, la plupart de ses travaux, notes, notices, sont parus dans cette maison d'édition, alors même qu'elle était encore la Maison Bachelier [10].

Les effets du temps sur l'espace

En vieillissant, chacun redessine, volontairement et non volontairement, son propre espace vital, par une série d'inventions, d'abandons et de consolidations. J'ai essayé de dresser, dans cette perspective, la carte de l'espace vital de Victor Puiseux. Cette avant-dernière chronique a été consacrée à son espace professionnel, où les espoirs - que l'originalité et la précocité de ses débuts laissaient présager -, ont fait

place à un univers plus consciencieux que brillant. Il m'a semblé plus désireux d'être utile et dévoué que carriériste, moins hardi que certains de ses contemporains, comme Riemann, Weierstrass etc.

Il est possible que les pertes tragiques cumulées que représente la mort de Laure et de quatre de ses enfants lui aient enlevé la part conquérante de son énergie créatrice. De fait, lorsque le siècle tourne, après 1851, il n'invente plus grand chose, il assure la transmission, il se charge de boulot, de famille, puis, le voilà veuf, père d'une famille nombreuse et fragile, il enterre ses enfants aînés, et malgré ses capacités et son goût du travail, il ne monte pas dans le train du modernisme : dans un monde bouleversé, en ruines et en explosions diverses, il demeure un très bon classique, qui un moment a été génial, comme le présente les *Éléments d'histoire des mathématiques*, du groupe Nicolas Bourbaki en 1984 (p. 138).

En 1874 à l'occasion du premier passage de Vénus devant le soleil, l'Observatoire organise des expéditions savantes, sous la direction de son collègue Jules Janssen [11] : un bateau d'observation part en Nouvelle Zélande, située à la bonne latitude pour voir passer Vénus (éclipse d'où on peut tirer mille renseignements), Janssen, de son côté, ira au Japon, mais Victor ne va nulle part ; il vient de perdre Louise, et n'a sans doute aucune envie de laisser seuls les deux garçons, il peut se sentir fatigué, voire vieux, et triste.

Cela ne l'empêchera pas de faire tous les calculs nécessaires avant et après les deux passages de Vénus, des articles de lui en témoignent [12]. Lors du second transit de la planète, en 1882, il s'en occupe toujours. Et il ne néglige pas la Lune [13], refilant sa passion à son fils Pierre. L'« azur noir » du ciel lui offre une fuite intellectuelle vers cet infini qu'il cherche aussi dans ses croyances chrétiennes.

Le bateau de l'Observatoire part sans lui, vogue quelques semaines, arrive aux Iles Campbell et finalement, rate l'observation du passage de la planète car le ciel est trop nuageux... En hommage à leur collègue absent, les astronomes français baptiseront une montagne de l'archipel néo-zélandais le Pic Puiseux (Puisseux Peak), encore une montagne [14] !



Ile Campbell, Observatoire de l'expédition de 1874

Cloué volontairement par son rôle de père et les malheurs imprévisibles dans sa famille, il a évité tous les voyages que le métier d'astronome lui proposait ; ses collègues vont surveiller des éclipses et transits de planètes à l'autre bout du monde, visiter des observatoires étrangers, guetter des aurores boréales ça et là. Lui, l'été, il fait de merveilleuses promenades en montagne avec les enfants, en examinant les fleurs, la neige et les sommets et en les leur expliquant : ce n'est pas propre à l'éclat d'une carrière, surtout pour un timide. Propre à passer l'amour du savoir, à passer des flambeaux, oui.

Notes

[1] Etienne Ghys, mathématicien, directeur de recherches au CNRS-Lyon, participe à un excellent site de mathématiques : <http://images.math.cnrs.fr/>

[2] Dans un mail du 14 avril 2017.

[3] *A singular mathematic promenade*. Ouvrage lisible en ligne sur le site indiqué *supra* note 1.

[4] *Le Centenaire de l'École Normale (1795-1895)* : Édition du Bicentenaire. Paris : Éditions Rue d'Ulm, 1994.

[5] Camille Flammarion, *Mémoire biographiques et philosophiques d'un astronome*, Paris, Ernest Flammarion, 1911.

[6] cf. l'historique et les textes sur le site du Bureau des longitudes.

[7] Les deux premières sections ont disparu, supprimées par décret du 14 mars 1986, les enseignements et recherches en étant rattachées directement au CNRS ou aux universités.

[8] Cette V^{ème} section est celle à laquelle j'ai appartenu, en étudiant le cinéma pour sa fonction active de réflexion sur la société, sorte de mythologie contemporaine, cf. mon site internet helene-puiseux.fr à la rubrique Regards ; et notamment « Problèmes d'analyse cinématographique : la perspective mythologique 2003 »

[9] Cette soif ira jusqu'à recommander, à la toute fin du siècle, de regarder sa main à travers les rayons X : *L'Illustration* en fera la publicité dans ses pages.

[10] Pour la liste à peu près complète de ses œuvres personnelles, cf celle que j'ai dressée pour l'EPHE, sur mon site, helene-puiseux.fr , rubrique Regards.

[11] Jules Janssen, 1824-1907, est un astronome très actif, il pratique des observations en ballon, invente un revolver photographique pour le transit de Vénus, pousse à la création de l'observatoire de Meudon en 1877, et partage avec Victor le goût de la montagne. Il grimpera au Mont Blanc en 1888, pour étudier les conditions d'installation d'un observatoire.

[12] *Rapport fait au Bureau des longitudes sur l'observation du passage de Vénus sur le Soleil en 1874*. - Paris : Gauthier-Villars, 1869, 16 p., pl.

[13] *Mémoire sur l'accélération séculaire du mouvement de la lune*. - Paris : Impr. nationale, 1873, 129 p

[14] Un cousin, Charly Teuscher, mari de Marion Reichardt, descendante de Victor Puiseux, a signalé à la famille ses recherches sur ce Pic Puiseux des antipodes.

18. Crises en tous genres

Cet avant-dernier chapitre relate trois crises : la première, politique et nationale, aboutit à l'établissement réussi de la République qui sert de fond de tableau aux dernières années de la vie de Victor. La deuxième touche Victor personnellement, au plan physique : son état de santé l'oblige à renoncer aux grandes courses en montagne. Et la troisième crise, non moins personnelle, est la tentation de Pierre d'entrer dans les ordres.

Fonder et consolider la République

J'ignore toujours le contenu des discussions politiques chez les Puiseux, mais dans le cas précis des institutions qui succèdent à la chute de l'Empire, je peux les supposer franchement républicaines : car l'un des artisans de la République n'est autre qu'Henri Wallon, l'oncle de Laure, le frère de Sophie Jannet, avec qui Victor est très intimement lié : ils ont à peine huit ans de différence, ils se voient presque quotidiennement, ils habitent à cent mètres l'un de l'autre. Henri Wallon a toujours témoigné beaucoup d'attachement au mari de sa nièce disparue : comment oublier sa signature fidèle qui accompagne celle de Victor sur les registres d'état-civil lors des décès de Laure en 1858, de Paul en 1866 et de Louise en 1874. Sa sollicitude s'étendait bien au-delà.

Pendant les années 1870-1875, et avant de se régler de manière habile par l'intervention d'Henri Wallon, la vie politique française s'écoule dans les conflits et les règlements de compte éclatants ou souterrains. On a vu les difficultés politiques se succéder à partir de la guerre et de la défaite : la chute de l'Empire, l'occupation allemande, la guerre civile avec la Commune de Paris et sa répression impitoyable, le tout sous le pouvoir autoritaire d'Adolphe Thiers, président d'une République née par proclamation, sans texte fondateur, et qui a eu pour tâche de régler et de signer en février 1873 le traité de Francfort avec l'Allemagne.

Une fois le traité signé, ses adversaires politiques de tous bords, monarchistes (légitimes et orléanistes) et républicains aux diverses nuances se liguent, pour des raisons parfaitement opposées, et le 24 mai 1873, l'assemblée nationale retire sa confiance au président de la République Adolphe Thiers. Une partie de députés - les légitimistes - rêve d'une restauration de la monarchie « vieux style » mais, en rejetant le drapeau tricolore, le petit-fils de Charles X, le comte de Chambord, prétendant au trône, ruine leurs espoirs. La scission entre orléanistes et légitimistes se crée et demeurera vivante jusqu'à la mort du comte de Chambord [1] en 1883.



Le Palais Bourbon vers 1860

Faute de mieux, dans l'attente d'un compromis, l'assemblée confie le 20 novembre 1873 la présidence de la République au maréchal Patrice de Mac Mahon (1808-1893), légitimiste acharné, qui charge Albert de Broglie (1821-1901), vice-président du Conseil et en charge des Affaires étrangères, de former un gouvernement qui a instauré en France un « ordre moral », resté tristement célèbre.

L'amendement Wallon

Henri Wallon avait joué un rôle sous la Deuxième République et milité avec succès, on s'en souvient, pour l'abolition de l'esclavage. Choqué par le coup d'état du 2 décembre 1851, il s'était éloigné du monde politique sous le Second Empire, pour se consacrer à l'enseignement (professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres). Une fois la République proclamée le 4 septembre 1870, il a repris la vie publique et s'est présenté comme député du Nord en 1871. Centre gauche, très catholique, profondément « républicain », il va jouer dans la naissance des lois constitutionnelles de la nouvelle République un rôle largement reconnu. Pour écrire les paragraphes qui suivent, j'ai emprunté largement à trois sites, l'historique de l'Assemblée Nationale, le site du Sénat et le site des descendants d'Henri Wallon.

L'objectif de l'Assemblée était d'organiser la République sans dépasser le seuil de tolérance admissible par les nombreux monarchistes, on marchait sur des œufs. Comme le rappelle le site du Sénat, les textes constitutionnels de la III^{ème} République « sont, pour la première fois dans l'histoire de la France, l'œuvre de partis opposés, contraints d'éviter toutes les questions de principe susceptibles de les engager dans une logique de conflit ». D'où l'originalité formelle du texte, un patchwork construit sans méthode préalable ni plan d'ensemble, au moyen d'amendements et de compromis. Les textes adoptés sont courts, et laissent une large place à la coutume.

En fait, on n'innove pas réellement sur le fond car on reprend la tradition parlementaire des régimes précédents. « On associe pour la première fois la République à des mécanismes qui étaient caractéristiques de la monarchie constitutionnelle. Ce mouvement s'inscrit également dans une continuité intellectuelle qui puise ses sources dans les écrits de l'école libérale du Second Empire.

« Dans les faits, le projet sur lequel s'engage la discussion le 21 janvier 1875 est celui de la Commission des Trente (commission de l'Assemblée Nationale chargée de faire des propositions constitutionnelles), un texte pour le moins prudent. Son rapporteur, Ventavon, s'exprime ainsi : « Ce n'est pas à vrai dire une Constitution que j'ai l'honneur de vous rapporter ; ce nom ne convient qu'aux institutions fondées pour un avenir indéfini. Il s'agit simplement aujourd'hui d'organiser des pouvoirs temporaires, les pouvoirs d'un homme. » L'article premier du projet est donc particulièrement neutre : « Le pouvoir législatif s'exerce par deux assemblées, la Chambre des Députés et le Sénat. ». Le terme de république est soigneusement éludé. C'est sur ce terrain que s'engage la lutte. Le 28 janvier, Laboulaye propose un amendement ainsi conçu : « Le gouvernement de la république se compose de deux chambres et d'un président ». La proposition est rejetée mais à une faible majorité, par 359 voix contre 336 » (Ce passage est emprunté au site du Sénat.).



Jules Bastien-Lepage - Portrait d'Henri Alexandre Wallon en 1875

Huile sur toile H. 1,04 ; L. 0,81

Henri Wallon

C'est alors qu'intervient Henri Wallon. Il propose un texte dont la rédaction est à peine différente : *Le Président de la République est élu à la majorité absolue des suffrages par le Sénat et la Chambre des Députés réunis en Assemblée Nationale. Il est nommé pour sept ans. Il est rééligible.*

Il s'en explique ainsi : « Je ne vous demande pas de déclarer définitif le gouvernement républicain. Ne le déclarez pas non plus provisoire. Faites un gouvernement qui ait en lui les moyens de se transformer, non pas à une date fixe, mais lorsque les besoins du peuple le demanderont ». Henri Wallon se base sur ce qui existe, c'est-à-dire le Président de la République, à partir duquel il crée la perpétuité de la fonction présidentielle et celle du régime.

Le texte mentionne explicitement le sénat, élément de la négociation considéré comme essentiel par les monarchistes, qui désiraient les deux chambres, nécessaires dans la suite qu'ils comptaient donner à leur projet de restauration. L'amendement est adopté à une voix de majorité, par 353 voix contre 352.

Après le vote de l'amendement qui fonde le régime - sa nature, son chef et les deux assemblées -, une majorité plus large s'est dessinée, de l'ensemble des gauches au centre droit orléaniste. Les trois lois constitutionnelles sont votées avec des majorités significatives :

- la loi du 24 février 1875 relative au sénat est adoptée par 435 voix contre 234,
- la loi du 25 février 1875 sur l'organisation des pouvoirs publics est adoptée par 425 voix contre 254, l'amendement Wallon constituant l'article 2 de ce texte.
- la loi du 16 juillet 1875 régissant les rapports des pouvoirs publics est adoptée par 520 voix contre 84.

La République s'affirme

Tant bien que mal, les événements et les personnalités qui les meublent, les unissent ou les créent, la république va prendre ses marques. Les monarchistes tenteront mais en vain, de faire agir Mac-Mahon en leur faveur, le poussant à l'affrontement avec le gouvernement et l'assemblée lors de la crise de mai 1877 : ce jour-là, le président Mac-Mahon dissout la Chambre des Députés avec qui il est en conflit dans une affaire complexe à base religieuse, à propos du pouvoir temporel du pape et des manifestations catholiques ultramontaines, interdites en France par Jules Simon, ministre de l'Intérieur. Mais le nouveau scrutin va renforcer la majorité républicaine, et le président « doit se soumettre ou se démettre » : il se soumettra... de mauvais gré et finit par démissionner, après d'autres crises, en janvier 1879.

L'élection de Jules Grévy à la présidence va instaurer une période de consensus beaucoup plus « républicain ». Les grandes lois commenceront à être votées, liberté de presse (29 juillet 1881), enseignement obligatoire et gratuit (16 juin 1881) etc. du vivant de Victor Puiseux [2].

Une relation enragée à la montagne

Victor Puiseux ne fera pas plus de politique sous la III^{ème} République que sous la Deuxième. Au milieu de deuils fracassants qui le touchent lui et son frère Léon, et pendant les crises politiques qui mobilisent l'activité d'Henri Wallon - dont Sophie Jannet doit l'entretenir - il s'applique aux calculs des astres et du transit de Vénus, fait ses recherches et fait ses cours, et jusqu'en 1879, escalade sans faille les sommets, sac au dos, dormant dans les refuges.

Ses fils grandissent et semblent suivre, intellectuellement, les traces scientifiques de leur père.

Pierre fête ses vingt ans le 20 juillet 1875. Il est tout frisé et coiffé à la mode. Il réussit cette année-là le concours d'entrée à l'ENS en mathématiques, il y suit avec exactitude les traces de son père. Il y est même nommé préparateur (un poste d'assistant) le 1^{er} octobre 1878.



Pierre Puiseux en 1875

André, qui a passé son bac littéraire en 1875 (il a seize ans) et son bac de sciences en 1876 (17 ans), est nommé maître auxiliaire au Lycée Saint-Louis en 1878. À son tour, il prépare les concours, mais choisit d'intégrer Polytechnique qu'il a décrochée, abandonnant sa première idée d'entrer à l'ENS. C'est une première bifurcation, par rapport à son père et à son frère. On ne sait pas si l'ombre de Paul, intellectuellement très brillant, plane dans l'atmosphère. Ni Pierre ni André ne l'évoquent dans les écrits que j'ai d'eux, et qui, tous concernent la montagne.

Chaque été, y compris en 1872, après la mort de Marie, et en 1874, soit deux mois après la mort de Louise, les trois hommes Puiseux, père et fils, partent pour des séries d'excursions hardies, sans guide, le plus souvent dans les Alpes ; ils opèrent souvent un ratissage systématique dans une région ou un massif - la Vanoise en 1877, la Tarentaise en 1879 - avec plusieurs « premières » à leur actif, selon Benoît Rousseau [3] : *« la pointe du Dard est conquise en 1876 par Pierre et André (accompagnés de Charles Maingot [4]). Victor, Pierre et André atteignent le sommet du dôme de Chasseforêt le 1er septembre 1876. En 1877, ce sont la pointe de*

Labby (André et Pierre avec Amédée Crochet le 4 août) puis le dôme de l'Arpont (Pierre seul avec M. Boutan le 20 août) qui sont déflorés. »

J'ai déjà dit maintes fois que Pierre Puiseux a fait le récit de la plupart de ces courses plus tard dans *Où le Père a passé* à l'aide de notes d'excursions ou à partir de lettres personnelles, ou de publications du Club Alpin. On peut suivre dans les deux volumes de cet ouvrage leurs promenades presque enragées : c'est sans doute du plaisir, mais surtout une lutte d'endurance, une lutte contre soi-même, les départs ont lieu vers deux ou trois heures du matin, les repas sont d'une frugalité qui confine à l'ascèse, les dénivelés considérables, les repos minimaux ; parfois le mauvais temps se lève et n'empêche pas de poursuivre.

Seules les beautés vues du sommet laissent penser qu'à les contempler, il y a, enfin, un moment de détente, de laisser-aller, où se déploie le plaisir, d'ordre esthétique, joint à une sorte de triomphe sur soi, un triomphe sur le danger, un triomphe sur la mort frôlée, la célébration de l'immense valeur du risque, la recherche d'infini : une quête entre la sexualité transfigurée et l'extase mystique.

Gros plan sur le 8 août 1879

Dans sa conception de « *l'éducation par les cimes* » pour reprendre l'expression de ses descendants - expériences, effort, obstination, réussite - Victor Puiseux a commencé à passer la main à Pierre, bien avant que celui-ci ait 20 ans, pour former les petites cordées sans guide.

Le 8 août 1879 - 41 ans presque jour pour jour après sa première solitaire au Pelvoux - lors de l'expédition au Mont Pourri, il arrive autre chose que ce passage de flambeau : Victor cède ce jour-là à la fatigue et à ses douleurs physiques, il a conscience d'avoir présumé de ses forces, d'être devenu non plus un exemple, mais une charge ; il abandonne la course entreprise avec Pierre, André et leur ami Louis Boutan, il s'arrête et va les regarder poursuivre sans lui, disparaissant derrière un dôme de neige. Victor raconte cet abandon dans une lettre à Sophie Jannet, datée du 9 août 1879, écrite à Bourg Saint-Maurice, à l'auberge. Ils sont partis à deux heures de l'après midi le 7 août pour dormir au chalet de l'Arc, à 2 100 m. d'altitude et partir le lendemain matin de bonne heure.

(...) Le repas terminé nous demandâmes nos lits, ce n'était pas là le côté le plus brillant de notre gîte. Le foin de cette année n'était pas encore récolté et il en restait si peu de l'an passé, et quand j'en eus fait un oreiller pour ma tête je n'eus que le reste du plancher pour reposer le reste de mon corps. Je parvins néanmoins à m'endormir et quand on se leva à 3 heures moins un quart, j'étais suffisamment reposé. Chacun de nous se lesta d'une tasse de lait et à 3 heures on se mit en route par un superbe clair de lune.



Le Mont Pourri

Le but de l'expédition était, pour ces jeunes gens du moins, l'ascension du Mont Pourri (3 800 mètres environ), pour moi, bien que ma contusion ne me gêne plus beaucoup, elle ne me permet pas encore de faire sans douleur certains mouvements ; en essayant de suivre mes compagnons de voyage, je les avais beaucoup retardés et peut-être les eussé-je empêchés d'arriver au terme de leur expédition : je me bornai donc à les accompagner pendant une heure et demie environ jusqu'à un endroit où il fallait escalader quelques rochers. Ce n'eût été qu'un jeu, pour moi, comme pour eux, en temps ordinaire mais, vu mon infirmité présente, je les laissai continuer. Il est bien connu que l'ascension du Mont Pourri est une des plus faciles des courses de cette catégorie et que pour des alpinistes doués de quelques prudence et de quelque habitude de montagne, elle n'offre aucune sorte de danger.

(...) Pierre avait déjà si bien étudié la montagne déjà vue par nous sous tous ses aspects et il m'avait si formellement promis de n'avancer qu'à coup sûr que je les quittai dans aucune inquiétude. Redescendant un peu, je gagnai le côté opposé du vallon de l'Arc, puis, avisant une montagne en pente douce appelée l'aiguille Grive, je montai doucement jusqu'au sommet (2 730 m.). De là, j'eus la satisfaction de les apercevoir traversant comme trois petits points noirs une belle coupole de neige derrière laquelle ils disparurent pour gravir un versant qui n'était pas visible pour moi. Du belvédère que j'avais atteint, je jouissais d'une vue splendide sur la chaîne du Mont Blanc d'un côté et sur les montagnes de la Vanoise de l'autre et je serais peut-être resté là plus longtemps dans l'espoir de les voir arriver au sommet du Mont Pourri ; mais comme je n'avais pas gardé de provisions avec moi sauf deux œufs sans pain, je dus redescendre au chalet.



La face Nord du Mont Pourri en hiver

Ce jour-là, Victor écoute enfin son corps qui le gêne : il l'écoute non parce qu'il le gêne, mais parce que ce corps souffrant gêne les autres alpinistes, il nuit à l'excursion, donc à « la Montagne ». Handicapant le groupe, il s'en retranche. On verra le même processus trois ans plus tard, dans l'hiver 1882-1883, lorsqu'il veut démissionner de la Sorbonne, où il se perçoit comme « de trop », devenu illégitime puisque malade, devenu l'occupant sans droit d'un poste qu'un autre pourrait occuper.

De quoi souffre-t-il au juste ? Je ne sais pas. Dans ses lettres, on devine qu'il a du faire une chute, « un malheureux accident » qui l'a fortement contusionné pendant plusieurs semaines. Cette chute se superpose-t-elle à des rhumatismes, arthrose, arthrite ? On peut le supposer en suivant dans sa descendance, et au premier chef chez Pierre qui en mourra, la prédisposition à la polyarthrite évolutive [5].

Pierre, si volontiers lyrique dans ses récits, est, pour cette escalade au Mont Pourri, particulièrement sobre. Il ne voit pas, ou ne veut pas voir, l'évènement majeur, qui n'était pas un exercice pédagogique pour lui laisser les rênes : son père a calé et l'a admis. Il repartira souvent avec André, les textes disent qu'ils se partagent la tâche de guider les escalades. Ils discutent, ils évaluent, ils décident en accord, en cours de course, on suit très bien cette entente dans les récits, sous la plume alerte et descriptive de Pierre : tous glorifient la splendeur des paysages, le bonheur de la course et de ses efforts, avec un aspect désincarné, avide de l'eau pure des torrents ; il ne se défait jamais sur ses compagnons quand il y a des erreurs de course ou des accidents, mais il parle très peu - malgré le titre général des deux bouquins - de son père.

Victor est-il un personnage trop fortement et trop constamment présent - même absent - pour qu'il soit seulement besoin de l'évoquer ? Y a-t-il une pointe de jalousie ? Ou une dissension autre ? Psychanalyse posthume *ad libitum*... À l'entreprise générale d'effacement de Victor initiée par lui-même, Pierre a amplement participé sans en avoir l'air ; et ses deux fils aînés, qui n'ont pas connu leur grand-père, l'y ont aidé, involontairement, en ne corrigeant pas cette discrétion dans l'édition des deux volumes.

En 1879, il a invité son frère Léon, seul, sa femme et ses filles sont mortes, à le rejoindre à Cognes, dans le Val d'Aoste, et il lui tient sans doute sagement compagnie dans les prairies pendant les autres courses alpestres des garçons. D'autant qu'ils avaient sans doute à parler des projets d'avenir de Pierre, qui mettaient en péril l'avenir de la famille. J'imagine les deux frères, vieilliss, assis dans la nature.

Victor accompagnera encore ses fils en 1880 au bord du Léman ; cette année-là, Pierre écrit : « *D'où vient ce plaisir étrange, ce charme si vif et si plein que l'on éprouve à côtoyer les abîmes ? Sans doute de ce qu'on réalise ce désir instinctif tant de fois exprimé par les poètes : si les cieux m'étaient ouverts, si j'avais des ailes !* » [6]. Victor, dont le fils exprimait si bien les rêves et les avait si bien adoptés, ne fera plus de grandes courses ; même s'il vient encore à la montagne, la pratique un peu folle de ce grand amour-là - ce grand danger, ce grand désir - est, hélas, finie.

Une crise à l'automne 1879 : la « vocation » de Pierre ?

Sortant de l'ENS, Pierre « doit » dix ans de service à l'État. Dans la famille, je n'ai jamais entendu parler de la crise mystique de Pierre que j'ai découverte dans le Dictionnaire des astronomes [7]. Cet ouvrage cite, comme source, le dossier administratif de Pierre aux Archives nationales. On y lit : « Il écrit au ministre le 29 octobre 1879 : (...) *entré à l'Ecole Normale en 1875, je n'ai pas tardé à me convaincre que la voie où je m'étais engagé n'était pas celle qui convenait le mieux à mes goûts et à la nature de mon esprit. Désireux de suivre une vocation manifeste et de servir plus efficacement mon pays, je viens vous demander l'autorisation de commencer mes études ecclésiastiques au séminaire de Saint Sulpice.* Dès le 7 novembre, le ministre répondait au directeur de l'École Normale : « *J'ai l'honneur de vous informer que je ne mets aucun obstacle à la résolution de M. Pierre Puiseux.* »

Mais le 11 novembre, son oncle François (c'est l'oncle Léon, François est son deuxième prénom), inspecteur général de l'enseignement primaire, écrivait au directeur de l'enseignement supérieur : « *Celui-ci (mon neveu) cédant aux instances des membres de sa famille a fait le sacrifice de ce qu'il considérait comme une vocation et renonce à la résolution qu'il avait prise* ». Le 20 novembre, il sollicite son admission comme élève-astronome à l'Observatoire de Paris ce qui était chose faite le premier décembre. »



Léon-François Puiseux

Évidemment, sauvée par le gong et par l'intervention de l'oncle Léon, je dis « ouf », car sinon, je ne serais pas là à parler d'eux.

Au moment de la crise du Mont Pourri, les projets de Pierre n'étaient sans doute pas inconnus de sa famille, mais pas encore déclarés officiellement. Léon a perdu ses deux filles (1872 et 1877), et on sait ce qu'il en a été pour Victor. J'imagine Léon prêchant le devoir d'assurer une survie au nom des Puiseux. Il y a longtemps qu'ils ont perdu de vue les Puiseux de Cuba, descendants de leur oncle (on se rappelle qu'il s'appelait aussi Victor !) disparu voilà longtemps sans plus donner de nouvelles. Leur oncle Jean-Baptiste, le frère aîné de Louis-Victor, n'a eu qu'une fille, Elisa, qui a épousé un certain Charles Maingot ; même si un petit-fils d'Elisa, nommé lui aussi Charles Maingot, né en 1860, voit ses cousins et aime la montagne, il ne porte plus leur nom.

Bien sur, il y a André, mais, compte-tenu de la mortalité effarante qui a précédé et les a frappés tous les deux, deux sûretés valent mieux qu'une : je ne sais pas si ce sont vraiment les arguments de Léon dans le Val d'Aoste, en août 1879, mais on peut le supposer. En tout cas, le retrait de Pierre dans les ordres a dû paraître suffisamment menaçant, au nom de la Famille, pour que Victor laisse Léon intervenir, lorsque Pierre a précipité les choses deux mois plus tard en demandant sa liberté au ministre pour entrer au grand séminaire de Saint Sulpice. Ils l'ont vraiment arrêté sur les jarrets.

On note que c'est Léon qui est intervenu, et non pas Victor, auprès du directeur de l'enseignement supérieur. Est-ce la discrétion légendaire de Victor ? Ou bien une incertitude de sa part sur le parti à prendre ? Léon connaissait-il personnellement le directeur de l'enseignement supérieur ?

En tout cas, c'était bien raisonné. Bien visé aussi, car, en effet, André n'a pas eu d'enfants. Et les Maingot n'ont pas eu de descendance non plus. Des Puiseux, échappés ou non d'Argenteuil, la chance de survivre était donc mince.

Dans le dernier chapitre, juste avant la mort de son père, on verra Pierre se marier et ensuite suivre une carrière fortement calquée sur celle de Victor, le mode tragique en moins. Dans le même temps, André va se dessiner une vie personnelle en pointillé, un peu erratique. Les deux frères vont bifurquer, et dans la vie, et dans les mémoires.

Notes

[1] Henri est le fils posthume du duc de Berry, et donc le petit-fils de Charles X, né comme Victor en 1820 et mort comme lui en 1883 - et dont je rappelle qu'Augustin Cauchy fut le précepteur très illustre - ; on le désigne dans les milieux monarchistes, sous le nom d'Henri V, et nous le connaissons sous ses deux autres titres, le duc de Bordeaux ou le comte de Chambord. En 1873, le faubourg Saint-Germain avait déjà prêtes les tenues de gala pour le sacre. Mais le comte de Chambord est resté trop longtemps à côté de la plaque hors de France, dans une petite coterie vieillissante, nostalgique et réactionnaire, il veut une Restauration qui effacerait l'assassinat de son père le duc de Berry, la Monarchie de Juillet, la Deuxième République, le Second Empire et la Commune ; il se cramponne à la symbolique de 1830 et exige que le drapeau de cette monarchie restaurée soit blanc : il en fait un point non négociable ;

de ce fait, les discussions ont traîné en longueur puis échoué par sa propre faute, pour une brouille symbolique ; mais pour certaines personnes, les symboles ne sont pas des brouilles. C'était sans doute son « rosebud »...

[2] Commencée de bric et de broc, la Troisième République tiendra tête à bien des chocs, bien des crises, l’Affaire Dreyfus, la Grande Guerre, la crise de 1929, le Front Populaire, jusqu’en 1940 où elle se suicide. Malgré 80 voix contre, le mercredi 10 juillet 1940, l’Assemblée Nationale (réunion de la Chambre des Députés et du Sénat), siégeant dans le théâtre du Grand Casino de Vichy donne les pleins pouvoirs constitutants à Philippe Pétain, j’en rappelle l’affreux score : inscrits : 846 (544 députés et 302 sénateurs) ; votants, 669 ; exprimés, 649 ; pour l’adoption, 569 ; contre l’adoption, 80 ; abstentions 20

[3] cf Benoît Rousseau. *Des dômes et des hommes*, « Une journée particulière en Vanoise », Éditions AO André Odemard, 2009.

[4] Charles Maingot est leur cousin, petit-fils de Jean-Baptiste Puiseux, percepteur à Argenteuil.

[5] La polyarthrite a frappé et frappe encore plusieurs de ses descendants.

[6] cf. *Où le Père a passé*, Éditions Argo, 1928, Tome II, p. 84.

[7] P. Véron, dictionnaire des astronomes français 1850-1950, www.obs-hp.fr/dictionnaire/

19. « Je vous embrasse de tout cœur. »

Pierre se marie

Les cousines habituées à faire des mariages se sont mises en campagne pour que Pierre fonde un foyer après avoir renoncé à se faire prêtre. La légende dit que, pour lui, c'est une cousine Alpy qui « a fait le mariage ». Henry Alpy (1849-1928) et sa femme Berthe habitent Paris, mais lui est originaire du Jura, apparenté aux Bouvet, une famille bourgeoise très aisée de Salins, qui a une confortable fortune acquise au fil du siècle dans des entreprises de transports, agrandies par l'exploitation du bois (scieries) et celle des salines de Poligny : les gisements de sel gemme et les sources salées chaudes nombreux dans la région ont donné leur nom aux villes de Salins et de Lons-le-Saunier.

Alfred Bouvet (1820-1900) [1] a trois enfants : d'un premier mariage avec Zoé Dumont, un garçon nommé Maurice à qui on destine les entreprises, et, nées d'un second mariage avec Esther Billet, deux charmantes filles, aussi jolies qu'intelligentes et cultivées Béatrice et Marguerite. La mère d'Esther Billet, Julie Alpy [2], a actionné ses cousins parisiens bien placés ; Henri Alpy est vice-président du Conseil Général de la Seine où il pouvait fréquenter Léon Puiseux, lui-même inspecteur général du département de la Seine pour l'enseignement primaire. Les Alpy présentent donc Béatrice à Pierre, elle est, comme on dit, un excellent parti : 21 ans, (elle est née le 30 décembre 1861), charmante, et, toujours comme on dit, elle a « du bien » : entre autres, ses parents lui donnent en dot une belle propriété (venant des Billet) indivise avec sa sœur cadette Marguerite, située à Frontenay, un village qui s'étage sur le rebord du dernier plateau jurassien, au pied d'un château médiéval retapé à la Viollet-le-Duc, avec une vue immense sur la grande plaine de la Bresse. Lui, Pierre, est un jeune homme de 28 ans, sérieux, il a un peu coupé ses cheveux frisés, il a une carrière dans l'Université toute tracée.

A l'époque du mariage, célébré à Salins le 21 juin 1883, la propriété se compose de deux grosses maisons encore tout entourées de vignes, et qu'Alfred Bouvet s'efforce, avec succès, d'arrondir en rachetant les terres des villageois tout autour ou sur le plateau. Par rapport à l'austérité Puiseux et à leur intérêt très intellectuel, il y a chez les Bouvet un certain goût du luxe, mais qui reste de bon aloi : de part et d'autre, ce sont des gens « raisonnables », bons gestionnaires, ils sont les bons élèves du XIX^{ème} siècle, et les Bouvet ont pratiqué avec exactitude le « enrichissez-vous » qui a échappé aux Puiseux. Victor doit leur sembler un peu bizarre, dans ses maths, ses astres et ses cheveux roux qui pâlissent, et madame Bouvet n'aimera pas du tout, du tout, le frère de son gendre, André, qui est justement le chouchou de son père. Pierre leur semble très bien.

Le dernier été de Victor Puiseux



Victor Puiseux

Victor s'est traîné tout l'hiver 1882-1883. Il a dû arrêter ses cours un moment. Il est allé à Nice se reposer chez André qui y était astronome adjoint.

Dans cet été 1883, pas question de séjours en montagne. Il y a d'abord eu le mariage de Pierre et Béatrice, dans le Jura et sans doute pour eux un début de lune de miel à Frontenay. On retrouve les jeunes mariés passant quelques jours à partir du 9 août aux Petites Dalles chez les cousins Wallon. Après ces quelques jours, sans doute repassent-ils par Paris et repartent-ils pour Frontenay avec Victor. Est-il plus ou moins malade en quittant Paris ? Ou simplement fatigué de vivre, ayant fait son devoir, ayant passé la main, pour la famille comme pour les Alpes ?

Il arrive après le 15 août dans la grosse et agréable maison dévolue à Béatrice (celle de droite sur la photo) qui a dû lui rappeler, par les vignes aux alentours proches du temps des vendanges, le paysage de son enfance à Thiaucourt, les vacances d'autrefois. La famille Bouvet, la tante Angéline Billet, les cousins Cantenot, occupent beaucoup l'espace, réel et sonore.



Frontenay, les 2 maisons Bouvet

La lumière de septembre, un peu brumeuse, adoucit les horizons, dore un peu les vignes et les lointains. Victor Puiseux a peut-être eu le temps de voir pointer des colchiques dans l'herbe des prés, ou, qui sait, d'aller y récolter les champignons rosés des prés, qu'on appelait, à tort, des mousserons.

Il meurt le 9 septembre, l'histoire ne dit pas de quoi. Ni comment. Ni rien. Paul Wallon (1845-1918), un fils d'Henri, note ce dimanche-là : *Mort de mon cousin Victor Puiseux à Frontenay (Jura) dans la famille de la femme de son fils Pierre.*

Maintenant, il faut mettre fin à son histoire. D'abord, sa carrière : il aura Félix Tisserand pour successeur à la chaire de la Sorbonne. Et à l'Académie des sciences, son fauteuil sera occupé par Gaston Darboux (1842-1917) élu en mars 1884. Des discours, des éloges.

Et voici l'esquisse de la vie des deux fils.

Pierre

Pierre aura une belle et régulière carrière de mathématicien et d'astronome, il sera célèbre pour avoir pris les premières grandes photographies de la Lune avec Maurice Lœwy, directeur de l'Observatoire, il voyagera aussi pour son boulot, aux Antilles, aux États-Unis. Avec sa charmante jeune femme, il aura six enfants, tous en bonne santé, et aucun, en tout cas, ne mourra avant lui [3], Marie-Louise, née en 1884, Victor, né en 1887, Madeleine, née fin 1888, Robert, né en 1892, Marguerite-Marie, née en 1894, Olivier né en 1899. Il mènera une vie exemplaire de savant, alpiniste acharné, catholique. D'une certaine façon, tout le portrait de son père, le tragique en moins. Tous ses enfants se marieront et lui donneront à leur tour des légions de petits-enfants.

Il meurt à Frontenay, le 28 septembre 1928, tué par la polyarthrite évolutive déclarée depuis bien longtemps, quarante-cinq ans après son père, au moment où les vendanges commencent, et où les colchiques montrent leur nez dans les prés, juste avant les champignons.

Béatrice lui survivra encore trente-cinq ans, et mourra à 101 ans dans le petit hôtel particulier qu'ils avaient acheté dans ce qui allait s'appeler la rue Le Verrier (la vie a de ces tours !). Elle, je l'ai bien connue. Dans cette famille, il y aura pleins de réussites et aussi, pas mal d'écarts à la norme. C'est une autre histoire.

Les travaux autour de la maison Bouvet [4] vont la transformer et l'embellir, dans le style anglais : les vignes seront repoussées au-delà des murs de clôture, remplacées par un très joli parc à l'anglaise, des quantités d'arbres, exotiques ou non, des mûriers, des touffes de gunneras avec leurs grandes feuilles.

On a fait creuser un bassin, qui avait une île avec un saule pleureur, un vaste potager avec une serre, une cressonnière, des quantités de fleurs, dahlias, delphiniums, capucines etc., réparties dans des parterres bordés de buis, une glacière enterrée sous une petite colline artificielle, une grande orangerie, et, plus tard encore, un tennis, bref tout une « nature » de luxe assez dorée sur tranche que Victor n'a pas connue mais dont Pierre a profité au fil des ans, sans cesser d'aller faire jusqu'en 1913, des courses en montagne, au désespoir de sa belle-mère.

André

Difficile de tracer le sort d'André aussi clairement. Il est mort en 1931, trois ans après Pierre. Chez ma grand-mère Puiseux (la femme de Pierre), on n'en parlait pas, ou juste pour en dire du mal. Les grands cousins, qui l'avaient connu, se moquaient de ce qu'à 29 ans, il avait épousé Adèle Ailloud (1850-1926), une fraîche veuve de 37 ans, une femme de plus de huit ans son aînée. Ils parlaient avec des rires méchants de la Veuve Crochet ! Adèle Ailloud-Puiseux avait été mariée, en effet, à Paul Crochet, un industriel qui avait dans l'Ain des carrières de plâtre et de gypse, il avait même exposé un bénitier de gypse sculpté à la fameuse Exposition Universelle de 1867 !

Les Puiseux avaient connu Adèle à la montagne, par son beau-père : Amédée Crochet [5], le père de Paul, était en effet, un alpiniste amateur et fanatique. De son mariage avec Paul Crochet, Adèle avait un enfant, qui ne travaillait pas bien en classe et lorsque Paul Crochet meurt en 1886, les affaires des carrières n'étaient pas

brillantes : deux graves défauts aux yeux de la prospère famille Bouvet et dans une mesure moindre, de la brillance intellectuelle des Puiseux-Jannet-Wallon. Ma grand-mère disait d'André d'un air dédaigneux : « Il a travaillé au Gaz », et on pouvait croire, à son ton, qu'il avait relevé des compteurs dans des escaliers de service de Lyon. Il a fallu que je m'occupe de Victor pour apprendre qu'André avait fait Polytechnique, que, sorti dans le rang d'officier d'artillerie, il avait aussitôt renoncé à l'armée et trouvé rapidement un poste comme astronome adjoint à l'Observatoire de Nice. Il ira à Souhag, en Égypte, suivre l'éclipse totale de soleil du 17 mai 1882.



Souhag, expédition de l'Observatoire de Nice 1882

Après la mort de son père, sa carrière se trouble davantage. Nommé, le 1^{er} janvier 1884, comme adjoint à la Faculté des sciences de Paris, dans un laboratoire de physique, il démissionne dès le 29 février 1884, et il abandonne la recherche, les sciences et les astres, pour devenir ingénieur dans une usine de galvanisation de fer, selon le Dictionnaire des astronomes français. Plus tard il entre comme ingénieur à la brillante Compagnie du Gaz de Lyon. Allons bon, c'était « un instable » ! Ma grand-mère à mot couvert suggérait qu'il faisait des dettes de jeu de-ci de-là et un fils de Pierre, son filleul, devenu un brillant industriel, en a payé en effet. Je pense, d'après ses textes d' *Où le Père a passé*, qu'il aimait plus la vie que les principes. Il avait peut-être hérité d'un brin du caractère enjoué de son grand-père Louis-Victor qui rebondissait toujours.

Sophie Jannet, souvent invitée à Frontenay chez Pierre et Béatrice après la mort de Victor, était choquée de l'attitude dédaigneuse, orchestrée par Madame Bouvet, à l'égard d'André ; Sophie, comme Victor, a beaucoup aimé ce petit dernier si drôle et joyeux ; elle écrit à Pierre les 8 et 9 septembre 1888 [6] :

Je t'envoie la lettre que je reçois de ton frère. (...) J'ai cru deviner qu'Adèle avait le désir de passer l'hiver dans une ville [7] afin que son fils pût suivre les cours d'un lycée. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que le séjour dans une ville, une double installation, ne serait pas du tout en rapport avec leurs ressources pécuniaires [8], et pour achever ma pensée je dirais que le sujet pour lequel on ferait des sacrifices ne promet pas d'être un garçon sérieux et travailleur qui saurait se tirer d'affaire avec l'appoint d'une bonne instruction. Je ne veux cependant pas emplir toute ma lettre des tristes réflexions qui m'assiègent toujours à propos de mon pauvre André ! Il se trouve du reste toujours très heureux mettant toujours de côté toute prévision

fâcheuse, aimant tendrement sa femme qui le lui rend bien. Que Dieu lui vienne en aide. Comment ne pas abandonner à cet espoir le fils chéri de Victor, cet admirable chrétien. (...)

Tu verras qu'il réserve son voyage du Havre pour nous voir à Paris dès notre retour, ce qui me fait un très grand plaisir. Je ne voudrais pas, à vrai dire, qu'il vienne nous voir ici. Personne ne me demande jamais de ses nouvelles. C'est comme s'il n'existait pas. Cette attitude de cette bonne famille Bouvet m'est d'autant plus pénible que je crois deviner d'où elle vient. Mais n'appuyons pas là-dessus, il n'y a qu'à montrer par notre manière d'être avec la femme d'André, qu'elle est devenue des nôtres.

La lettre de Sophie est sans ambiguïté, les Bouvet font la gueule à Adèle Puiseux. Ils la feront toujours. Elle est triplement hors norme à leurs yeux si fortement normatifs, trop âgée (elle a 37 ans et André 29, lors de leur mariage), nantie d'un fils ni « sérieux (ni) travailleur » et héritière d'affaires mal conduites. Mais enfin, ils s'aimaient, et c'était une grande chance pour André, qui avait trinqué, enfant, au milieu de tant de deuils. Il a été un homme un peu déboussolé dans un siècle et une famille qui se croyaient bardés de boussoles. Avec Adèle, ils n'auront pas d'enfant.

Mémoire

Quoi qu'il en soit, la descendance de Pierre a édifié à son géniteur un monument immense d'amour et de respect, certes mérité, le parant de toutes les qualités, gommant ses quelques erreurs [9]. André n'a pas résisté à cette hagiographie envahissante, et même Victor en a été fortement effacé.

C'est difficile de quitter quelqu'un qu'on aime : c'est ce qui m'arrive. À la fin du « biopic » que j'ai consacré à Victor Puiseux, je boucle rapidement : il ne faut pas traîner sur les adieux.

Car je me suis attachée à lui, à cet homme si intelligent, si fin, si gentil, si discret, qui a dû quitter tant d'attachements au cours de sa vie, vu briser tant de liens et d'amours, de la mort de sa mère Louise Neveux à la disparition de ses enfants, et à l'abandon de la montagne, sans compter les atteintes secrètes qui me resteront inconnues. Je l'ai suivi partout où j'ai pu. J'ai essayé, pour le décaper d'une gangue de non-souvenirs, d'offrir à ce timide que la vie a tant blessé, des miroirs, des cadres, des reflets chaleureux. D'abord brillant et inventif, mais déjà timide et modeste, je l'ai vu heureux sur les montagnes de Norvège avec Saint-Hilaire ou solitaire sur la pointe du Pelvoux, puis, il a rencontré Laure Jannet, et j'ai dû ensuite constater, décrire, tous les coups qu'il a reçus et que j'aurais tant voulu lui éviter. J'admire son courage, son énergie, son cramponnement [10] à la vie, à la nécessité de vivre en grande partie pour les autres, élèves, collègues, enfants bien entendu.

Je reste aussi vraiment très contente d'avoir croisé le souvenir de sa belle-mère, mon aïeule, Sophie Jannet, qui est finalement l'affection féminine la plus durablement tendre de sa vie, elle ne l'a pas quitté. Il forme avec elle le vrai couple de sa vie. Elle n'était que de neuf ans son aînée, et elle est morte plusieurs années après lui, le 1er janvier 1892, ayant eu le temps de se faire aimer par les deux premiers petits-enfants que Victor n'a pas connus : ceux-ci, Marie-Louise et Victor, se souvenaient fort bien d'elle et de sa gaieté.

Je n'ai toujours rien compris et ne comprendrai jamais rien à ce qu'il faisait en mathématiques, de très haute volée, et je reste étonnée de ce que, si intelligent, il ait cru avec passion - celle qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait - à ce que je considère comme des mythes chrétiens qu'il a transmis avec respect à sa proche famille. Camille Flammarion disait, parlant de son contemporain et ami l'abbé Moigno, que, chez ce savant abbé, mathématicien comme Victor, il semblait qu'il y ait « deux cerveaux », l'un qui raisonnait pour l'univers où nous travaillons et vivons (celui que Victor analysait), et l'autre hors raison, dans l'univers de ses croyances. Je pourrais dire la même chose en parlant de Victor Puiseux, une sorte de structure un peu schizophrénique.

Avant-hier, je suis allée écouter la 2^{ème} Symphonie de Gustav Mahler, dite « Résurrection », à la Philharmonie : composée peu de temps après la mort de Victor - entre 1886 et 1894 - elle m'a semblé plus gigantesque, émouvante et éblouissante que jamais ; je pensais à Victor sans arrêt, et surtout vers la fin, sur les paroles du poème de Klopstock, ce poète qui émouvait si fort Werther parce que Charlotte l'aimait, *Sie sagt Klopstock...* , chanté par deux voix féminines (alto et soprano) :

*Ô douleur, toi qui imprègnes tout !
Me voici délivré de toi !
Ô mort toujours victorieuse,
Te voici maintenant vaincue !
Avec les ailes que j'ai conquises,
Dans un brûlant élan d'amour,
Je m'envole vers la lumière
Que nul regard n'a pénétré !*

Plus simplement, je salue mon arrière-grand-père, en lui disant, comme lui-même terminait ses lettres à Sophie Jannet :

Je vous embrasse de tout cœur.

Notes

[1] Alfred Bouvet est un homme d'affaires éclairé, il a notamment favorisé les débuts de la carrière de Gustave Courbet.

[2] Julie Alpy (1797-1884), avait épousé Laurent Billet, elle en a eu six enfants, dont Esther Billet, deuxième femme d'Alfred Bouvet. Une autre de ses filles avait épousé Georges Cantenot, et tous ces cousins jurassiens ont fréquenté Frontenay pendant des années.

[3] J'exagère, Béatrice accouchera deux fois de garçons qui ne vivront pas, elle a donc été huit fois enceinte.

[4] cf. Rose-Anne Aussedat, *Histoire de la propriété Bouvet à Frontenay, du XIX^{ème} siècle à nos jours*, Livres I, II, III., sd, sl, déposé aux Archives départementales du Jura et dont je possède un exemplaire donné par ma cousine qui en est l'auteur, ouvrage dont provient la photo jointe *supra*.

[5] On le trouve en effet accompagnant Pierre, André et leur père en 1877, dans *Où le Père a passé* et dans l'ouvrage de Benoît Rousseau.

[6] Il se trouve que c'est le cinquième anniversaire de la mort de Victor Puiseux.

[7] Sans doute sont-ils pour l'été de leur mariage, dans la propriété des Crochet à Châtillon-en-Michaille (Ain) dans la vallée de la Valserine, à moins qu'il n'envisage peut-être de reprendre la fameuse carrière de gypse (*note ajoutée par HP*).

[8] Il est cette année-là astronome adjoint à Nice.

[9] Par exemple, il a été l'un des rarissimes intellectuels anti-dreyfusard, contrairement aux Wallon et ma grand-mère d'ailleurs déplorait qu'ils aient fait, elle et lui, cette grande erreur de jugement.

[10] Louis Boutan, devenu biologiste et naturaliste, a découvert en 1893, sur les bords du lac de Houleh, dans le bassin du Jourdain, une espèce nouvelle de gecko, ces lézards pourvus de quatre petits pieds dont les coussinets forment ventouses et leur permettent de grimper audacieusement sur les parois verticales : en l'honneur de Victor, il l'a baptisée *ptyodactylus puiseuxi*.

20. Quelques retouches

J'ai reçu de Florence Corpet, qui est une lectrice attentive et efficace, quelques rectifications sur trois points. Je les ai replacées en note là où il le fallait et je les regroupe sur ce feuillet additionnel.

1/ Florence Corpet a trouvé l'acte de mariage de Marie-Madeleine Puiseux et de Jacques Laurent, en 1794, à ... Argenteuil. On a du même coup la date de naissance de Jacques Laurent, le 21 avril 1744, c'en est fini du *ca* 1744 ! Je cite Florence Corpet : *L'acte de mariage de Jacques Laurent et de Madeleine Joseph Michel, veuve Puiseux le 19 prairial an II (7/6/1794) à Argenteuil (vue 241/274 du registre NMD 1793-An II). Jacques Laurent y est dit âgé de 50 ans un mois et 17 jours (donc né 21/4/1744), professeur en mathématiques domicilié à Argenteuil, fils de Jacques Laurent sabotier et de Geneviève Bonnaud tous 2 décédés à Pourain dans l'Yonne. C'est vraiment le coup de la lettre volée, j'avais cherché bien ailleurs et en vain, négligeant cette bourgade pourtant essentielle !*

2/ J'ai fait une erreur de lecture sur l'état-civil d'Argenteuil, pour la naissance de Victor Puiseux : j'avais lu *en le jour d'hui* et non *en le jour d'hier* ; Florence Corpet a de meilleurs yeux que moi, et je la remercie. Va pour le 16 avril 1820. J'avais cru rectifier une erreur, en fait, j'en avais fait une !

3/ Le « secret de famille » de la profession du grand-père de Laure Jannet est définitivement étalé au grand jour : il était bel et bien prêtre. Florence Corpet confirme ce que m'avait dit mon cousin François Corpet, mais que j'avais exprimé de façon interrogative et donc un peu floue, je cite Florence Corpet à nouveau :

Jean Louis François Jannet, fils de Jean-Louis, huissier, est curé de Cuis depuis 1781 ; il signe « Jannet Curé de Cuis » jusqu'en octobre 1792 ; en décembre, an I de la République, il signe "officier public" : vous avez bien un ancêtre prêtre.

Je rappelle qu'il s'est marié en 1793 et, séparé de sa femme Hunégonde Faciot à une date inconnue, il a repris du service comme desservant à Autruy-sur-Juine, selon l'Almanach du clergé du Ministère des cultes, p. 266 cité au chapitre 10.

Remerciements

Sans mon cousin Antoine Schombourger, sans ma cousine Monique Durin, mon cousin François Corpet, qui de plus a assuré la mise en page, ma sœur Paule Ragot, ma nièce Chantal Petit et mes cousins Wallon, je n'aurais pas retrouvé les éléments voulus pour composer ce récit sur la vie de Victor Puiseux. Je les remercie donc tous infiniment.

Table des matières

<i>Introduction</i>	1
1. Une famille d'Argenteuil	3
2. La première sortie d'Argenteuil	5
3. Jacques Laurent	9
4. Où l'on retrouve les sorties d'Argenteuil	15
5. Lorsque l'enfant paraît	19
6. Une enfance en Lorraine	25
7. La conquête de l'université	29
8. Le temps d'apprendre à vivre	35
9. Questions sur une pointe	41
10. Laure Jannet	47
11. Maths et matheux des années 1850	55
12. Paris et la famille en plein bouleversement	67
13. Enfants, heurs et malheurs	73
14. Terre et ciel	79
15. Les remous de la guerre de 1870	87
16. Des poumons en papier de soie	101
17. Coup d'œil sur sa carrière	107
18. Crises en tous genres	121
19. Je vous embrasse de tout cœur	133
20. Quelques retouches	141